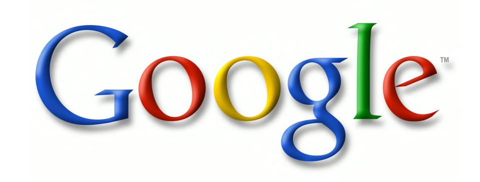
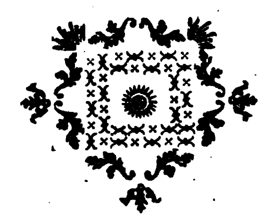




# MÉMOIRES
## DE MADAME
## LA MARQUISE
# DE CRÉMY,
### *ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.*

TOME SECOND.



*A LYON,*

Chez PIERRE DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere.

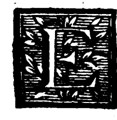
M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# MÉMOIRES
## DE MADAME
## LA MARQUISE
# DE CRÉMY,
## ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

## LETTRE à Madame de Renelle.



EST-CE bien à votre éleve, à votre enfant, ma bonne amie, que vous prenez la précaution de dire que vous êtes peu

curieuse ? comme si elle pouvoit se méprendre au motif de bonté qui vous fait agir ; comme si elle pouvoit cesser d'y attacher le prix de la reconnoissance ; comme si elle ne devoit pas aux soins que vous avez pris d'elle une confiance entiere, & l'aveu de tout ce qui se passe dans son ame. Ha, ma bonne amie, quelle injustice vous me faites ! j'y suis plus sensible qu'il ne vous est possible de l'imaginer. Non, chere Maman, de ma vie je n'aurai rien de caché pour vous : c'est dans votre sein que je déposerai jusqu'aux plus secrets mouvements de mon cœur. Si je ne vous ai pas fait part de ce que vous appellez ma nouvelle conquête, c'est que je ne la vois point encore des mêmes yeux que le public. Mr. de Villemort m'a rendue très-incrédule sur l'article du véritable amour ; &

aujourd'hui j'ajoûte peu de foi aux démonstrations d'un sentiment qui me paroît si rarement senti. D'ailleurs d'Olmane passe pour avoir tant de vanité, tant d'amour propre, si peu de stabilité dans sa maniere de penser, que le temps seul peut décider de son goût apparent pour moi. Quant à celui qu'il m'inspire, en vérité, ma bonne amie, je n'en sais encore rien. J'ai, il est vrai, du plaisir à le voir. D'un côté ses attentions me flattent, de l'autre elles réveillent mes craintes: je suis vis-à-vis de lui timide, empressée & retenue tout ensemble. Je doute même que ma réserve ne soit point portée à l'extrême; car je remarque qu'il s'en apperçoit; & j'appréhende qu'il ne s'en prévale. Mais, à mon âge, le moyen d'obvier à tout? Voilà, chere Maman, quelle est la situation de mon

ame. Jusqu'à ce moment ici je suis très-incertaine d'être aimée, j'ai le plus grand desir de n'aimer pas; du reste je n'ose répondre de rien. Vous concevez seulement que je ne suis pas sans trouble & sans inquiétude. Mais vous, ma bonne amie, avec quelle amertume m'écrivez-vous sur vos peines? je vous croyois heureuse: quoi, vous souffrez! vous êtes bien aise de nourrir votre douleur, vous avez éprouvé, vous éprouvez encore des chagrins cuisans, & je ne les partage pas! chere Maman, douteriez-vous de mon zele à les adoucir, de mon empressement à mêler mes larmes aux vôtres? Non, vous connoissez trop bien la tendre sensibilité de mon ame. Mais je vous entends, je suis trop jeune pour prétendre à votre confiance; cependant formée par vos soins, ne devrois-je pas en être digne?

Ho, mon amie, ma bonne & unique amie, je ne ſoutiens pas l'idée que m'offrent vos malheurs ! s'ils alloient affoiblir votre ſanté, ſi j'avois celui de vous perdre, que deviendrois-je ? N'aurois-je pas tout perdu à mon tour ? Au moins permettez-moi d'avoir ſoin de vous, de conſerver des jours qui me ſont précieux, & auxquels mon exiſtence eſt attachée pour la vie.

P. S. J'ai fait attention à tout ce que vous m'avez marqué précédemment ſur le caractere de Mademoiſelle de St. Sirant, aujourd'hui Madame ; je profiterai de vos conſeils : néanmoins, ma bonne amie, je lui crois un très-bon fonds : les torts de ſes parents étoient la cauſe de ceux qu'elle s'eſt donnée vis-à-vis d'eux : elle n'avoit ni amie, ni conſeil. Il n'eſt point étonnant qu'avec ſa viva-

cité elle se soit fait de faux principes, mais elle en est déjà revenue en grande partie depuis la mort de sa sœur. L'époque de son bonheur semble être celle de sa raison : la lettre qu'elle m'a écrite à ce sujet vous touchera; je vous l'envoie pour la réhabiliter dans votre estime ; vous verrez qu'elle n'a point consenti à son mariage par foiblesse, c'est le sentiment qui a fait les frais de l'obéissance. Il y a quelque temps que je n'ai eu de ses nouvelles ; on nous l'annonce dans ce canton. Je vous avoue, ma bonne amie, que j'aurai un grand plaisir à la voir dans toute sa gloire.

Depuis le retour de Mr. de Prévalle nous avons repris notre train de vie ordinaire. Adieu, chere Maman, permettez à votre petite amie de vous embrasser ; il lui feroit bien doux de pouvoir aller secher ou re-

cueillir vos larmes; vos peines l'occupent uniquement.

Je ne me sentois pas encore coupable, mais pour me soutenir dans ma tranquillité, j'avois besoin de réfléchir souvent sur les obstacles & les inconvénients que je prévoyois devoir naître; ils m'aidoient à être circonspecte, & j'eus bien lieu de m'en applaudir.

Premiérement dans le même temps la famille de d'Olmane entreprit de le marier à une fille plus riche que jolie, & mal élevée: on l'obligeoit à aller lui faire sa cour. Il s'y prêta si mal qu'il déplut à cette jeune personne, qui elle-même avoit une inclination. J'avoue, en passant, que je ne comprenois pas trop comment il pouvoit déplaire: quoi qu'il en soit, l'éloignement qu'ils montrerent l'un pour l'autre fit languir l'affaire: d'Ol-

mane m'en rendoit un compte assez exact. J'avois trop de vanité pour lui laisser entrevoir que j'y prisse d'autre intérêt que le sien : ce parti vous convient, lui disois-je, & vous ne pouvez mieux faire que de céder aux desirs de Madame votre tante, dont vous attendez tout. Il trouvoit que je parlois fort à mon aise : en effet il ne m'en coûtoit pas prodigieusement.

Le destin attaché à me poursuivre n'avoit pas mis ce mariage dans l'ordre des choses possibles : il ne réussit pas. D'Olmane vint un jour, la joie peinte sur sa jolie mine, m'apprendre que tout étoit rompu. « Dieu soit loué, » me dit-il, on m'a rendu ma liberté » ; du ton dont on ajoûte, je voudrois bien ne la sacrifier qu'à vous. L'expression du sentiment brilloit dans ses yeux, ils étoient vifs, tendres & honnêtes tout ensemble. J'eus bien de la peine

à cacher la part que je prenois à cet événement ; j'en étois ſurpriſe moi-même. Mais félicitez-moi donc, me diſoit-il. Hélas de quoi, pourquoi vous féliciter, lui répondois-je ? Il pourroit vous arriver quelque choſe de pis ; au moins ce malheur n'eſt il pas prochain, reprit-il ; il pourra m'être permis d'eſpérer. Savez-vous que c'eſt un grand bien que l'eſpérance ? depuis hier qu'elle m'eſt rendue, je ne puis vous exprimer combien je me trouve heureux. Oui, c'eſt une aſſez belle chimere, continuai-je toujours froidement. Ho mon Dieu que vous êtes étrange, avec vos réflexions & vos ſentences ! vous me déſeſpéreriez inhumainement. Hé bien, je n'en démordrai pas ; ſoit chimere ou non, je veux eſpérer, & j'eſpérerai ſi long-temps, qu'à la fin ma conſtance perſuadera, perſuadera. Hé qui perſua-

dera-t-elle? les circonſtances, les inconvéniens, les obſtacles. Cela eſt ſupérieurement bien dit; mais je crains fort que vous ne vous mettiez en frais de délicateſſe, abſolument à pure perte. Toute claire qu'étoit cette converſation, la Comteſſe n'y comprenoit rien. Nous la ſoutinmes une heure ſur le même ton: lui avec feu, moi avec un froid ſi affecté qu'il n'en fut pas mécontent. Ses aſſiduités en redoublerent; je m'apperçus avec chagrin que j'en reſſentois un plaiſir plus vif que je n'aurois voulu. Une abſence de trois mois qu'il fit pour lors acheva de m'éclairer ſur l'état de mon cœur, il me sembloit que quelque choſe me manquoit. Je devins triſte, mélancolique, je voulus m'étourdir. Je ſortis beaucoup plus ſouvent qu'à mon ordinaire.

Madame de St. Sirant étoit venue me voir; elle devoit paſſer pluſieurs

mois dans une terre voiſine de celle de la Comteſſe. J'allois ſouvent chez elle, nous parlions ſans ceſſe de d'Olmane, avec qui je lui avois fait faire connoiſſance. Quelques livres prêtés, empruntés & renvoyés leur avoient donné occaſion de s'écrire : il étoit beaucoup queſtion de moi dans toutes ces lettres. Madame de St. Sirant cherchoit à pénétrer mon ſecret : à peine me l'avouois-je à moi-même. Enfin, à force de contrainte, d'aller & de venir, je tombai malade, & malade très-dangereuſement. Je reçus toute ſorte de marques d'attention de la part des freres de d'Olmane ; ils ſe relevoient à toutes les heures pour ſavoir de mes nouvelles ; le Chevalier ſur-tout me parut pénétré de mon état. Ce n'étoit plus intérêt ni amour, j'en fus d'autant plus reconnoiſſante. Auſſi-tôt que le Marquis ſut le danger où j'étois, il

écrivit chaque ordinaire à M. de Prévalle, ſes lettres me furent communiquées, & elles acheverent de me convaincre de ſon attachement. Je n'étois plus aſſez ſimple pour m'expoſer au repentir. Dans le doute où j'étois ſur la ſituation de mon ame, ſi j'aime, me diſois-je, il faudra bien ſubir mon ſort. Tout ce que je puis eſt de me garder de l'aveu : je me le promis, & je me ſuis tenue parole.

J'amuſai ma convaleſcence par mille projets qui tous étoient relatifs à d'Olmane. Madame de St. Sirant vint mettre le comble à mon illuſion, en m'apportant une lettre qu'elle avoit reçue dans le tems où j'étois le plus mal ; elle voulut d'abord m'en faire payer la lecture par un entier aveu.... Non lui dis-je, ma chere, n'attends point de moi l'aveu que tu me demandes ; ſi j'aimois le Marquis, je voudrois me

le cacher à moi-même. Pourquoi cela ? il eſt ſi aimable ! Pourquoi ? parce qu'il me paroît impoſſible que nous ſoyons jamais unis. Ma fortune dépend de la Comteſſe, celle de d'Olmane eſt dans les mains de la Baronne de***, ſa tante, & ni l'une ni l'autre ne ſe prêteront à rien.... Tiens, me dit-elle, tù me fais pitié ; lis cette lettre, elle détruira toutes tes craintes ; je vois à préſent plus clair que toi dans ton cœur. Tous ces raiſonnements ne ſont que des combats, tu dois cruellement ſouffrir, je ſais ce qu'il en coûte. Mais il eſt tard ; adieu, ma chere, je te laiſſe de quoi te conſoler.



## *LETTRE de d'Olmane à Madame de St. Sirant.*

Quelle affreuſe nouvelle je viens d'apprendre, Madame; Mademoiſelle de*** à toute extrémité d'une fievre maligne! Ce pourroit-il que le ſort fût aſſez cruel pour trancher le cours d'une ſi belle vie? Je vous ai vue ſi intimement liée avec elle, que vous ne ſerez pas ſurpriſe ſans doute de l'intérêt que je prends à ſa conſervation. Vous jugerez de mes ſentiments par les vôtres. Madame, le malheur extrême rend tous les hommes vrais & ſinceres par beſoin, comme ils devroient l'être par nature. En vain voudrois-je vous cacher dans cet inſtant que j'adore votre aimable amie; un cœur accablé du poids de ſes peines cherche un doux épanchement. Un malheureux ſemble avoir

acquis le droit de se plaindre. Oui, Madame, je ne respire que pour votre amie; je mettrois le terme du bonheur à celui de pouvoir lui offrir une fortune digne d'elle. Si malgré tous les obstacles que je prévois, rien ne peut rebuter ma constance, jugez dans quel état me réduiroit une mort si prématurée. Je n'y puis songer sans que tout mon sang se glace dans mes veines. Dieu, que deviendrois-je! ma tante m'a trouvé ce matin si absorbé, qu'elle s'est doutée de la situation de mon ame. Elle m'a demandé avec une sorte d'intérêt des nouvelles de Mademoiselle de***. J'ai profité de la circonstance pour lui avouer mes sentiments; elle ne m'a pas paru éloignée de faire quelque chose pour moi. Mais m'est-il permis de me livrer à aucun espoir?... qui sait si?..... Madame, les forces me manquent.... Pardonnez le désordre

où je suis, daignez en prendre pitié & m'instruire de mon sort. Ma reconnoissance égalera mon profond respect.

Si les dispositions favorables de la Baronne de*** envers son neveu ne levoient que la moitié des difficultés, c'étoit toujours au moins en applanir quelques-unes; le temps pouvoit achever le reste. Je conviendrai ingénument que cela commençoit à former l'unique objet de mes desirs. La seule idée de tout autre établissement me répugnoit, même m'effrayoit. Malheureusement tout le monde s'empressoit à se mêler du mien. On vint parler à la Comtesse de celui que j'ai accepté depuis, mais que je rejettai très-loin dans ce temps là. Mes refus pour M. de Crémy ne furent pas pris en trop mauvaise part. On dit seulement qu'il falloit attendre & voir. Je n'avois que dix sept ans, rien ne pressoit, je crus en être délivrée.

délivrée. Je vis arriver d'Olmane avec d'autant plus de plaiſir. Son empreſſement, ſes ſoins devenoient chaque jour plus tendres. L'état dans lequel j'avois été, & dont on voyoit encore des traces ſenſibles, lui fournit l'occaſion de me dire une infinité de choſes qui me confirmoient combien je lui étois chere : je lui avois coûté plus d'une larme, m'aſſuroit-il ; celles qu'il retenoit en me le jurant m'atteſtoient cette douce vérité. La violence extrême que je me faiſois pour n'y répondre que par une politeſſe froide ne paſſoit pas mes levres, mes yeux s'animoient malgré moi, les indiſcrets me trahiſſoient ſans que je m'en doutaſſe. Mr. de Prévalle qui prenoit un intérêt très-ſévere à ma réputation m'en avertit. Vous êtes vraie, me dit-il, faites plus, ſoyez franche, & convenez de ce qui ne

pourroit échapper à ma pénétration. Croyez-moi, vous aimez le Marquis? Si vous n'entendez, lui dis-je, par ce mot aimer, qu'une préférence de goût fondée sur des vues d'établissement, j'avoue de bonne foi qu'il n'est point d'homme auquel je m'unisse plus volontiers qu'à d'Olmane. Je sais qu'il a des défauts, mais tous les hommes en ont. Je sais aussi que rien n'est plus incertain que la réussite de ce projet; & je fais un rempart de ceci entre lui & moi, qui me préservera toujours de m'y attacher à un certain point : voilà avec la plus grande sincérité ce que je crois lire dans mon cœur..... Hé bien, reprit-il, je vous suis garant que vous n'y voyez pas bien clair. Vous n'en êtes point avec le Marquis au point de confiance où vous parutes d'abord avec Mr. de Villemort; & c'est ce

qui aide à vous tromper : mais ce n'eſt que le fruit de l'expérience : il eſt aiſé d'appercevoir que vous prenez prodigieuſement ſur vous dans vos actions & dans vos propos, pour ne pas répondre à ſes avances ; vous n'avez pas le même empire ſur vos yeux ; à chaque inſtant ils vous jouent de mauvais tours. D'Olmane eſt vain, il ſe perſuadera que vous l'aimez, que votre réſerve démentie par vos regards n'eſt due qu'à la contrainte à laquelle vous êtes forcée. Il eſt capable de s'en vanter ; je ſais comme il traite les femmes ; cela peut vous faire grand tort dans le monde. Quiconque ſuppoſe une inclination à une fille ne ſe préſentera pas pour l'épouſer. Quelqu'aimable qu'il ſoit, il y a dix à parier contre un que la Comteſſe ne vous donnera pas à d'Olmane ; je vous promets cependant, ſi ſa tante

consent à lui faire un sort qui puisse le rapprocher de vous, qu'il n'y aura rien que je n'entreprenne pour combler vos desirs; mais sur toutes choses observez-vous.

J'eus beau rentrer en moi-même, je n'y découvris exactement que les impressions dont j'étois convenue avec Mr. de Prévalle, je conclus de-là qu'il avoit cru devoir prévenir le danger par ses conseils; & tant que je n'éprouvai pas d'autre contrariété, je demeurai intimement convaincue qu'en cas de nécessité je séparerois mon sort de celui du Marquis sans une douleur bien amere. Je continuai à le voir sur le même ton; j'ajoûtai seulement tant de circonspection dans ma conduite, que cela alloit jusqu'à la défiance: il le remarqua & m'en fit quelques plaisanteries. Il n'y avoit rien de fort désobligeant pour lui; c'é-

toit avouer tacitement la persuasion où j'étois que sans cesse nous étions occupés l'un de l'autre.

Ces observations n'échappent jamais aux hommes ; ils me paroissent avoir un degré d'amour propre de plus que nous : soit délicatesse ou timidité, nous doutons bien plus de nos succès.

Il y avoit trop long-temps que j'étois tranquille : de nouvelles propositions de mariage vinrent me troubler. Heureusement la Comtesse n'y trouva rien qui pût flatter sa vanité du côté de la naissance ni de la fortune ; elle dédaigna l'une & l'autre. Ce n'est pas ce qui m'alarma comme on le juge bien ; mais les détails dans lesquels elle entra relativement au peu qu'elle vouloit faire pour moi, & à tout ce qu'elle exigeoit que l'on offrît pour m'obtenir, me montre-

rent pour ainsi dire l'évidente nécessité de renoncer à d'Olmane. Ce que j'imaginois de voir détruire en moi toute espece de goût pour lui, m'apprit que j'avois presque un attachement réel; j'en fus affligée au-delà de toute expression: à mon tour le Marquis me coûta quelques larmes. Revenue du premier mouvement, je me trouvai assez de force pour réfléchir. La Comtesse se dégoûtoit de moi, une grande fille est toujours à charge, & je me voyois réduite à être sacrifiée au premier magot qui voudroit bien se payer de mon nom & de mes foibles attraits. Elle ressembloit à ce vieil avare qui, toutes les fois qu'on lui demandoit sa fille, répondoit, c'est un trésor; elle a pour cent mille écus de mérite. Dans ces circonstances la Comtesse auroit encore volontiers renchéri sur ma dot-

Il n'étoit pas possible que d'Olmane pût s'accommoder d'aussi peu de bien ; quand il l'auroit voulu, j'étois trop sensée pour y consentir. Il est sans doute fort agréable de s'unir à quelqu'un pour qui l'on a une préférence marquée : le fol enthousiasme peut d'abord fasciner les yeux sur le reste, mais le cours des choses humaines n'admet point que ce sentiment conserve la même vivacité, chez les hommes sur-tout ; plus ils s'y livrent, moins il dure ; au bout d'un terme le bandeau tombe, & l'on finit par se repentir mutuellement d'avoir trop donné à l'amour, & rien à la raison. Je n'envisage rien de pis que de ne pouvoir pas faire honneur à ses affaires ; du caractere dont je me connois, c'eût été pour moi un vrai supplice. Je fus assez raisonnable pour faire toutes

ces réflexions, & je me promis de les renouveller si souvent, qu'enfin elles me conduiroient à ne plus regarder d'Olmane que comme ses autres freres, auxquels il étoit bien décidé que je n'appartiendrois jamais.

Je me croyois assez d'empire sur moi-même pour vaincre mon penchant ; mais avant d'y parvenir il étoit écrit que l'amour me livreroit plus d'un combat. Telle est notre foiblesse, qu'avec les plus belles résolutions du monde le cœur se joue sans cesse de la raison.

C'étoit bien le cas d'avoir recours aux sages leçons de Madame de Renelle. Vous m'avez permis, lui marquai-je, de vous importuner dans le besoin : j'use de la permission aux risques de vous ennuyer. Préparez-vous, ma bonne amie..... Mais hélas! qu'ai-je à vous apprendre que

vous n'ayez prévu long-temps avant que je m'en doutaſſe ? Je rougis juſqu'au fond de l'ame d'avoir une nouvelle confeſſion à vous faire. Je voudrois pouvoir me cacher à moi-même qu'il éxiſte un mortel pour lequel je crains d'avoir trop de ſenſibilité. Il me ſemble entendre prononcer ma condamnation au fond de mon cœur : le triſte ſouvenir du paſſé m'alarme pour l'avenir : je ſens tout mon tort, je n'y trouve nulle excuſe : je forme mille projets, puis-je manquer de courage pour les exécuter ? Ha, mon amie, qu'un cœur tendre n'eſt pas un auſſi beau préſent de la nature que je me le perſuadois ! l'innocence, le charme des premières impreſſions que notre amitié fit éprouver au mien me ſervoit de regle pour en fixer le prix : aujourd'hui j'en rabats conſidérablement. Quand recouvrerai-je

donc ma paisible indifférence? indiquez-m'en les moyens. Pour moi je n'en vois d'autre que celui de fuir l'aimable d'Olmane: puisque ses défauts n'ont pu me garantir de le chérir plus que je ne devois, non-seulement je veux qu'il l'ignore, mais je veux encore travailler à le détacher de moi, le recevoir si mal, être si maussade, qu'il se rebute. Je vous parle vrai, ma bonne amie, c'est bien mon intention dans certains moments. Pourquoi la foible humanité ne comporte-t-elle pas une plus grande étendue de perfection?



## RÉPONSE *de Madame de Renelle.*

Je vous dois plus d'une réponse, ma chere petite, mais je vais commencer par votre derniere lettre. Quoique j'eusse prévu tout ce qu'elle me confirme, je m'afflige de tout mon cœur avec vous des nouveaux combats que vous allez avoir à soutenir. Ma chere enfant, l'amour est le tyran des ames sensibles; plus on s'approche de la force de l'âge, plus cette passion acquiert d'empire sur tout notre être. Je ne vous dirai donc plus comme à quinze ans, vous prenez un simple penchant pour l'amour: je vous dirai au contraire, gardez-vous de prendre l'amour pour un simple penchant. Ne vous dissimulez point que vous aimez. Il vaut cent fois

mieux rougir de ses fautes que de s'exposer à les aggraver par un aveuglement volontaire. Car de tous les sentiments, celui que l'on s'avoue dès sa naissance, est toujours le moins dangereux pour une femme vertueuse. Si vous étiez du nombre de celles qu'on nomme foibles, je tâcherois de vous humilier en exagérant des torts, qu'avec justice je ne puis regarder que comme une suite inévitable d'une trop délicate conformation. Les ames élevées veulent être reprises avec plus de ménagement : je prétends même qu'elles trouveroient en elles toutes les ressources nécessaires, si l'ardeur des passions ne les empêchoit pas de rapprocher les objets. Je vous aiderai volontiers à surmonter cet obstacle ; & c'est le seul moyen que j'envisage pouvoir vous être de quelque utilité. Celui que vous vous propo-

ſez d'employer en fuyant le Marquis de d'Olmane eſt très-beau dans la ſpéculation ; mais par un contraſte ſingulier, je n'en admets la poſſibilité que pour les ames extrêmement fortes, ou exceſſivement foibles. Sondez le cœur humain, & vous en ſentirez les raiſons : vous verrez qu'une ame forte eſt ordinairement très-ſuſceptible d'ambition, qu'elle a plus d'amour propre, & que l'amour de la gloire eſt le premier de tous ſes ſentiments. Or l'entier renoncement à un objet aimé lui eſt plus facile en ce qu'elle ſacrifie une paſſion à une autre dominante. Quant à l'ame foible, cette réſolution ne viendra jamais de ſon propre mouvement. On peut ſeulement, avec art, la conduire à l'adopter comme ſienne. Il lui en coûteroit moins dans l'exécution, parce qu'elle n'aime que proportionnellement aux facultés de ſon être.

Dans quelle claſſe rangez-vous donc mon ame, m'allez-vous demander? Je ne la range dans aucune, ma chere petite; je me borne à la définir, & elle n'y perd rien. Vous réuniſſez tout ce qu'il y a d'affections tendres, vives & ſenſibles; il s'y joint une noble élévation, beaucoup de candeur, un amour naturel pour tout ce qui eſt honnête. Cet amour abſorbe en vous l'amour de la gloire. Toutes ces qualités ſe confondent pour ne former qu'un ſeul tout; & je doute que vous ayez éprouvé ſéparément l'une des ſenſations qu'elles produiſent. Conſéquemment vous êtes la femme du monde la moins maîtreſſe de commander à votre cœur avec l'empire que votre raiſon ſemble deſirer. Loin d'anéantir le ſentiment, vous le heurteriez par des remedes trop violents. Hé qui ſait ce qui

en résulteroit? Croyez-moi, ma chere petite, n'entreprenez rien au-dessus de vos forces; la chûte seroit certaine. Prenez une voie plus douce & plus analogue à votre caractere. Sans nourrir votre passion, amusez-la dans ces moments où votre imagination échauffée ne peut vous permettre rien de mieux; dans ceux où le calme renaît assez pour que la raison use à son tour de ses droits, c'est alors qu'il faut rassembler tout ce que vous avez de forces, de courage, & de vertu pour l'opposer aux attraits du sentiment, & balancer l'amour par la gloire de vous vaincre, sur-tout faites taire, s'il est possible, ces mouvements naturels qui nous induisent à mettre vos fautes sur le compte des foiblesses attachées à notre condition. Sous le spécieux prétexte d'en gémir, il arrive toujours qu'on céde

plus aisément aux impulsions du cœur: néanmoins n'espérez pas triompher tout de suite; ceci ne peut être l'ouvrage que du temps, de la patience & des efforts du raisonnement. Mais pour y parvenir, imposez-vous d'abord quelques privations, mesurez-les à vos forces; insensiblement, chaque jour, vous gagnerez quelque chose, & vous reviendrez plus contente de vous-même. Les absences du Marquis doivent vous aider à commencer cette grande œuvre; je souhaite que les défauts que vous avez apperçus en lui achevent de la couronner; car cet attachement paroît empoisonner vos plus beaux jours. Ce sont des plaisirs illusoires qui se paient bien cher. Croyez, ma chere enfant, que je vous parle avec connoissance de cause, c'est ma propre expérience qui me guide, je laisse

les

les préjugés à part, & vous répéte encore que le plus grand des malheurs pour une jeune personne, est celui de former une inclination à laquelle le plus solemnel des engagements l'oblige tôt ou tard de renoncer.

Quant à ce qui me regarde, je vous crois très-digne de ma confiance, ma chere enfant, mais pas assez forte pour en supporter le poids. Lorsque votre ame sera dans une assiette plus tranquille, je rassemblerai très-volontiers tous les débris de mes papiers & je vous les remettrai. Ils peuvent servir à vous instruire; aujourd'hui ils n'exciteroient que votre sensibilité, & vous n'avez pas besoin de cela. Non-seulement il est des leçons & des exemples pour chaque âge, mais il en est aussi pour chaque circonstance; & l'on doit avoir égard

à la disposition actuelle du cœur auquel on veut qu'elles soient profitables.

On nous annonce ici votre jeune amie Madame de St. Sirant: je desire fort m'être trompée sur son compte: la lettre que vous m'avez envoyée ne me désabuse pas encore, sa vanité y perce par-tout, même à à travers sa prétendue douleur. Ce n'est ni elle ni son langage qui me touchent, c'est sa pauvre mere. Quelle est grande cette femme! concevez-vous bien, ma chere enfant, l'élévation qu'il faut avoir dans l'ame pour avouer ainsi ses torts, & chercher à les réparer sans autre mouvement que celui du cœur? Voilà le fruit de la vertu. Adieu ma chere petite, veillez sans cesse sur vous-même, ne vous laissez point abattre, & rassurez-vous sur ma santé, elle n'est pas mau-

vaiſe ; pourvu que je la conſerve auſſi long-temps que mon amitié pourra vous être utile ; je n'en demande pas davantage.

D'Olmane partit à l'ordinaire pour ſon régiment, j'avois de ſes nouvelles par Mr. de Prévalle, auquel il écrivoit aſſez réguliérement malgré ſon extrême négligence : tant il eſt vrai que l'amour eſt une paſſion qui pourroit à la longue rectifier bien des défauts, ſi l'on ſavoit mettre à profit l'inſtant où elle a aſſez de force pour aider à les corriger. Quoique les freres de d'Olmane euſſent eu chacun en particulier quelques velléités de ſentiment pour moi, ils ſe rangerent de ſon côté, & ils paroiſſoient deſirer ſi ardemment de m'avoir pour belle-ſœur, qu'ils me rendoient des ſoins pour ſon compte.

Ce temps d'abſence fut pour moi celui de revenir aux affaires domeſtiques. Je n'étois pas affectée au point de n'y prendre aucune part. Les fréquentes altercations qui naiſſoient à chaque minute entre la Comteſſe & Mr. de Prévalle, m'affligeoient ſenſiblement. Quelquefois l'humeur rejailliſſoit ſur moi, d'autrefois il me falloit écouter les plaintes de part & d'autre; la prudence exigeoit que je reſtaſſe neutre; cependant j'haſardai un jour de laiſſer entrevoir à Mr. de Prévalle l'étonnement où j'étois ſans ceſſe, de ce qu'ayant ſi peu d'analogie entre le caractere de la Comteſſe & le ſien, il ſe fût fixé chez elle. Je vous entends, me dit-il, bien des gens penſent ſûrement que c'eſt par intérêt, & peu rendent juſtice à la pureté de mes motifs; je ſerois bien fâché que vous les ſoupçonnaſſiez de baſſeſſe. J'a-

voue, pourſuivit-il, qu'il eſt preſqu'impoſſible que nous ſoyons ſouvent d'accord la Comteſſe & moi, vu nos différentes manieres de penſer, mais je ne lui en ſuis pas moins eſſentiellement attaché ; la bonté de ſon cœur m'eſt connue malgré les mouvements de vivacité qui ſemblent la démentir quelquefois. Nous ſommes tous foibles, il n'eſt pas étonnant que nous ayons des défauts ; ſi je fronde les ſiens avec fermeté, c'eſt parce que j'en ai moi-même d'oppoſés, car je ſens à merveille que les repréſentations douces conviendroient mieux de toute maniere ; malheureuſement il n'eſt point en mon pouvoir de me refondre. D'ailleurs le vif intérêt que je prends à ſes affaires m'emporte ſouvent ſur toutes les autres conſidérations : je ne puis perdre de vue ce que je dois à la mémoire de Mr. votre pere, ce qu'il m'a re-

commandé en mourant, & ce que je lui ai promis. « Tu me fermes » les paupieres, me dit-il, mon cher » ami, c'eſt le dernier devoir de l'a- » mitié, mais ce n'eſt pas le dernier » ſervice que j'en attends. Je te laiſſe » une femme que j'aime, & un en- » fant au berceau. Tu ſais combien » cet enfant m'eût été cher ſi j'euſſe » vécu; tiens-lui lieu de pere, je te » le demande en grace; prends ſoin » de ſon enfance, veille à ſon éduca- » tion, ne perds pas un inſtant ſes » intérêts de vue; je te la recom- » mande, ainſi que ſa mere que » je te prie de ne pas abandon- » ner; je juge du beſoin qu'elle » aura de toi après ma mort, par » l'utilité dont j'ai vu que tu lui étois » de mon vivant ».

Telles furent ſes dernieres paroles, Mademoiſelle; j'ai été fidele aux en-

gagements qu'elles m'impoſoient, & je ſerai toujours pénétré de reconnoiſſance pour ce digne ami. Puiſſé-je remplir ſes vues en contribuant à votre bonheur, mes ſoins ſeront doublement recompenſés. Sans vous preſſer davantage de m'avouer votre penchant pour d'Olmane, je vois que lui ſeul peut combler vos ſouhaits; & ſûrement s'il y a moyen de vous unir, ſans trop ſacrifier vos intérêts réciproques, vous pouvez compter que je ferai tout ce qui dépendra de moi. De quelque maniere que les choſes tournent, gardez-vous ſeulement de ſa fatuité. Si vous devenez ſa femme, il vous en eſtimera davantage; ſi vous en épouſez un autre, vous ſerez à l'abri des propos.

Je fus enchantée de cette converſation avec Mr. de Prévalle, & dès ce moment je commençai à re-

connoître l'injustice des préventions désavantageuses que j'avois eues à son égard ; je m'en suis convaincue dans la suite, & n'ai pu douter qu'il ne s'intéressât véritablement à faire réussir les choses au gré de mes desirs. Peut-être même auroit-il été plus prudent de sa part de ne pas me communiquer aussi exactement les lettres de d'Olmane ; elles entretenoient un vain espoir, qui eût fait mon malheur si j'eusse eu moins d'empire sur moi-même ; mais cette réflexion étoit alors bien loin de mes idées.

Au bout du terme prescrit, d'Olmane quitta son régiment & revint apporter quelque soulagement à ma tristesse. Mr. de Prévalle lui fournissoit le plus de prétexte qu'il pouvoit pour le rapprocher de moi. Le hasard nous fit quelquefois rencontrer seuls ; & ces hasards augmenterent

prodigieusement mon estime pour lui, par rapport à la maniere honnête dont il savoit les employer. Des marques de confiance, des protestations de respect & de tendresse, remplissoient tous ces instants : sa timidité égaloit presque la mienne. Convaincu que je n'ignorois pas l'étendue de ses vues, il gardoit devant la Comtesse beaucoup plus de ménagement que je n'aurois osé m'en flatter : cependant il paroissoit n'être pas fâché que j'apperçusse qu'il se mêloit de temps en temps quelques mouvements très-vifs à des sentiments plus délicats : je rougissois, il sortoit : jamais dans les têtes-à-têtes il ne lui est arrivé d'alarmer ma délicatesse. Cette retenue nous conduisit au ton de la simple amitié : il découvroit une partie de mes chagrins, & me fit part des siens si adroitement dans la con-

versation générale, que nous nous fîmes un langage tout particulier. Il commençoit à ne plus s'accorder avec ses freres. C'étoit trois caracteres différents, quoique tous trois très-aimables & gens de mérite.

A quelque temps de là nous fumes passer le carnaval à la Rochelle ; j'y retrouvai Madame de St. Sirant que je n'avois pas vue depuis un siecle, & dont je n'avois eu de nouvelles que par d'Olmane, à qui elle écrivoit par hasard pour lui emprunter des livres. Je voulus lui reprocher son départ, son silence, son indifférence à laquelle je n'avois pas pensé devoir m'attendre. D'abord elle affecta un air de hauteur pour me faire sentir que c'étoit à moi à la prévenir, mais appercevant un peu de sécheresse dans mes réponses, elle s'excusa sur ses occupations d'un nouveau genre de

vie, elle entra dans les plus grands détails, reprit le ton de l'amitié, y joignit des careſſes, preſque de la confiance, & tout fut oublié.

Elle devoit retourner chez ſa belle-mere, où elle attendoit un parent de ſon mari, homme aimable & ſavant dont elle faiſoit un cas ſingulier. Je voulus l'en plaiſanter, elle ſe vengea ſur d'Olmane. Au reſte, ajoûta-t-elle, montre-moi de la confiance, conviens que tu aimes le Marquis, & je ſerai franche auſſi à mon tour. Après les lettres qu'il m'a écrites tu ne peux pas imaginer que je doute de ſes ſentiments & des tiens : ainſi ta réſerve bleſſe d'autant plus l'amitié. J'ignore, ma chere, quelles lettres t'a écrites le Marquis, je n'en n'ai vu qu'une; quant à moi je t'avouerai, ſi tu le veux, que je ſerois flattée que les vues qu'elle renfermoit puſſent

avoir leur exécution. Je le connois, il a des défauts & des qualités, il seroit facile de tirer parti des uns & des autres; mais je ne vois point du tout qu'il y ait lieu d'espérer que nos parents fassent rien pour nous, & je me défendrai toujours le plus qu'il me sera possible, de former un attachement qui ne m'attireroit que des peines lorsqu'il s'agiroit de me lier à un autre. Il importe peu que l'amour décide de notre établissement; mais au moins faut-il avoir le cœur libre. Tu crois donc, me dit-elle, qu'il suffit d'être engagée par le sacrement pour ne plus aimer d'autre homme que son mari? Hélas, ma chere, je n'en crois rien! je pense seulement qu'un lien tel que celui-là n'est qu'une obligation de plus de renoncer à ses penchants, si l'on avoit le malheur d'en sentir pour quel-

qu'homme que ce ſoit. Ha, mon amie ! je l'ai penſé comme toi, l'honnêteté de nos ames ſe rencontrera toujours, mais conviens que le préjugé eſt bien tyrannique ; les hommes l'ont établi, les hommes ſont les premiers à le combattre, & les mouvements de notre cœur ſemblent les ſeconder ..... Sa mere entra dans ce moment, Madame de St. Sirant me ſerra la main pour me faire entendre qu'elle étoit fâchée que notre converſation ne pût pas aller plus loin, & je la quittai une minute après ; elle m'embraſſa avec toutes les démonſtrations de l'amitié, me promit de m'écrire ſouvent, & me recommanda l'exactitude. Je rejoignis la Comteſſe qui m'attendoit pour monter en carroſſe. A peine fus-je de retour que Madame de St. Sirant m'écrivit.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

Je veux, ma chere, te montrer l'exemple de l'exactitude; crois que j'en suis capable quand l'amitié est la base d'un commerce, & que les agréments de l'esprit en font les frais. Mais j'avoue que j'ai peine à me prêter à ceux dont la sécheresse du sentiment & la stérilité de l'imagination laissent le champ libre aux lieux communs, & à ces petites nouvelles qui ne signifient rien. Nous sommes l'une & l'autre au-dessus de ces miseres, c'est ce que je contois l'autre jour à Mr. de Norfalque, l'homme dont je t'ai parlé. Nous nous écrivons très-souvent, lui disois-je, Mademoiselle De *** & moi, sans autre objet que celui de nous former récipro-

quement, en nous communiquant nos idées & nos connoiſſances. Cela lui parut ſingulier ; il me demanda ſi j'avois encore de tes lettres : je lui en ai montré quelques-unes dont il a été fort content. Il eſt ſûrement en état d'apprécier les choſes. Ses freres ſont auſſi très-aimables. Au reſte, ma chere, de pareilles ſociétés font tort aux autres. Que de vuide on trouve dans les cercles, que d'aridité dans les converſations ! ici elles ne tariſſent point. Nous liſons l'hiſtoire ; chacun fait ſes réflexions. J'ai quelquefois le plaiſir de voir approuver les miennes. J'apprends la Géographie : Mr. de Norfalque rend preſque intéreſſante cette étude la plus dénuée d'agréments ; il a un ſavoir prodigieux. Je défierois qu'on pût s'ennuyer avec lui. Ma chere, il ſemble que je ſois dans mon centre. Tu

m'as toujours connue beaucoup de goût pour les ſciences, & j'oſe dire des diſpoſitions heureuſes à cet égard; mais il me falloit quelqu'un qui les développât. On fait ſi peu de chemin quand on étudie ſeule, qu'à la fin on ſe rebute. Je voudrois bien, mon aimable amie, te ſavoir en auſſi bonne main, tes ſuccès exciteroient mon émulation; mais les hommes du mérite de Mr. de Norfalque ſont très-rares, comparaiſon faite; ton Marquis n'eſt qu'une jolie poupée. Comme il m'avoit prêté des livres, je haſardai de raiſonner avec lui. Mon Dieu qu'il étoit embarraſſé! il s'en tira par des jolies phraſes, qu'en bon françois on peut appeller du jargon de Cour. Quand ſon ſort ne ſeroit point uni au tien, je t'aſſure qu'il n'y auroit pas grand'perte. A propos de cela, conviens que ma

mere

mere eſt venue nous interrompre bien mal-à-propos. Nous étions dans un de ces moments où le cœur ſe dilate, où l'eſprit ſe met au-deſſus des ſots préjugés. Nous jouiſſions de toutes les prérogatives de la ſaine raiſon. Qu'elle éleve l'ame! ma chere; qu'elle lui donne de reſſort, mais que la dévotion la rétrecit! pluſieurs fois j'ai forcé ma mere d'en convenir. Nous en ſommes à ce point d'intimité; & entre nous je regarde l'habitude comme ſa plus forte entrave : car elle a de l'eſprit, des lumieres, & certainement elle eſt très-capable de ſentir le prix des choſes. Néanmoins je n'aurois pas voulu pourſuivre devant elle notre converſation ſur ce que les dévots nomment vertu, & que nous traitons de préjugé. Il faut éviter de bleſſer les eſprits malades Jamais nous ne leur ferions entendre

que pour différer d'opinion, notre conduite n'en sera pas moins réguliere ; & que la réputation intacte qu'ils s'appliquent de conserver, peut-être sans mérite & pour l'honneur de Dieu, nous la conserverons pour l'amour de nous-mêmes, & par amour pour notre gloire.

Je suis ici entourée de cette espece de gens, belle-mere, belle-sœur, beau-frere, tout cela est asservi aux petitesses qu'entraîne indispensablement l'ignorance. Mais je secoue un peu le joug, ou du moins je ne plie qu'autant que je le crois nécessaire pour leur en imposer. Actuellement que je suis grosse, je compte bien m'affranchir d'un grand nombre d'actes de représentation. Et toi, ma chere, comment gouvernes-tu la Comtesse ? Comment la gouverne son Mr. de Prévalle ? Car elle est faite

pour être gouvernée. Je cherchai à causer avec lui la derniere fois que je te vis. Une femme de bon sens m'avoit assuré qu'il avoit des qualités essentielles ; je me défiois un peu de l'intérêt qu'elle paroissoit y prendre ; généralement il n'est point estimé. Cependant je lui ai trouvé de l'esprit & des saillies agréables. Sa maniere de penser sur ton établissement m'a fait un plaisir extrême, elle s'est trouvée d'accord avec la mienne. Si au lieu de ton Marquis nous pouvions découvrir un homme opulent qui ne t'éloignât pas de moi, je me persuade que tu serois plus heureuse. C'est aujourd'hui la fortune qui regle les distinctions. Sans aisance on reste dans l'obscurité, le mérite est enseveli. Et puis, ma chere, songe donc combien il seroit flatteur pour deux femmes du même rang, qui s'aiment,

& dont les goûts se rapprochent assez pour que les mêmes sociétés leur plaisent : songe combien il seroit agréable de se trouver réunies. Tout concourroit à notre félicité : il n'y auroit pas jusqu'au ridicule des autres qui ne nous amusât : nous aurions l'adresse de tirer parti de tout. J'ai déjà fait bien des projets là-dessus, je te les communiquerai quelque jour. Je ne hais pas d'anticiper un peu sur l'avenir ; il me semble qu'il n'y a que les imaginations froides qui peuvent se restreindre au présent, sur-tout quand le cœur parle. Adieu ma chere, le mien est à toi, tu n'en peux pas douter.



## *RÉPONSE à Madame de Saint-Sirant.*

Je te sais bon gré de m'avoir prévenue, ma chere; cette exactitude est pour moi une nouvelle preuve de ton amitié, & elle m'en devient plus précieuse. Mais quel éloge fais-tu de notre commerce? Tu prétends sans doute prendre sur ton compte tous les frais de l'esprit: car pour moi je me borne à ceux du sentiment; & je n'imagine pas que Mr. de Norfalque ait trouvé autre chose à louer dans les lettres que tu lui a montrées. Te voilà donc dans ton centre au milieu des sciences & des arts; & tu n'y es sûrement pas comme Tantale au milieu des eaux. D'après les détails que tu m'as envoyés, je m'attends à te trouver un prodige

lorsque nous nous reverrons; & par contre-coup je te paroîtrai très-ignare. Auras-tu la force de m'aimer encore? Mais j'aurois bien une autre question à te faire: Ne crains-tu pas, ma chere, que le scientifique Mr. de Norfalque, en développant ce que tu nommes tes heureuses dispositions, ne trouve le chemin de ton cœur? qu'après t'avoir inspiré l'amour du beau, il ne te fasse perdre l'amour du vrai? cela me paroît assez dangereux pour que tu y donnes quelque attention. J'imagine qu'il ne faut pas toujours en croire les hommes sur leur bonne foi; ils ont tant d'intérêt à nous tromper, qu'il se pourroit très-bien qu'ils pensassent d'une maniere, tandis qu'ils agiroient d'une autre. Ne confonds point, ma chere: c'est pour eux qu'ils ont créé des préjugés, à nous ils ont laissé les

principes ; & l'intérêt politique semble se réunir au rafinement de l'art pour les justifier. Tu vois que je ne traite pas cette matiere sous le point de vue qu'offre la religion ; ce n'est point mon affaire, d'autres ont pris ce soin avant moi, ils le continueront après : mais, je t'en prie, ne dégrade pas la sagesse d'une bonne conduite en la mettant au rang des préjugés. Oter le mérite à la vertu, ce seroit nous ravir nos plus beaux droits. Peut-tu bien croire que ce que tu ferois pour l'honneur de toi-même, par amour de ta gloire, c'est-à-dire par une vanité bien entendue, pût avoir même à tes yeux le prix de la candeur, de l'honnêteté, de la pudeur, de cette pureté, de cette innocence, de cette droiture d'intentions, de ces qualités enfin qui toutes réunies forment un si bel ensemble, qu'il ne peut s'expri-

mer que par le nom de vertu ? N'y auroit-il donc que les dévots de profeſſion qui aimaſſent le bien, & qui le pratiquaſſent par amour du bien même ? Tout le ſexe entier mépriſeroit-il les attributs qui lui ſont propres, pour ſacrifier à une vaine idole ? Toutes les actions perdroient-elles leur prix par la cauſe des motifs qui les dirigent ? Non, ma chere, je ne puis me le perſuader, ou j'aurois bien peu de confiance dans des principes qui dépendroient plus de la tête que du cœur. C'eſt où doit porter l'attaque, que doit réſider la défenſe. Quand j'aimerai mes devoirs, quand j'aurai horreur des égarements où entraînent les paſſions, ſi la plus noble de toutes trouve l'iſſue de mon ame, je pourrai ſoutenir les combats qu'elle me livrera, reconnoître le pouvoir & la force du ſentiment ;

mais je n'aurai point à rougir de ses foiblesses, parce que ma maniere de sentir m'en préservera : au lieu que si je n'oppose à l'amour que la vanité, bien-tôt il saura la mettre à couvert sous le voile spécieux du mystere. Je croirai avoir tout rempli en conservant les dehors : & quand je réussirois, j'aurois encore tout perdu : songe que si nous vivons un instant avec les autres, sans cesse nous rentrons forcément en nous-mêmes ; la paix intérieure est un trésor dont rien ne peut racheter la perte. Du moins, ma chere, voilà le plus grand des préceptes que m'ait donné Madame de Renelle. Mais je voulois te plaisanter, & je moralise ; chacun fait parade de son savoir. Revenons pourtant à ton Mr. de Norfalque, j'ai peine à croire qu'il ne finisse point par adorer son ouvrage : tu m'en diras des nou-

Ainſi attends-toi à voir le mérite que tu ſuppoſes à ton amie enſeveli pour toujours, s'il eſt vrai que les richeſſes ſeules le faſſent valoir.

Adieu, ma chere, je ſuis conſolée de te ſavoir groſſe, j'imagine qu'un enfant te cauſera une joie extrême.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

Ma chere, ta lettre m'eſt parvenue à la campagne; mais je n'ai pas le moment d'y répondre. On eſt ici dans les fêtes & les plaiſirs; nous les devons à un ſot mariage que vient de faire le Chevalier de St. Sirant. Au premier quart-d'heure de libre je te donnerai de mes nouvelles. Ma groſſeſſe avance aſſez heureuſement; je t'aime toujours, voilà

les deux points les plus importants pour toi. Adieu.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

A peine avois-je parcouru votre lettre, Mademoiselle, lorsque je vous écrivis mon dernier billet. Je viens de la lire, & je suis aussi surprise qu'offensée des apostrophes qu'elle renferme. Il est clair que toutes vos déclamations générales s'adressent à moi : les louanges mêmes que la force de la vérité vous arrache sont autant de traits satyriques. Je veux bien croire que vous ne sentez pas la force des termes que vous employez. Encore quelques années de plus, & vous apprendrez sans doute à vous respecter vous-même dans la réputation de vos amies. Ce titre ne vous

autorisoit nullement à me donner des conseils que je ne vous demandois point ; l'intérêt même le plus sincere ne peut excuser les doutes que vous formez sur ma conduite ; sachez qu'elle n'a jamais souffert de blâme, & que mes principes valent au moins les vôtres. Il n'y a qu'une jalousie qui ait pu vous faire croire que *je tendois des pieges* à votre d'Olmane. ( Car ce sont-là vos termes ). Rassurez-vous, je ne vous l'enleverai point ; j'en fais trop peu de cas. Mais désormais gardez, s'il vous plaît, vos leçons ; & dispensez-vous de chercher à briller par un vain étalage qui insulte ma délicatesse ; peu s'en faut que je ne vous regarde comme la femme du monde sur laquelle je dois le moins compter, & que je ne sois convaincue que vous auriez dessein de rompre avec moi. Si cela étoit ainsi,

vous n'avez qu'à parler. L'amitié n'est point un lien indissoluble ; & je vous proteste que je suis à vos ordres.

## RÉPONSE *à Madame de Saint-Sirant.*

Quelque différente que tu saches être de toi-même, ma chere, je n'ai sûrement point envie de changer mon style : tu dis *vous*, je te dirai *tu*. Si cela t'offense encore, je n'en serai fâchée que pour toi. Il est cependant bon de t'avertir que je n'apostrophe & n'insulte personne, à plus forte raison mes amies. Ceci n'est pas une excuse, ne t'y trompes point, c'est une certitude que je prie Mr. de Norfalque d'admettre ; car ton attention à ne point le nommer, lui qui faisoit le plus ample sujet de

*mon vain étalage*, me persuade que tu mets ta délicatesse en jeu mal-à-propos: c'étoit la sienne qu'il falloit citer. Mes déclamations lui ont sans doute attiré quelques rigueurs, quelques réserves de plus ; si cela est ainsi, je lui pardonne de m'en vouloir, il est payé pour cela. Mais toi, qui t'excusera de douter de la droiture des intentions de ton amie? Ce sera encore l'amitié. Oui, ma chere, cette amitié qui n'a pas craint de te parler vrai saura être indulgente. Rien ne t'oblige à suivre mes conseils, je le sais; rien ne m'autorise à t'en donner; mais tout me permet de te dire à toi, plus qu'à qui que ce soit, ce que je pense de tes principes, de ceux des hommes en général, & de détailler quels sont les miens en particulier; parce que la confiance, la franchise & la liberté sont les premiers

miers droits que s'arroge le sentiment. Quand j'aurois plus d'années je n'agirois ni ne penserois différemment, moins encore chercherois-je mes expressions & mes termes. La preuve que je sens mieux que toi ceux que j'ai employés, c'est que je ne les désavoue ni ne les regrette. Peut-être serois-je à tes genoux si je m'étois servie de celui de *bassesse*. Une basse jalousie fuit mon ame, & rien de bas n'entra jamais dans un cœur comme le mien. Reçois cette leçon, je te prie, pour Mr. de Norfalque; qu'il apprenne à connoître ton amie & même l'amitié. Quel blasphême t'induit-il à proférer! *l'amitié n'est point un lien indissoluble* me dis-tu à coup sûr, il est désintéressé sur ce point. Il te fait protester ensuite *que tu es à mes ordres si je veux rompre.* On voit bien que c'est un tiers qui

parle ; & l'on pourroit croire que le cœur de ce tiers est plus soumis à l'imagination qu'à l'ame. L'amitié ne se donne ni ne se rend ; une fois formée, il ne dépend plus de nous de la bannir ni d'y renoncer. Il n'est qu'un seul cas où elle puisse s'anéantir : c'est celui où l'estime disparoît, parce que l'estime est la base de tous les sentiments raisonnés ; conséquemment tu ne pus pas être plus à mes ordres que moi aux tiens. Laissons les définitions.

Il est temps de revenir à mes affaires particulieres. Pendant six mois nous vécûmes assez tranquillement, d'Olmane un peu tracassé par ses freres, moi politiquement avec la Comtesse & avec Mr. de Prévalle, dont l'uniformité de la discorde n'offre rien de fort intéressant.

D'Olmane reçut ordre de sa tante

d'aller la joindre à Paris, où elle avoit trouvé un parti qui lui convenoit : cela pressoit, on ne lui donnoit pas deux jours pour l'arrangement de ses affaires. Il vint nous en faire part : je fus assez adroite pour ne pas lui laisser appercevoir une grande sensibilité ; je lui fis même compliment d'un air assez libre. Cela n'est pas encore fait, me dit-il. J'exigerai tant de conditions que..... Au surplus vous serez instruite de tout. J'écrirai à Mr. de Prévalle. Ce propos jetta une lueur d'espérance dans mon ame, j'attendis très-impatiemment des nouvelles. Il manda d'abord que la fortune qu'on lui offroit étoit brillante, la jeune personne très-jolie & fort éprise de lui, mais, ajoûtoit-il, quelle différence entre les établissements de ce pays-ci & celui qui fait mon unique ambi-

tion! je n'ai pu m'empêcher de le repréſenter à ma tante.

Peu après il ſurvint des altercations ſur la dot, tout parut rompu; il revint, ſa façon de ſe conduire vis-à-vis de moi fut toujours la même dans un jour que nous faiſions une partie de trictrac; la Comteſſe ſortit, Mr. de Prévalle nous laiſſa ſeuls. D'Olmane profita du moment pour me parler avec confiance ſur ſes affaires, ſur les mauvais procédés de ſes freres. Ils me forceront, me dit-il, de me marier plutôt que je ne voudrois; je ſuis ſeul de mon parti contre trois, ils me rendent réellement malheureux. Je tâchai de l'adoucir, & de le porter à la paix. Je lui demandai pourquoi il ne terminoit pas à Paris : eſt-ce que la jeune perſonne ne vous plaît pas, lui dis-je? Elle eſt aſſez bien, me

répondit-il là-dessus ; vous savez ce que j'ai mandé à Mr. de Prévalle. Nous n'étions pas fort à notre jeu ; en levant la tête il vit la Comtesse qui se disputoit avec Mr. de Prévalle : que vous êtes à plaindre ici, continua-t-il ! il faut être vous-même pour y montrer autant de sérénité, aussi n'y a-t-il qu'une voix sur votre compte ; tout le monde vous rend justice & s'intéresse à votre sort ; on voudroit bien vous voir établie. Cela est fort difficile, repliquai-je ; & quoique je ne sois pas fort contente en effet, & que j'aie à souffrir de toutes les altercations que vous voyez, je vous parle sincérement, je tremble au seul mot de mariage. Il m'interrompit pour me faire remarquer la Comtesse qui revenoit avec précipitation. La voilà bien inquiéte de nous savoir tête-à-

tête, je ne présumois pas qu'elle se défiât de vous ; ce sera sûrement l'effet d'un caprice ou d'un moment de mauvaise humeur. Car vous êtes la personne du monde qui donnez le moins de prise sur vous, & celle je vous jure que j'estime & respecte le plus.

Je conviens qu'il n'y avoit pas de protestations qui pussent me flatter davantage, & que je les recevois chaque fois avec l'air de la véritable satisfaction. Mais elle fut bientôt troublée par une nouvelle absence de d'Olmane : il vint dès le lendemain nous faire part du mariage d'un de ses parents, auquel sa famille desiroit qu'il assistât, pour les représenter tous. Ce mariage se célébroit dans le pays où la Demoiselle habitoit, à plus de quatre-vingt lieues de la Rochelle. Je compris que d'Olmane ne revien-

droit pas si-tôt, & quelque liberté d'esprit que j'affectasse, il me fut impossible de vaincre tout-à-fait le chagrin que j'en ressentois. La raison s'efforce en vain de commander au cœur : on sait qu'il lui obéit difficilement pour comble d'infortune.

Pendant cet intervalle, une vieille Dame amie de la Comtesse vint la voir ; c'étoit une des meilleures & des plus sottes créatures qu'il y eût dans le monde : elle m'ennuyoit souverainement, & je pensai la hair quand je sus qu'elle formoit le projet de se mêler de mon mariage. Il y avoit à la vérité de l'injustice de ma part. Ses intentions étoient bonnes ; & la maniere dont elle s'y prit devoit même lui assurer des droits à ma reconnoissance : mais, comme l'on sait, l'impartialité n'est pas le propre de l'amour. J'ai appris, Made-

moiselle, me dit-elle avant de prévenir la Comtesse, que des raisons d'intérêt obligeoient Mr. le Marquis de d'Olmane de renoncer à l'espoir de s'unir à vous; cela m'enhardit à seconder celui d'un de mes parents qui n'a pas encore l'honneur de vous connoître, qui néanmoins sur votre seule réputation a le plus grand desir de mériter vos bontés: puis-je sans vous déplaire le proposer? C'est un jeune mousquetaire de vingt-cinq ans, pas tout-à-fait aussi beau que Mr. d'Olmane, mais sa fortune est liquide, & j'ose vous répondre que vous serez heureuse.

Vous savez, Madame, lui répondis-je, que la dépendance à laquelle l'usage nous contraint, ne nous permet jamais de prononcer un mot décisif sur cet article; ainsi quelque flattée que je puisse être de vous ap-

partenir, trouvez bon que je ne m'écarte pas de la regle établie. Que je ſache ſeulement, Mademoiſelle, que votre affection n'eſt point engagée, j'agirai avec plus de certitude. Mon affection, Madame, repris-je, doit être ſoumiſe aux volontés de la Comteſſe, & je ne crois pas avoir donné lieu d'en juger autrement. Satisfaite par cette réponſe très-peu ſatisfaiſante en elle-même, elle fit l'ouverture de ſes propoſitions qui ne furent regardées d'abord que comme très-vagues : pour y donner plus de poids, elle amena la mere du jeune homme. J'étois ce jour-là indiſpoſée & en bonnet de nuit : je me flattai qu'on me trouveroit laide & mauſſade. La bonne Madame De *** me trouva charmante, & s'en retourna exciter les empreſſements de ſon fils par le portrait très-infidele qu'elle lui fit de moi.

La Comteſſe, à qui on avoit laiſſé entendre qu'on ſe contenteroit de peu, eſpéroit qu'on ſe réduiroit à rien; elle me demanda ce que je penſois de ce parti. Le moyen de fixer ſes idées, lui répondis-je, avant d'avoir examiné les choſes ? On les préſente toujours du beau côté; il faut voir, rien ne preſſe; vous connoiſſez mon peu de goût pour le mariage, je pourrois même dire mon éloignement. L'envie qu'elle avoit d'être débarraſſée d'une grande fille, lui faiſoit ſaiſir avec avidité toutes les occaſions qui ſe préſentoient de l'établir à peu de frais. Cependant je remarquai qu'une choſe l'embarraſſoit. Ce Mr. De *** étoit éloigné & inconnu de Mr. de Prévalle: cette réflexion la fit pencher pour d'Olmane. Je la vis prête à décider qu'il n'y avoit que lui qui pût me conve-

nir. Vos biens feront raſſemblés, me dit-elle; vous le connoiſſez, il eſt aimable, peut-être vous aimez-vous? par la ſuite il aura du bien, nous ne ſerions qu'à un pas l'une de l'autre; Mr. de Prévalle vivroit ſûrement avec vous: moi je reſterois ſeule ici: & beaucoup plus heureuſe par conſéquent. Si la tante de d'Olmane mouroit, je vous aſſure que vous n'en épouſeriez pas d'autre. Sa tante doit vous être obligée, lui dis-je, de la bonne intention que vous montrez pour ſon neveu. A ce prix elle ne ſera pas fort tentée de m'unir à ſon neveu. Au reſte ce ſont là des projets en l'air. D'Olmane ne peut jamais m'appartenir. Il faudroit des événements très-inattendus pour nous rapprocher; & ce ſeroit une folie que d'y penſer. En effet plus j'y réfléchiſſois, plus j'entrevoyois d'obſ-

tacles: l'on concevra facilement que ces nouvelles circonſtances étoient de nature à ajoûter à ma triſteſſe. Mr. de Prévalle s'en apperçut le premier. Votre état me touche juſqu'au fond de l'ame, me dit-il un jour avec attendriſſement. Je ne ſais ſi je me trompe, mais je me perſuade que vous avez beſoin de diſſipation; j'ai déjà diſpoſé la Comteſſe à vous mener chez la Baronne de Souligny, où elle pouvoit vous laiſſer; ſi cela vous agrée, je ne penſe pas qu'il ſoit difficile de l'y déterminer. Je le remerciai beaucoup, & j'acceptai ſa propoſition comme une reſſource dont je devois attendre plus de ſoulagement que des plaiſirs. On voyoit grand monde dans cette maiſon, & de préférence j'aurois choiſi la ſolitude: néanmoins nous partîmes peu de jours après.

Je trouvai la Baronne aimable pour ſon âge, honnête, polie, & peut-être trop attentive : elle avoit conſervé ce ton de l'ancienne Cour, qu'aujourd'hui on traite de gêne. Je ne m'aviſerai pas de décider ſi l'on a perdu ou gagné au change. Madame de Souligny avoit d'ailleurs un genre d'eſprit qui la rapprochoit de tous les âges, on ne s'appercevoit point que le temps qu'elle avoit donné à la galanterie l'eût empêchée de prévoir qu'elle ne feroit pas toujours galante, elle joignoit au naturel beaucoup d'acquit, parloit de tout avec aiſance & facilité ; mais elle ſe reſſouvenoit d'avoir été jolie, & ne pouvant perdre l'habitude d'être louée, on diſtinguoit, malgré toute ſon adreſſe, dans les louanges qu'elle prodiguoit aux autres, ce coin d'intérêt qui empêche qu'elles ne flattent, & qui re-

froidit la volonté qu'on auroit de les rendre. La conduite décente qu'elle avoit substituée à une plus dissipée, sembloit jetter un voile sur le passé ; ses propos ne respiroient que la vertu. L'envie qu'elle montroit de la faire aimer, annonçoit le regret de ne l'avoir pas pratiquée, sans être cependant une censure de la conduite des autres ; indulgence peu commune quoique fondée dans les circonstances où elle se trouvoit. En total elle possédoit d'excellentes qualités, & il n'y avoit que les méchants qui pussent s'étonner qu'elle eût encore le cœur tendre. La bonté de son ame auroit pu en rendre raison aux gens moins satyriques. Ceux-ci plus équitables ne lui reprochoient que ses défauts actuels, un peu de caprice, prodigieusement de vivacité, quelquefois de l'humeur, un reste d'affec-

tation : mais avec plus de justice on auroit senti qu'ils étoient la suite inévitable des années qu'elle avoit données aux plaisirs. Quand les hommes ont gâté les femmes jusqu'à un certain âge, ils ont perdu le droit de les corriger ; & communément les autres femmes ne l'ont point acquis. Pour moi je goûtai beaucoup Madame de Souligny, sa conversation & sa société : nous lisions une partie du jour, nous sortions peu, mais nous recevions du monde. Insensiblement le temps s'écouloit ; & moins livrée à moi même, je jouissois le jour d'une tranquillité apparente, mais les nuits étoient consacrées aux soupirs, aux inquiétudes, & aux agitations inséparables de l'amour ; j'essayai de les calmer, en profitant de ma liberté pour écrire à Madame de Renelle.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Il y a un ſiecle que je n'ai goûté la douceur de m'entretenir avec vous, chere Maman ; la crainte que mes lettres ne vous paſſent pas ſans être ouvertes me retient ſouvent. Actuellement que je ſuis chez Madame de Souligny, j'eſpere qu'il n'y a aucun riſque à courir en vous ouvrant mon cœur. Le deſir de mettre vos conſeils à profit m'a attiré ici, ma bonne amie : d'Olmane eſt abſent. J'ai crû qu'un peu de diſſipation m'aideroit à l'oublier : quelques propoſitions de mariage faites derniérement pour moi à la Comteſſe, achevent de me convaincre combien je ſerois malheureuſe ſi jamais elles avoient lieu ; mais par un contraſte ſingulier, plus je

je sens la nécessité de renoncer à l'espoir flatteur d'être unie à d'Olmane, plus il semble, chere Maman, que mon penchant pour lui augmente. Mon Dieu, quel est donc le pouvoir de l'amour? De ma vie je ne me suis trouvée dans une position si étrange; ce que j'éprouve est indéfinissable. Il est tel moment où une douleur tendre m'absorbe, tel autre où je me surprends transportée dans un avenir, dont la perspective ne me séduit que pour me replonger aussi-tôt dans un dédale de soucis & d'inquiétudes. Je passe ainsi successivement d'une erreur à l'autre. Quel état, ma bonne amie! en vérité je le conçois à peine; il me semble si fort au-dessus des circonstances, que s'il n'étoit point absurde d'admettre le pouvoir du pressentiment, j'y crorois de bonne foi. Quand tous les

malheurs possibles seroient prêts à m'accabler, mes perplexités ne pourroient être plus grandes. Chere Maman, daignez compatir à ma foiblesse; je vous jure que je la déplore.

P. S. Si j'avois l'esprit plus libre, je vous parlerois de Madame de St. Sirant, ma bonne amie; nous avons eu une petite altercation ensemble, je ne sais si elle aura des suites.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Je me serois rejouïe, ma chere enfant, de n'avoir point de vos nouvelles, si j'avois moins bien connu votre cœur, parce que j'aurois imaginé que vous n'aviez plus besoin de mes conseils; mais j'étois loin de m'en flatter, vu la tendre & constante

ſenſibilité de votre ame : elle ſe déſavoue par votre raiſon, j'en ſuis convaincue ; mais, ma chere petite, la raiſon n'eſt qu'un effort de l'eſprit. En nous exagérant l'empire qu'elle devoit avoir ſur nous, nous parvenons à lui en laiſſer acquérir. Malgré tout, la premiere ſenſation appartient de droit à la nature ; le philoſophe qui nieroit cette triſte vérité, ne ſe pareroit que d'un vain ſiſtême, & il diminueroit le prix de la vertu, puiſque le combat fait ſa gloire.

Ceſſez donc, aimable enfant, de vous affliger d'une foibleſſe commune à tous : rien ne vous avoit promis que vous en ſeriez exempte ; mais tout vous répond qu'avec un peu d'effort il ſera en votre pouvoir de la vaincre.

Qu'y a-t-il de ſi étrange dans votre poſition actuelle ? n'avez-vous pas dû

vous attendre que tôt ou tard on penseroit à vous établir ? Ma chere petite, ce qui cause tous vos maux est l'illusion dont votre cœur se repaît sans cesse; songez que quelque flatteuse qu'elle vous paroisse, ce n'est jamais qu'un poison lent préparé avec art par les passions, ainsi évitez de vous y livrer, car il en coûte souvent plus à perdre un bien-être espéré, qu'un bien-être senti. Vous voyez que l'interêt est le nœud gordien de tous les mariages d'aujourd'hui. C'est un grand tort sans doute, sur-tout pour les amants; cependant ne croyez pas qu'il faille trop généraliser ce principe. Quoique la fortune ne fasse pas l'essence du bonheur, elle n'est ni à négliger ni à dédaigner. Le sage ne méprise que ce qui est au-delà de ses besoins, & votre condition vous interdit certain point de désintéressement, parce qu'elle

entraîne la nécessité de soutenir votre rang avec dignité.

Quant à vos idées de pressentiment, ne donnez pas, je vous prie, ma chere petite, dans ces puérilités des sots. Le mot de pressentiment est absolument vuide de sens, il n'a rien de réel que les inquiétudes chimériques qu'il ajoûte aux douleurs senties par une imagination prévenue. Sortez de ces sombres rêveries, fuyez vous vous-même, vous n'avez point d'ennemi plus dangereux pour votre repos. Quand une fois les passions se sont glissées dans le cœur, c'est dans la solitude qu'elles jouent leur plus grand rôle ; c'est là qu'elles s'emparent de tous nos sens, qu'elles nous rendent sourds à la voix de la raison, & que leur pernicieux langage séduit l'esprit pour mieux corrompre l'ame. L'amour sur-tout craint ce qui peut le

diſtraire, parce qu'il fait ſe ſuffire à lui-même; mais je me flatte que l'expérience que vous en avez déjà faite, vous préſervera de ſuccomber à ces nouveaux écueils.

Votre jeune amie eſt venue ici, où je vous avois mandé qu'on l'attendoit; il ne m'a point paru qu'elle fût en froid avec vous, j'ai ſeulement remarqué qu'elle motivoit tous ſes termes devant moi comme ſi elle eût craint mes obſervations: & j'ai ſu qu'il lui étoit échappé des traits de ſatyre qui dénotent un peu de jalouſie. Si jamais elle s'avoue que vous l'emportez ſur elle à quelques égards, je doute qu'elle ne vous en puniſſe pas. Mon aimable enfant, cette femme ne s'eſt liée avec vous que par vanité. Les mêmes vues pourront vous l'attacher extérieurement; mais plus je la ſuis, moins je la crois capable de

ſoutenir un titre qu'elle n'affecte peut-être de prendre en public, que pour nuire plus ſûrement dans le particulier.

Adieu, ma chere petite, ne négligez point de m'inſtruire de la ſituation de votre cœur. Je ſens combien vous avez beſoin de l'épancher dans le ſein d'une amie; & vous n'en aurez de votre vie une plus ſincere que votre Maman.

Pendant quelques jours nous reſtames ſeules Madame de Souligny & moi. Elle profita de cette circonſtance pour pénétrer les replis de mon cœur. Oſerai-je vous demander, me dit-elle un jour, ſi vous êtes aſſez heureuſe pour avoir conſervé libre votre cœur juſqu'à préſent? J'héſitois à lui répondre; adroitement elle feignit de n'y pas faire attention, & continua. Je n'ai aſſurément nul droit d'exiger

de vous cette franchise; néanmoins quelques raisons particulieres me la font desirer, je pourrois ajoûter même qu'elles m'imposent l'obligation de vous demander un peu de bonne foi sur l'état actuel de votre ame. Il faut, lui répondis-je, que vous comptiez beaucoup en effet sur ma bonne foi, pour attendre de ma part un aveu qu'aucune fille n'est dans le cas de faire sans imprudence. Au reste le hasard vous servira mieux encore que ma sincérité, & je ne croirai pas vous en imposer en vous disant que je suis libre, quoiqu'il me soit arrivé d'accorder un goût de préférence à quelqu'un qui en avoit pour moi. Votre réponse est très-sage, reprit-elle; on trouve dans toutes les occasions de nouveaux sujets de vous admirer. Conservez bien, ma chere petite amie, cet empire sur vous-même, qui vous

arrête précisément au degré du goût de préférence. Pour peu que vous le passiez, il deviendroit sentiment; du sentiment à la passion il n'y a qu'un pas à faire, & le peu de plaisir réel qui en résulte n'est point comparable au bonheur d'en avoir évité les soins, les peines, les inquiétudes & les remords. Pardonnez cette petite morale à mon expérience; je vous laisse la maîtresse de penser qu'elle me l'a dictée un peu tard. Mon but n'est jamais de me donner pour exemple; & dans ce moment-ci je n'écoute d'autre intérêt que celui qu'il est impossible de ne pas prendre à votre tranquillité. Malgré tout le fonds que je fais sur votre sagesse, je crois devoir vous prévenir, puisque vous m'assurez être libre, que j'attends ici un jeune homme très-aimable, qui est bien la plus séduisante créature que je connoisse, & qui ne

cherche qu'à abuſer de ſes avantages. Faite pour plaire comme vous l'êtes, il ne négligera ſûrement aucuns moyens pour parvenir à vous captiver. Défiez-vous en, je vous en ſupplie, car je ne me pardonnerois pas de vous avoir expoſée à devenir ſenſible pour un auſſi grand ſcélérat vis-à-vis des femmes ; les dangers prévus ſont à moitié évités : actuellement je me repoſe abſolument ſur votre prudence.

Je ne ſais ſi une autre que moi ſe ſeroit offenſée de l'avis de Madame de Souligny ; pour moi, quoique perſuadée de ſon inutilité, je rendis juſtice à l'intention & l'en eſtimai davantage. Je ne ſuis pas du nombre de celles qui prétendent que les écarts paſſés ôtent tout droit de repréſentations. L'expérience ſembleroit au contraire devoir y donner plus de poids. D'ailleurs quelque tardif que puiſſe

être le retour à la vertu, n'eſt-il pas toujours un acte eſtimable ?

Madame de Souligny reçut ce même ſoir une lettre d'excuſe de ce très-aimable homme qui ne vint point. J'avoue que j'en reſſentis quelque déplaiſir : l'amour propre tient ſon coin dans les ames les plus ſimples. J'aurois été fort aiſe de prouver à la Baronne qu'on pouvoit être ſéduiſant ſans me ſéduire. Il eſt vrai que je n'y aurois pas eu beaucoup de mérite : car un cœur auſſi préoccupé qu'étoit le mien eſt peu ſenſible aux hommages. Mais je me plaignois de mon ſort pour lors, faute d'en avoir trouvé un plus rigoureux ; j'ignorois qu'il n'eſt point d'infortuné qui ne puiſſe encore regarder au-deſſous de lui ; qu'en portant ſes vues ſur l'avenir, il eſt poſſible de trouver des motifs de conſolation ſur le préſent. J'étois dans cette poſition, & je tou-

chois au moment de la crise; deux confidences opposées m'accablerent en un seul jour. La Comtesse arriva précipitamment, & m'apprit que d'Olmane étoit de retour, qu'il avoit été la voir fréquemment, qu'enfin il s'étoit expliqué sur ses vues, qu'il ne demandoit que ce qu'il lui falloit pour liquider ses dettes; elle y joignit le récit des choses obligeantes que les circonstances avoient pu fournir à d'Olmane sur mon compte. M. de Prévalle de son côté me dit en secret que la Comtesse ne venoit me chercher que pour recevoir la visite de ce M. de *** dont il étoit question avant mon voyage, qu'on venoit d'écrire dans son pays pour s'informer plus particuliérement de l'état du jeune homme, de sa fortune & de ses mœurs. J'éprouvai, je l'avoue, deux sensations si différentes, qu'elles renverserent totalement

l'ordre de mes idées. Je tombai dans le plus grand abattement ; heureusement nous étions prêtes à partir. Je fus m'enfermer quelques minutes pour rassembler tous mes esprits avant de monter en carrosse. Il avoit été décidé qu'on ne permettroit à M. de *** de venir qu'après avoir reçu réponse aux informations. Chaque lettre qui arrivoit me faisoit frissonner : je ne voyois plus d'Olmane avec ce plaisir pur qui n'est accordé qu'à l'innocence : il me paroissoit que c'étoit le tromper que de travailler sans qu'il le fût à disposer de moi en faveur d'un autre. Quelles chimériques idées l'amour ne suggere-t-il pas à qui veut rafiner sur le sentiment ! seroit - ce délicatesse ou simplement l'effet d'une imagination vive ?

La Comtesse me cachoit très-soigneusement tout ce qui regardoit mon établissement ; mais M. de Prévalle,

fûr de ma difcrétion, me fit part des réponfes qu'elle avoit reçues à ce fujet. M. de *** avoit les mœurs de fon âge. Sa fortune étoit embringuée, fon éducation avoit été négligée; en tout on ne difoit aucun bien de fa perfonne. Que de bonheur pour un jour! j'en étois au comble de la joie; d'Olmane arriva chez la Comteffe pour en être témoin. Je crois que dans mon raviffement j'aurois volontiers confenti à ne lui jamais appartenir, pourvu qu'on m'eût affurée que je ne ferois pas forcée d'appartenir à un autre. Il s'en falloit bien que je confidéraffe mon établiffement fous le point de vue où toutes les jeunes perfonnes envifagent le leur. Celles qui favent s'étourdir fur les dangers prefqu'inévitables des liens que forme l'intérêt & la convenance, font à mon gré, fi ce n'eft les plus prudentes, au moins les plus heureufes.

On n'avoit point encore renvoyé M. de ***; il preſſoit vivement par ſes lettres, ſa vieille parente le vantoit beaucoup; & malgré le portrait peu avantageux qu'on avoit fait de lui, la Comteſſe étoit déterminée à le laiſſer ſe préſenter, lorſque M. de Crémy s'annonça comme concurrent. Il n'y avoit point d'objection à faire contre ſes mœurs, contre ſon nom ni ſa fortune; mais on craignoit que la réputation qu'il avoit d'être un homme extraordinaire, miſanthrope & peu fait aux uſages du monde, ne lui nuiſît dans mon eſprit. M. de Prévalle conſeilla à la Comteſſe de ménager ma délicateſſe, d'agir avec confiance, & de me conſulter ſur la réponſe qu'elle avoit à faire. J'éprouvai une révolution ſi ſubite que j'eus beſoin d'un quart d'heure pour me remettre. Mon premier mouvement fut de demander en

grace qu'il n'en fût pas question; puis il me sembla qu'on auroit à me reprocher de m'être refusée à un acte de complaisance qui ne m'engageoit à rien. Je cédai & laissai la Comtesse maîtresse de recevoir les premieres visites de M. de Crémy; mais je me réservai le droit de prononcer sur son sort, & je fus écrire à mon amie pour lui faire part du mien.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Hé bien, ma bonne amie, ce pressentiment chimérique, ces notions puériles d'un malheur prochain, les voilà pourtant réalisés! D'Olmane reste libre, & je suis menacée de ne plus l'être. Un M. de Crémy que vous connoissez de réputation se présente: il est riche, il demande peu; & la

Comtesse

Comteſſe ſe réjouit déjà par la perſpective d'une aiſance qu'elle eſpere partager. Quel coup pour le cœur de votre enfant ! Qui lui donnera la force & le courage néceſſaires? De quel front oſerai-je me préſenter à l'autel ? Ah, chere Maman, de ma vie je ne le pourrai ! l'idée ſeule d'un faux ſerment me ſaiſit d'horreur ; & peut-être n'ai-je jamais ſi bien ſenti combien le cœur démentiroit ma bouche. Pendant long-temps, vous le ſavez, je me ſuis flattée de perdre ſans un vif regret l'eſpoir que je nourriſſois involontairement : je ne me croyois agitée que par la crainte d'aimer ; mais aujourd'hui l'amour ſe montre à découvert. Le malheur deſſille les yeux, ma bonne amie : hélas, qui m'auroit dit que ma félicité fût auſſi dépendante du ſort de d'Olmane ! je ne l'aurois pu croire. Son mariage

même ne m'en auroit pu convaincre. Il falloit des propositions qui me regardassent personnellement pour m'éclairer sur cette vérité. Qu'il appartienne à une autre..... cela seroit dur, je l'avoue; mais moi, ma bonne amie, je passerois dans les bras..... Hé dans quels bras? Dans ceux de Mr. de Crémy que je ne connois point, dont je n'ai entendu dire que peu de bien; j'irois le tromper parce qu'il peut faire ma fortune, j'acheterois une frivole ressource au prix de mes remords & de son bonheur! jamais, non jamais je ne me montrerai si indigne d'être votre éleve. Cependant l'orage gronde sur ma tête: on attend ici de jour en jour Mr. de Crémy. Je vois que la Comtesse regarde l'affaire comme conclue, & que..... Hélas, ma plume se refuse à vous en écrire davantage.....

Pourquoi les richesses éblouissent-elles si fort les hommes en général, tandis qu'elles ont si peu d'éclat à mes yeux? Vous me recommandez, ma bonne amie, de ne pas les dédaigner, je vous assure que je ne méprise point ceux qui en sont possesseurs, mais aussi je ne les leur envie pas. Qu'on me laisse ma liberté, voilà mon trésor, le seul que j'estime, l'unique que je me sente capable de chérir. Après vous, chere Maman, c'est tout mon bien. Dois-je l'échanger pour un autre dans la position où je me trouve? C'est une question qu'il n'appartient qu'à vous de résoudre; j'attendrai impatiemment votre avis. Au moins, ma bonne, ma tendre amie, ne m'accablez pas, ayez compassion de ma foiblesse, épargnez un cœur sensible presque réduit au désespoir.

P. S. S'il est vrai que j'aie pu ins-

pirer de la jalousie à Madame de St. Sirant, cet événement-ci doit la guérir d'une petitesse que je croyois au dessous d'elle. En tout cas elle ne sait guere ce qu'elle envie : je n'interromprai point son silence pour le lui apprendre.

## *RÉPONSE de Madame de Renelle.*

Les amants sont bien crédules, il faut en convenir, ma chere petite. Quoi ! parce que votre ame n'étant pas dans une assiette tranquille, il s'est présenté pour vous un parti sortable, vous croyez au pressentiment : puis, sur de simples propositions, vous envisagez tout de suite le moment du sacrifice ; en vérité l'amour égare bien l'imagination ; calmez un peu l'ardeur de la vôtre, ma chere enfant ;

voici l'inſtant où vous avez beſoin du plus grand ſang froid. Il s'agit du bonheur ou du malheur de votre vie ; cet établiſſement peut en décider. Mais le conſeil que vous me demandez eſt bien délicat. C'eſt votre cœur, ce ſont vos ſentiments, votre délicateſſe qu'il faut conſulter ; il ne m'eſt pas poſſible de vous preſcrire d'autres regles. Néanmoins j'haſaderai de vous dire, non pas ce qu'il convient que vous faſſiez, mais ce que je penſe ſur les circonſtances où vous vous trouvez ; ce ſera à vous de réfléchir ſur les principes généraux, & de les appliquer à votre ſituation particuliere.

Par le terme de faux ſerment vous entendez ſans doute qu'attachée comme vous l'êtes à d'Olmane, vous ne pourriez jamais vous engager de bonne foi avec un autre? vous par-

tez de là pour craindre vos remords & le malheur d'un honnête homme. Ces maximes sont vraies, je les approuve; j'ai plaisir à les voir gravées dans votre ame; il seroit odieux qu'un intérêt de convenance balançât l'amour de la droiture, de la sincérité & de l'honneur. Mais, ma chere petite, tout ce que nous croyons sentir n'est pas toujours un penchant invincible. Les passions se servent d'un miroir à facettes pour nous présenter les objets, afin de multiplier à nos yeux les obstacles. Brisez cette glace trompeuse qu'inventa l'artifice; qu'elle fasse place au flambeau de la raison, celle-ci simplifie tout, elle aide à jetter un regard pénétrant dans l'avenir, & nous fait voir les choses présentes telles qu'elles sont.

Il se pourroit très-bien qu'avec le temps vous parvinssiez à abandonner

le fol espoir d'épouser d'Olmane ; bien des événements même peuvent vous y forcer. Alors qu'y auroit-il de si affreux de passer dans les bras d'un autre ? l'amour n'est pas le lien le plus solide du mariage. Ne vous figurez point qu'aimer & être aimée soit la premiere base d'un engagement solemnel : l'estime fondée sur le mérite, voilà le point essentiel pour assurer le bonheur des deux époux. Si les rapports de goûts & de caracteres s'y trouvoient réunis, ce seroit le comble de la félicité : mais il ne faut point exiger du destin plus qu'il ne vous a promis. Remettez-vous-en sur cet article à la Providence, & gardez-vous d'aucunes fausses préventions sur Mr. de Crémy. La renommée est quelque chose, l'événement est beaucoup plus. Tâchez de gagner, d'obtenir assez de délai

pour le connoître, & l'apprécier autant qu'il en sera susceptible. Ne le jugez pas d'abord sur l'extérieur; mettez-le seulement à portée de dévoiler sa maniere de penser. On en impose souvent par des actions réfléchies, préparées & amenées; mais la définition d'un principe, la décision sur le juste ou l'injuste, la félicité avec laquelle on blâme, on approuve le bien & le mal, tiennent presque toujours du fonds du caractere. Les hommes sont tous vrais, lorsqu'ils pensent le moins à l'être; ce qui m'induit à croire qu'il n'y a que la contagion générale qui les rende faux par nécessité, ensuite par habitude.

Après de mûres observations, si Mr. de Crémy vous paroît un galant homme, je ne vous presserai point encore d'accepter sa main: je vous

plaindrai ſeulement, ma chere petite, ſi vous la refuſez ; parce qu'un parti auſſi ſortable, ſe retrouve difficilement. Aujourd'hui les richeſſes n'ont nul prix à vos yeux, je n'en ſuis pas ſurpriſe, l'amour eſt riche de ſon propre fonds ; il croit pouvoir ſe ſuffire conſtamment. Tout ce qui n'eſt point ſentiment lui ſemble mépriſable ; mais l'oſtentation, la vanité viennent à leur tour dominer l'eſprit. L'amour propre ſouffre des beſoins auxquels ne répond point la fortune ; & l'on finit par regretter ce qu'on s'étoit perſuadé qu'on mépriſeroit toujours.

Quant à votre liberté, ce tréſor que vous chériſſez tant, il eſt bien précieux : mais le poſſédez-vous ? pouvez-vous vous regarder libre tant que votre cœur eſt affecté ? pouvez-vous vous flatter de ſecouer le joug de la dépendance, en évitant d'épouſer Mr.

de Crémy? Non, ma chere enfant; ne l'efpérez pas; fongez que votre fort eft on ne peut pas moins ftable. D'un inftant à l'autre les bonnes manieres de la Comteffe peuvent changer. Que deviendriez-vous alors? Vous attendez tout d'elle. Vous n'auriez aucune reffource, il ne vous refteroit qu'à foupirer, gémir & vous taire. D'ailleurs croyez que pour une fille de votre rang, la liberté n'eft qu'un fantôme, vous courez après lui, l'ombre vous échappera fans ceffe, & vous ferez toute votre vie efclave, parce que vous êtes née pour l'être, de la décence des préjugés & de la malignité du public. Vous ne favez guere ce que c'eft qu'une réputation à conferver: la femme la plus prudente n'y réuffit pas fans peine; mais peut-être ne l'apprendrez-vous que trop tôt: car voici un événe-

ment qui va fixer tous les regards sur votre conduite ; réveiller la jalousie des unes, exciter l'envie des autres : ne vous en affligez pas, ma chere enfant, c'est un tribut qu'il faut payer tôt ou tard : quelquefois pendant tout le cours de sa vie. Quand je repasse sur ces vicissitudes, je dis avec le sage qu'on est heureux d'être innocent & ignoré, & je suis bien payée pour le penser. Adieu, ma chere petite, puisse cette nouvelle crise se terminer sans beaucoup d'alarmes ; comptez que chaque effort de raison sera autant de pas que vous ferez vers le bonheur.

J'étois encore plongée dans les sombres rêveries où m'avoit jettée cette lettre, lorsque Mr. de Crémy arriva avec Mr. de Niord son ami, qui s'étoit chargé de le présenter. On donna beaucoup de soins à ma parure,

l'on me recommanda d'être gaie, polie, attentive: cette précaution fait assez comprendre que la tristesse me dominoit déjà. Au premier abord Mr. de Crémy me sembla peu propre à la dissiper. Je ne vis en lui qu'un homme simple, froid à l'excès, si peu empressé de plaire, que je m'imaginai qu'apparemment il se croyoit sûr du succès; & je m'en offençai. Quoi! ce seroit là, me dis-je, l'homme auquel j'appartiendrois; l'homme qu'il me faudroit préférer à l'aimable d'Olmane..... Il me prit alors un tremblement si violent que Mr. de Prévalle fit signe à la Comtesse de me faire sortir; il vint me joindre un instant après. Hé bien, me dit-il, comment vous trouvez-vous? Que pensez-vous de ceci? je ne me trouve pas bien, lui dis-je, & je pense qu'en deux mots on peut

définir ce trifte perfonnage. C'eft un de ces êtres froids qui ne montrent ni vertus ni vices, l'efpece d'homme que j'abhorre le plus. Vous jugez bien précipitamment, me dit-il; au furplus vous vous alarmez mal-à-propos. Tant que j'aurai quelque pouvoir ici, vous refterez maîtreffe de vos actions, comptez que je facrifierois plutôt jufqu'à la derniere goutte de mon fang, que de fouffrir qu'on vous contraignît le moins du monde fur votre établiffement; foyez donc tranquille, & tâchez de prendre un peu plus fur vous. Il rentra, je le fuivis peu après, toujours plus tremblante qu'il ne m'eft poffible de le décrire. Envain m'efforçai-je de vouloir parler. J'ouvrois les levres, & n'avois pas la force d'articuler: on fe mit à table, il ne me fut pas poffible de manger; je vis fouper les autres,

& je bénis cent fois le moment où l'on se sépara pour aller se coucher: mais l'extrême contrainte que je m'étois imposée ne me permit pas de recouvrer le calme sans qu'il se fît en moi un bouleversement total. Je me trouvai très-mal, je restai sans connoissance pendant près d'une demi-heure. En revenant de là, mon premier regret, & le plus sincere fut d'en être revenue: le second fut d'avoir eu ma femme de chambre pour témoin. Je lui donnai d'assez mauvaises raisons de cet accident, & je lui défendis d'en parler. Recommander le secret à ces gens-là, c'est hâter leur indiscrétion. A peine la Comtesse fut éveillée, qu'elle l'instruisit de ce qui m'étoit arrivé. Elle se leva aussi-tôt & m'amena Mr. de Prévalle pour me rassurer. Ils me protesterent l'un & l'autre qu'ils ne se mêleroient

que des arrangements d'intérêts ; quant aux paroles, me dirent-ils, vous les donnerez & les retirerez à votre gré. Rien ne vous engage jusqu'ici, & vous serez toujours libre d'accepter ou de refuser.

J'avois de l'humeur, je les reçus passablement mal. Peut-être croyez-vous, leur dis-je, m'en imposer par une apparence de liberté que vous me laissez ; mais les ames comme la mienne s'élevent au-dessus du malheur au risque de tout ce qui peut arriver. Il n'est rien que je ne préfere à l'idée d'être menée à l'Autel comme une victime. Si j'y vais jamais, l'effort de ma raison m'y conduira. En cas d'événement, je ne veux pouvoir en imputer la faute à personne, mais je doute... Au reste je me donnerai le temps d'examiner.

Je ne parus que pour me mettre à

table. L'après-dîner l'introducteur de Mr. de Crémy qui vouloit s'en aller, me dit avant de partir que Mr. de Crémy resteroit si je le trouvois bon, & me demanda à quoi je me décidois, à rien lui répondis-je. Cela est bref, Mademoiselle; autant que vous êtes prompt, Monsieur: à mon âge on prend la peine de réfléchir; bon, réfléchir, reprit-il, à quoi cela mene-t-il, à finir par où l'on auroit mieux fait de commencer. Nos manieres de vivre & d'agir, Monsieur, me paroissent trop différentes pour que nous puissions être jamais d'accord, ainsi finissons cette discussion. Mais, Mademoiselle, Monsieur de Crémy est pressé de conclure, il doit vous demander aujourd'hui si vous approuvez ses vues... il entroit dans ce moment; le mot étoit donné. Mr. de Crémy, sans faire attention à mon embarras, me dit

dit d'un ton libre & aisé comme s'il m'eût connu depuis dix ans : sans doute, Mademoiselle, que Madame la Comtesse vous a instruite de ce qui m'amene ici ? Oui Monsieur. Puis-je espérer, Mademoiselle, que vous me ferez l'honneur..... Choquée de ce mot d'espérer & de cette précipitation, je l'interrompis...

Avant d'espérer, Monsieur, il faut se connoître. Mademoiselle, la connoissance se commence par les convenances, me répondit-il, & s'acheve avec le temps : mais quelquefois trop tard, lui repliquai-je. Communément on ne la différe que par le réciproque intérêt qu'on a de se tromper ; pour moi, Monsieur, qui ne veut ni tromper ni me laisser tromper, j'exige du délai. D'ailleurs vous avez une famille nombreuse, une sœur avec laquelle je sais que vous

n'êtes pas bien, & je suis bien aise de savoir si elle & vos autres parents ne désapprouveront point vos vues; je ne voudrois pour rien au monde entrer dans une famille désunie. Mademoiselle, vous seriez faite pour y ramener la paix; au surplus à mon âge on est maître de ses actions, & j'ai des raisons essentielles pour desirer que mon mariage ne traîne point en longueur. Indépendamment de tout, repris-je, il faut du temps, Monsieur, c'est ma décision.

Tout le monde vint nous joindre, l'ami de Mr. de Crémy, avant de se retirer, me prit en particulier par ordre de la Comtesse, pour savoir le résultat de notre conversation, & si j'en avois été contente? Comme on peut l'être, lui répondis-je; je vous entends, me dit-il; mais vous avez



de l'esprit & du talent, vous refondrez tout cela, il a du savoir, beaucoup de douceur, un très-grand fonds de probité, une fortune considérable dont vous disposerez à votre gré. Tout les moyens d'être heureuse s'offrent à vous; dans la disposition où vous êtes on vous blâmeroit de n'en savoir pas profiter: j'y penserai, ce fut toute ma réponse.

J'étois trop vivement affectée pour que la raison pût user de ses droits; je ne cherchai pas même à l'appeller au secours de ma douleur: entiérement absorbée, je ne voyois ni n'entendois plus rien; je n'étois susceptible que de réflexions tristes; aux yeux de tout autre que Mr. de Crémy, j'aurois dû paroître la plus insupportable créature qu'il y eût, & certainement on n'auroit pas dû être tenté de m'obtenir. Mais toujours du

même ſang froid, il reſta quelques jours ſans paroître s'appercevoir qu'il déplaiſoit; & en partant il me demanda la permiſſion de m'amener Mr. de Plenneton ſon beau-frere, qu'il voyoit quelquefois, quoiqu'il fût brouillé avec ſa ſœur.

Je me ſentis allégée d'un peſant fardeau à l'inſtant où il nous quitta; mais en recouvrant plus de liberté d'eſprit, je ne me trouvai qu'un peu plus à plaindre. Je me livrai ſans réſerve à toute l'amertume de mes peines; on en voyoit des traces ſenſibles ſur toute ma perſonne; je maigriſſois & je changeois à vue d'œil. Mr. de Prévalle n'oublioit rien pour adoucir mon ſort; il ſe doutoit bien que de fortes diſpoſitions à l'amour ajoûtoient encore à ma douleur: néanmoins il reſpecta mon ſecret. Ce ménagement caractériſe l'ami prudent & délicat.

On ſut bientôt dans toute la Province que Mr. de Crémy étoit ſur les rangs ; d'Olmane devoit l'avoir appris comme les autres par la voix publique ; cependant je ne le voyois pas, il y avoit plus de quinze jours que je n'avois oui parler de lui. Quel procédé ! comprenez-vous l'inſenſibilité de d'Olmane, me dit Mr. de Prévalle ? Pas trop, lui répondis-je, au reſte il faut prendre les hommes pour ce qu'ils ſont ; il eſt du nombre de ceux ſur leſquels il faut peu compter. Ce ton chagrin lui fit imaginer que je pouvois trouver une ſorte de conſolation dans le plaiſir de le revoir ; il lui écrivit pour l'engager à venir dîner chez la Comteſſe. Je ne fus pas peu embarraſſée de paroître devant lui, j'étois bleſſée de ſa négligence, j'étois accablée de triſteſſe, j'aurois voulu lui dérober l'un & l'au-

tre ; c'étoit trop embrasser à la fois ; je ne réussis qu'à moitié, encore fut-ce à l'aide de ma fierté. L'art en fait chez les femmes le soutien de la vertu, & la sauve-garde de leur réputation. Qu'est devenue hélas, cette primitive innocence qui ne puisoit sa source que dans le cœur ? Mais dans ce temps il n'y avoit point un art de se conduire, encore moins un art d'aimer : aujourd'hui l'art gâte tout ; & les mœurs du siecle crient les vices des particuliers ; je reviens à mon sujet.

Ne pouvant dissiper mon abattement, je composai avec moi-même ; j'évitai tout air froid qui pût tendre aux reproches ; ils m'ont toujours paru aussi humiliants pour celui qui les fait, que flatteurs pour celui qui les reçoit ; & j'aurois été désespérée de flatter d'Olmane. J'usai de la seule

vengeance permiſe, je lui parlai comme s'il n'y avoit eu que deux jours que je l'eus vu, j'apperçus qu'il s'attendoit à toute autre choſe. Il y a un ſiecle que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, me dit-il à demi-voix, j'ai ſu que vous aviez des affaires, je n'ai pas oſé les interrompre..... Je rougis juſqu'au blanc des yeux, & je ne me trouvai pas capable de lui répondre. Quel embarras que celui d'une femme qui voudroit ſe taire, mais dont le ſilence parle malgré elle! j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de d'Olmane: il nous avoit amené un de ſes amis, nous fimes une partie où je déjouai. Ma tête n'y étoit plus, & je faillis à m'évanouir un inſtant après, au bruit qui ſe fit dans la cour. On attendoit de jour en jour Mr. de Crémy avec ſon beau-frere; je ne

redoutois rien tant que d'avoir d'Olmane pour spectateur de cette entrevue. Voilà une visite qui vous arrive, me dit-il malicieusement ; je rougis, puis je pâlis si fort qu'on fut obligé de quitter la partie, & je ne pus la reprendre qu'après m'être assurée que c'étoit une fausse terreur. J'étois pour lors d'une santé si misérable que ces accidents ne tiroient point à conséquence, car je ne me serois point consolée qu'on eût pu en pénétrer la véritable cause. Après le jeu la conversation devint générale; je n'y prenois aucune part. D'Olmane s'approcha, & nonobstant toutes mes résolutions, en lia une avec moi beaucoup plus particuliere que je n'aurois voulu. Vous souffrez, me dit-il tout bas, & je suis bien trompé si ce n'est autant de l'ame que du corps. Vous savez, lui répondis-je, qu'assez

ordinairement j'ai l'eſprit tranquille, je ne ſuis pas de celles qui cherchent à lire dans l'avenir tandis que le preſent leur échappe ; non reprit-il, mais les circonſtances dans leſquelles vous vous trouvez, mettent le préſent & l'avenir dans un point de vue ſi égal, que je ne doute pas qu'avec l'eſprit de réflexion qui vous eſt propre vous ne ſoyez très-affectée, & je vous jure que vous ne l'êtes pas ſeule. Tant pis, car le malheur des autres n'adoucit pas les miens.

Quel heureux mortel ! Non, Mademoiſelle, je n'y puis penſer, depuis que je ſuis menacé de vous perdre, je ſuis dévoré, il m'a été impoſſible de trouver la force de me préſenter devant vous. Sans Mr. de Prévalle je crois que je ſerois reſté enſeveli dans ma retraite. Quel heureux mortel ! dites-moi donc, ſera-t-il heureux ?

Je doute fort, lui répondis-je, que son bonheur dépende du succès, en tout cas il feroit fort incertain & encore éloigné : éloigné ! hé pourquoi feindre ? On prétend que tout est conclu ; accablez-moi ; mais je suis indiscret de toutes les manieres possibles, je dois vous taire tout ce que je sens, & il ne m'appartient pas de pénétrer le mystere. Pardonnez, Mademoiselle, un intérêt trop vif m'entraîne au-delà des bornes que je m'étois prescrites. Je ne vous demande point votre secret, je me restreins à former des vœux pour...... Je n'ai point de secret, lui dis-je, ni je ne fais point de mystere. On peut vous avoir rendu que Mr. de Crémy est venu ici avec des vues d'établissement, & cela est vrai, mais il est faux que tout soit conclu, ou prêt à l'être. Au moins, Mademoiselle, serez-vous

maîtresse sur cet important article? Oui certainement je le serai, fût-ce même aux dépens de ma vie. Vous avez du courage, Mademoiselle, vous comparerez les objets, & vous ne céderez point par foiblesse; un effort de raison vous menera à l'autel & je serai la victime: oh c'en est fait! toute ma vie je serai malheureux! Je ne puis dire ce que je ferai, lui répondis-je; quant à ce que je desire, ce seroit d'être dans un état d'indépendance qui pût s'allier avec le célibat. Un mari, des enfants m'effraient. Mille soins, mille peines sont attachés au mariage, & je les redoute indépendamment de tout autre objet. Il n'y avoit rien là de très-flatteur, je pense. Oserai-je vous demander, me dit-il, Mademoiselle, comment vous avez trouvé Mr. de Crémy? La question étoit délicate; je l'ai

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Je l'ai vu, chere Maman, ce Monsieur de Crémy, & tout mon sang s'est glacé dans mes veines. Comment vous rendrai-je ce que j'ai éprouvé, comment vous retracer ce que j'éprouve encore? Comment, hélas, parviendrai-je à vous peindre un homme qu'il me seroit si important que vous définissiez vous-même? Jamais je n'aurai l'esprit assez libre pour suivre le plan que vous m'indiquez, ma bonne amie, mon ame est trop agitée, & mon cœur..... Ha concevez dans quelle perplexité il est! accablée du poids de ma douleur, livrée à toutes les horreurs de l'incertitude il ne me reste pas seulement l'idée du courage. Mes forces m'a-

bandonnent, ſi j'en ai encore par intervalle, ce n'eſt que pour former le ſouhait de ceſſer d'être avant que le ſacrifice ſe conſomme ; car il faut qu'il s'accompliſſe & que je ſois la plus malheureuſe des créatures : je le vois bien, la Comteſſe y borne tous ſes deſirs, & vous, ma bonne amie, quel langage me tenez vous? plus vos raiſons ſont convaincantes, moins je ſuis capable de les entendre. Grand Dieu ! trouverai-je tout l'univers contre moi? La pitié, la commiſération, l'aimable compaſſion n'habitent-elles plus parmi les hommes? Les vertus farouches & dures ont-elles pris leur place? O ma bonne amie ! s'il eſt vrai que je vous ſois chere, s'il eſt poſſible que vous ayez paſſé par d'auſſi cruelles épreuves, rappellez-vous ce que vous avez ſouffert & vous compatirez à ma ſoi-

blesse. Vous ne me demanderez plus ce qu'il y auroit d'affreux à passer dans les bras d'un autre. Vous le sentirez, vous vous mettrez à ma place, & vous ne déchirerez plus mon ame. Mais, hélas, je m'égare, je forme des plaintes, je vous adresse..... j'ose vous adresser des reproches! pardonnez, chere Maman, les écarts où m'entraîne une passion que je déteste souvent, que peut-être je chéris quelquefois, & dont je suis si peu maîtresse, que mon esprit ne sait plus qu'errer au gré des agitations qu'elle me cause. Je perds de vue tout ce que je m'étois proposée en vous écrivant. Au lieu de vous parler de Mr. de Crémy, je ne vous entretiens que de mes peines. Hé qu'y pouvez-vous? Mais au seul nom de Mr. de Crémy mes yeux se baignent de larmes, elles coulent, ma bonne amie, elles inondent

dent le papier ; je n'y vois plus, laiſ-ſez-moi vous quitter, pleurer à mon aiſe, & me remettre ſi je puis.

Hé bien, ma chere Maman, que vous dirai-je ? Il eſt bien doux de pleurer ce qu'on aime, qu'il doit être délicieux de..... Malheureuſe, qu'oſes-tu enviſager ? un bonheur : hé il n'en eſt plus pour toi ! cette réflexion eſt bien amere.... mais je m'égare encore. C'eſt de Mr. de Crémy qu'il faut vous entretenir, de cet homme dont tout le monde vante ſa fortune ſans dire un mot du mérite. Que penſez-vous de ce ſilence ? Ma bonne amie, j'avoue qu'il me ſurprend & m'effraie ; puis ſon empreſſement m'eſt ſuſpect. Croyez-vous bien qu'il m'a déjà preſſée de conclure : des raiſons eſſentielles, m'a-t-il aſſuré, l'obligent d'accélérer ſon mariage, & cela d'un air de confiance qui annonce

que d'avance il est persuadé qu'il doit plaire malgré le peu d'envie qu'il paroît en avoir. Quoiqu'assez mal de figure, je conviendrai pourtant qu'il n'a rien de rebutant, sa taille est plutôt petite que grande, il se présente bien, son maintien est noble & aisé. On voit qu'il a de l'éducation sans usages. Il parle peu, ne donne l'air d'importance à rien de ce qu'il traite, il semble que se marier soit pour lui un marché à prendre, ou à laisser ; il voit tout du même sang froid. Je n'ai point remarqué qu'il m'observât le moins du monde, quelque intérêt qu'il dût y avoir. Lorsqu'on a parlé d'arrangement, ces choses-là ne peuvent souffrir de difficulté, a-t-il répondu, mon homme d'affaires ou le vôtre dressera les articles & nous signerons. A ce mot de signer j'ai pâli, puis rougi,

& pâli successivement. Quoiqu'il me regardât il n'a pas paru s'en appercevoir.

En vérité ma bonne amie, je tremble de vous dire ce que je pense, mais si l'homme qu'on me destine n'avoit ni vertus ni vices, pourriez-vous me blâmer si je le refusois ; née pour sentir vivement pourrois-je m'habituer à cette maniere d'être qui tient de la non-existence ? Non, ma sensibilité s'en irriteroit, il me faut un être sensible comme moi, ou je mourrai à toutes les heures du jour. Quelle différence d'homme à homme ! ..... Vous m'entendez, chere Maman ; hélas, cette comparaison me coûte bien des larmes. Si vous aviez pu être témoin de la conversation que je viens d'avoir avec le pauvre d'Olmane, je doute, ma bonne amie, que vous ..... Mais vous ne l'aimez pas. Vous &

moi lui ont rendu peu de justice jusqu'à présent. Quelle délicatesse cependant, quelle retenue en me parlant de son rival! que de regret, que de tendresse, que d'attachement il m'exprimoit, sans qu'il cherchât à m'éloigner de remplir mes devoirs! ha, chere Maman, un cœur de marbre n'y auroit pas tenu, j'en suis encore dans l'admiration! ne nous aveuglons point, lui seul pouvoit faire mon bonheur, & sûrement j'aurois fait le le sien. Un nouveau nuage obscurcit ma vue, adieu, bonne & tendre amie, adieu, mes malheurs sont à leur comble. Plût au Ciel qu'ils puissent terminer des jours trop infortunés! j'emporterois avec moi deux sentiments bien vifs, l'amour & la reconnoissance.

P. S. Je reçois dans l'instant des nouvelles de Madame de St. Sirant

à laquelle je ne ſongeois plus, je vous envoie, ma chere Maman, ſa lettre & ma réponſe.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

Que fais-tu donc, ma chere, on n'entend plus parler de toi, ou plutôt moi ſeule ignore ce qui ſe paſſe? Car tu vas, tu viens, mais tu ne donnes pas ſigne de vie. Songerois-tu encore à notre querelle? Ma foi tu ſerois bien ſotte, je l'avois oubliée le lendemain: d'ailleurs il faut de ces choſes-là pour rendre un commerce plus piquant. L'eſprit y gagne ſans que le ſentiment s'altere. J'ai demandé pluſieurs fois à ton Marquis ſi tu étois fâchée, il n'a pas pu me répondre. Tu es bien diſcrete avec tes amants. A préſent que voilà Mr.

de Crémy sur les rangs, on peut parler au pluriel. Mais dis-moi, ma chere, n'est-ce point un amoureux transi? Je ne le connois pas. Depuis qu'il te rend des hommages on sait seulement qu'il existe, qu'il est riche, qu'il ..... Enfin on sait tout ce qu'on dit en général d'un garçon à marier. On ne lui accorde pas infiniment d'esprit, de figure, ni d'amabilité. Du reste il passe pour un bon enfant, & entre nous c'est tout ce qu'il en faut pour un mari, avec de la fortune on se dédommage, & quoique tu ne me demandes point mon avis, je te conseille très-fort de prendre Mr. de Crémy. C'est ton fait, mieux qu'à toute autre, parce que tu as de l'esprit pour deux. Qu'il se plie à tes volontés, qu'il t'aime, qu'il te laisse ta liberté: les femmes sensées n'en doivent pas desirer davantage.

Le point essentiel est de se rendre maîtresse d'abord. Comme nous serons voisines je pourrai t'instruire des mysteres de l'art, il faudra y avoir recours en dépit de cette franchise dont tu fais un si pompeux étalage, ou tu ne serois jamais qu'une femmelette. Mais le sacrement change un peu la maniere de penser. Telle que tu me connois, tout est ici soumis à mes Loix. Je feins de leur céder, ils le croient bonnement, tandis que je leur fais vouloir ce qui me plaît, & toujours je les amene à mes fins. Une femme a bien des ressources; il ne faut qu'un évanouissement à propos. Je n'y manque point lorsqu'on me contrarie, aussi-tôt mon mari est à mes genoux, il pleure, je me plains un peu plus fort; il se repent, je lui pardonne, & j'obtiens ainsi les choses les plus opposées à ses goûts. Tu crois bien

que je ne confie mes ressources à personne, je me contente d'en profiter & d'en rire quelquefois. Dans le public, ma chere, conservons toujours le *decorum*, notre gloire y est intéressée, nous sommes obligées d'en imposer aux sots, c'est le premier devoir d'une femme honnête, & tu verras que ce rôle est souvent assez pénible à soutenir avec éclat & dignité, pour qu'il soit permis de nous en indemniser. Encore une fois, qu'un voile épais rende le mystere impénétrable, que les dehors soient tellement pour nous, que jamais on n'en puisse parler qu'avec une sorte de vénération; qu'on nous cite comme des modeles de douceur, de sagesse, de vertu, notre tâche sera remplie. Bien folle qui s'embarrasseroit du reste.

Mais le pauvre d'Olmane comment prend-il ton mariage? J'ima-

gine que cet événement va reveiller ſa vanité encore plus que ſon amour, car il ſe flattoit que tu ne trouverois jamais perſonne qui te voulût, & il n'auroit point été fâché de te quitter le premier. Etre délaiſſé, cela eſt humiliant! au ſurplus, ma chere, ſur quelque ton qu'il te parle de ceci, ne te laiſſe ni toucher ni attendrir. Un amant fait rarement un mari commode. Aux importunités de l'amour ſuccédent le dégoût & les tourments de la jalouſie. D'ailleurs ſonge que d'Olmane n'a pour lui que ſa jolie mine. Joins-y quelques airs de Cour qu'il ne copie pas toujours merveilleuſement. A cela près, Mr. de Crémy le vaut au moins par le nom, & c'eſt un très-grand objet dans le monde. Si ces deux hommes ne t'offrent point le choix des talents, tu as celui de la fortune, ſur lequel il ſeroit extra-

vagant de balancer une minute. C'eſt une amie déſintéreſſée qui te le repréſente, ainſi tu peux l'en croire.

J'ai été voir nos bonnes religieuſes depuis peu, elles m'ont reçue à merveille. Madame de Renelle m'a beaucoup queſtionnée ſur ton compte. Avec tout ſon eſprit elle n'eſt point parvenue à ſavoir de moi ce qu'elle auroit voulu. J'ai remarqué que d'Olmane l'inquiéte, & qu'elle n'a point en ta vertu toute la confiance que devroient lui inſpirer ſes principes, je te prie que cela ne nous paſſe point, fais-en ton profit ſans me citer.

Actuellement je ne ſors plus du tout; j'attends le moment d'accoucher, après quoi je diſpoſerai mon voyage pour la Capitale. Le Seigneur de St. Sirant ne goûtoit point du tout ce projet, mais il a bien fallu qu'il le ſignât. Mr. de Norfalque doit m'ac-

compagner, tu juges de l'utilité dont il ſera pour moi dans un pays où il y a tant de belles choſes à examiner. Avec ſon ſecours je réunirai l'utile & l'agréable. Dépêche-toi d'arriver dans ce canton avant mon départ, ma chere, on eſt fort empreſſé de t'y connoître, & Mr. de Norfalque en particulier. C'eſt le plus aimable des hommes, il t'enchantera. Le voici qui frappe à ma porte. Adieu, ma chere, je te quitte pour prendre une leçon auſſi délicieuſe qu'inſtructive.



## *RÉPONSE à Madame de Saint-Sirant.*

Non, ma chere, je ne ſuis point fâchée, mais tu t'adreſſois mal pour le ſavoir; d'Olmane n'eſt point accoutumé à mes confidences. Que ne m'écrivois-tu chez la Baronne de Souligny puiſque tu ſavois que j'y étois? J'ai apporté de ce voyage une ſanté bien délabrée, ainſi n'attends point que je réponde aujourd'hui à tes plaiſanteries, ma tête eſt trop mauvaiſe, je te prie ſeulement, lorſque tu voudras me donner des conſeils, de ne pas les confondre avec tes folies: car il n'eſt pas poſſible de différencier, diſtinguer les unes des autres, & ſur cet article j'aime à ſavoir ſur quoi tabler. Puis, je t'avouerai naturellement qu'il n'eſt point dans mon ca-

ractere de plaiſanter avec les devoirs, les engagements & les principes.

Si je me décide à accepter la main de Mr. de Crémy, ce ſera parce que je lui connoîtrai des vertus. Je n'entends point ce proverbe, *cela eſt aſſez bon pour un mari*. Les hommes n'auroient donc qu'à dire cela eſt aſſez bon pour une femme. Et de ce mépris général il réſulteroit de beaux aſſemblages. Dans ma façon de penſer, la perſonne qu'il nous importe le plus d'eſtimer, & même d'aimer, eſt celle avec laquelle nous devons toujours vivre; tous les tréſors du Mexique ne me feroient point paſſer ſur les qualités eſſentielles.

Mon but ne tendra pas non plus à maîtriſer mon mari ſi j'en prends un. Je ne ſuis faite ni pour commander ni pour obéir. Si l'un eſt plus

avantageux que l'autre, je ne sais lequel des deux est le plus ridicule aux yeux des gens sensés. Je t'ai déjà dit ce que je pensois, non pas de tes principes, car j'espere que ce ne sont pas les tiens, mais de ces grands mots gloire, *decorum*, dehors affectés de douceur & de sagesse. Tu peux railler à ton aise ma droiture & ma franchise, une fausse honte ne m'égarera point; dussé-je n'être toute ma vie qu'une *femmelette*, je n'aurai pas recours aux feintes, aux évanouissements prémédités pour en venir à mes fins. Garde ces grands secrets de l'art, jamais je ne serai tentée d'en user: quand je ne desirerai rien que d'honnête, je n'imagine pas qu'un mari raisonnable me le refuse; au surplus c'est le cœur qu'il faut gagner, & non l'esprit qu'il est possible de séduire, voilà ma maxime.

A l'égard de la tienne, qu'un amant devient époux incommode, je n'entreprendrai pas de la combattre, l'expérience peut ſeule en décider; mais je ne ſerai vraiſemblablement pas à même de l'acquérir. Ne crois point que j'aie le choix entre Mr. de Crémy & le Marquis de d'Olmane: ce n'eſt pas entre eux que je balance, mais c'eſt le mariage en lui-même qui fait l'objet de mes réflexions. Tu prétends qu'on épouſe la fortune; moi je penſe qu'on épouſe le caractere; dans toute autre occaſion je pourrois te démontrer que mon ſyſtême, pour différer des notions, devenues générales, eſt cependant le plus ſage, mais je n'en ai pas la force aujourd'hui.

Tu as ſûrement mal interprété les intentions de Madame de Renelle. N'inſulte pas une amie que je reſpecte, & qui a toute ma confiance. Adieu,

ma chere, je te souhaite beaucoup de bonheur & beaucoup de plaisir; malgré celui que j'aurois à t'embrasser & à connoître ton héros, ne m'attends point dans tes cantons, j'ai besoin de temps, en vérité très-grand besoin; quand les réflexions sont lentes, les délibérations sont toujours tardives.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Je confonds mes larmes aux vôtres, ma chere enfant, & il n'est pas nécessaire pour m'y exciter de me rappeller mes malheurs. Ceux que vous éprouvez suffisent. Ils pénétrent mon ame. Oui, ma chere petite, je vous plains, j'entre dans vos peines, je les partage. Que n'avez-vous pu conserver un cœur libre? Vous vous fussiez épargnée

épargnée bien des maux. Mais triste jouet des caprices du sort, il faut payer le tribut à la sensibilité. Je ne me suis jamais flattée que vous échapperiez aux attraits qu'elle offre; toutes vos affections sont trop tendres. Je formois seulement les vœux les plus sinceres, ils ont été impuissants; aujourd'hui mes regrets sont superflus. Les plaintes, les soupirs, les gémissements ne vous tireront pas du pas où vous êtes, c'est de la force & de la raison que vous devez tout attendre. Elevez-vous donc au-dessus des foiblesses communes, ma chere enfant, montrez-vous grande dans le malheur, que je reconnoisse cette noble fermeté qui autrefois par un mélange heureux de douceur faisoit la base de votre caractere. Les larmes soulagent, je l'avoue, mais à la longue elles amollissent le cœur, &

énervent le courage. Les circonſtances préſentes demandent un effort, exigent du diſcernement, de la pénétration, du jugement. Toutes vos facultés intellectuelles doivent agir, elles ſeules peuvent vous éclairer, vous aider à combattre, vous déterminer. Sur-tout point de comparaiſon entre Mr. de Crémy & le Marquis de d'Olmane; ce ſeroit ajoûter à vos tourments, ſans en tirer aucune utilité.

Vous m'accuſerez de vous dire des vérités dures: vous me taxez d'auſtérité dans mes conſeils: hélas, ma chere petite, ſi votre bonheur dépendoit de moi, j'aurois bien-tôt mis fin à nos reproches. Que ne puis-je l'acheter au prix de mon ſang! vous m'êtes plus chere que mon exiſtence, ſoyez-en ſûre. Je voudrois vous préſerver du repentir. Et je ne le puis qu'en vous préſentant les moyens

de l'éviter. Répondez aux deux questions que je vais vous faire, peut-être dessilleront-elles vos yeux.

1°. En rapprochant les objets les plus éloignés, pouvez-vous espérer qu'ils deviennent favorables à vos desirs? croyez-vous que d'Olmane soit déterminé à attendre les événements, & que s'il trouvoit dans l'intervalle un bon parti, il ne le prît point?

2°. En supposant Mr. de Crémy un parfait honnête homme, pensez-vous que la Comtesse vous pardonnât de le refuser, & qu'un jour elle ne s'en vengeât pas tout au moins en usant de ses droits lorsqu'il seroit question de d'Olmane?

Si vous me répondez *non*, ma chere petite, toutes vos incertitudes sont éclipsées; il ne vous reste que des combats à soutenir, un sentiment à

vaincre, & un examen à pourſuivre. Ne pouvant jamais être à d'Olmane, vous comprenez combien il ſeroit chimérique de renoncer à tout autre. Une fille de votre nom doit prendre un état, le célibat n'en eſt un qu'à l'âge où les femmes ſenſées n'en ſortent plus.

Ne croyez point que ce ſoit la cauſe de Mr. de Crémy que je plaide, c'eſt la vôtre. Le portrait que vous me faites de lui ne le caractériſe pas encore aſſez pour que je puiſſe porter aucun jugement. Cependant je ne ſuis point ennemie de ces hommes ſimples dont l'extérieur ouvert, les démarches aiſées ſemblent induire à penſer qu'ils aiment le bien, qu'ils ne ſe défient point du mal, & qu'ils ne ſoupçonnent jamais le vice. Ma chere enfant, ſi ſur de foibles apparences je l'avois bien défini cet

homme qu'on vous destine, oui je regretterois très-fort que sa vertu ne fût point récompensée. Il seroit digne de vous, vous seriez digne de lui, & votre union seroit l'image de la félicité. Je blâme néanmoins sa précipitation, vous ferez bien de n'y pas céder si-tôt. Quelque parti que vous preniez, étudiez un peu son caractere, informez-vous de ses mœurs, assurez-vous qu'il a des vertus. Je ne puis me figurer que son air de bonne foi soit le symbole de l'insensibilité. Attendons & voyons, ma chere petite; le temps quelquefois amene des événements dont les circonstances nous mettent à même de juger les hommes.

J'ai lu la lettre de Madame de St. Sirant. Qu'on est à plaindre d'avoir de l'esprit, & d'en faire un si mauvais usage! je ne vous recommande point,

ma chere enfant, de mépriser ces conseils, ses fausses maximes, qui tendent toutes à se faire un jeu des choses les plus sacrées; je sais que la candeur de votre ame est incorruptible, vous pouvez bien n'être pas exempte de foiblesse, mais jamais vous ne serez ni fourbe, ni fausse, ni vicieuse, & votre amie pourroit devenir tout cela si elle tomboit en mauvaise main. Qui change à tout instant sa façon de voir & de juger, n'a jamais de sentiment à soi. Dès qu'il ne faut qu'éblouir l'esprit d'une femme pour la séduire, on peut regarder sa chûte comme prochaine.

La naïveté avec laquelle vous m'envoyez cette lettre me persuade qu'il seroit inutile de me justifier sur l'accusation qu'elle renferme: je gagerois même que vous n'y avez pas fait attention. Je suis sûrement tou-

chée de cette marque de confiance, ma chere petite ; mais vos devoirs m'étant plus chers que les témoignages les plus flatteurs, je vous exhorte à être une autre fois plus fidelle au secret d'autrui. Madame de St. Sirant vous prioit que cela ne vous passât pas, c'étoit une ruse de plus, j'en conviens. N'importe il ne vous étoit point permis de me la faire connoître. La discrétion & la prudence ont des regles très-strictes, & très-étendues. Il faut s'accoutumer de bonne heure à ne les point violer. Au reste ceci n'est point de votre part une faute de principe, ce n'est que la suite des passions qui vous tyrannisent. Vous n'avez rien vu au-delà de ce qui vous affectoit, & voilà comme un abîme en pourroit attirer un autre. Au moins sauvez les apparences vis-à-vis de d'Olmane,

qu'il ne nous devine jamais. A quoi vous sert-il de l'entendre, dès qu'il ne peut remédier à rien. Vous y trouvez de l'adoucissement, me répondrez-vous? Il est consolant d'être sûre qu'on partage nos maux. Oui, ma chere petite, c'est une grande douceur, je ne le nie pas, mais croyez-moi, ce sont autant de traits que l'amour vous lance, & votre cœur féblit sous ses coups. Fuyez, ma chere enfant, fuyez si vous voulez vaincre. Une ame tendre soutient rarement le combat. Adieu aimable petite, le ciel veuille exaucer les vœux que je lui adresse, c'est moi qui mourrois contente si je vous savois heureuse.

Mr. de Crémy ne tarda pas à arriver avec Mr. de Plenneton son beau-frere, on me l'avoit annoncé comme fort au-dessus de Mr. de Crémy par

l'eſprit & le ton. Mais on perd preſque toujours à être vanté. Mr. de Plenneton ne me parut dans le premier abord qu'un petit Gentilhomme campagnard à demi-policé, & un bavard inſoutenable. J'étois ſeule, il me fit un compliment qui ne finiſſoit pas. Lorſque la Comteſſe revint, il en recommença un autre dont je ne fus pas plus ſatisfaite. On parla d'affaire, il en raiſonna aſſez juſte, j'apperçus qu'il ne manquoit ni de ſens, ni d'idées; mais je pris une très-mauvaiſe opinion de ſon cœur & de ſa prudence, quand je ſus après ſon départ, qu'il n'avoit laiſſé échapper aucune occaſion de deſſervir Mr. de Crémy dans l'eſprit de Mr. de Préville, avec lequel il avoit beaucoup cauſé. Nous en conclûmes qu'un motif d'intérêt dirigeoit ſes actions, & que le mariage de ſon beau-frere

étoit la chose du monde qu'il avoit le plus à cœur de rompre. Cette découverte me rendit un peu plus à moi-même, j'étois bien aise que tous les obstacles ne vinssent pas de mon côté, & j'espérois qu'il sauroit en faire naître plus d'un. Pendant quelque temps nous n'entendîmes plus parler de rien, cet intervalle acheva de me faire recouvrer ma Philosophie. Moins vivement affectée, je fus plus capable de comparer la somme des maux présens, avec la somme des biens à venir. Mr. de Prévalle m'aidoit aussi à faire cette combinaison par quelques mots qu'il sembloit ne laisser échapper qu'au hasard d'être mal reçus, & en m'assurant toujours que le oui ou le non dépendoient absolument de moi. Ce ménagement étoit nécessaire pour conduire les choses à une heureuse fin. Il est constant que si l'on m'eût

fait entrevoir la moindre volonté à cet égard, prévenue comme je l'étois, je me serois revoltée, & rien au monde ne m'eût fait céder à la violence. J'en rendis compte à Madame de Renelle.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Une lueur d'espérance me donne un moment de relâche, ma bonne amie; il est trop juste que je l'emploie à vous remercier de vos bontés. J'ai retrouvé dans votre derniere lettre votre ame toute entiere, sa tendre compassion, son extrême indulgence, toutes ces qualités aimables qui vous sont personnelles. Hélas vous l'avouerai-je, chere Maman! j'ai rougi que tant de vertus, tant de raisons ne fissent qu'effleurer mon cœur. C'est peu d'ad-

mirer, me diſois-je; je devrois être pénétrée, me reconnoître convaincue, me jetter dans les bras de ma digne amie, lui dire vous avez toujours été mon appui, ſoyez mon guide, diſpoſez de moi, ordonnez à votre enfant de vouloir, & elle exécutera. Mais quel intervalle immenſe je voyois encore entre le deſir de bien faire, & la poſſibilité d'y ſoumettre mes affections! mon ame ſembloit ſe roidir contre elle-même; l'amour & l'amitié ſe diſputoient mon cœur, ſe l'enlevoient tour à tour; je conviens à ma honte que le triomphe de l'un diminuoit les droits de l'autre: je ne vous en aimois pas moins, ma bonne amie, croyez-le bien, je vous le demande en grace, car ſi c'étoit à vous qu'il eût fallu ſacrifier d'Olmane, je doute que j'euſſe héſité. Mais c'étoit à un autre que vous

vouliez me donner..... Vous me comprenez, ma bonne amie, je n'ose pas achever. Tout ce que je puis vous avouer encore c'est que vos deux questions, hélas trop faciles à résoudre, vos conseils & généralement toute votre lettre m'avoient enfoncé le poignard dans le cœur. La violente contradiction de mes peines avoit tari mes larmes; j'étois réduite à me plaindre de ne pouvoir plus m'affliger. Quel état, chere Maman! non il n'en est point de si cruel. Mais je vous parle du passé comme d'un songe, ma chere amie, cela vous surprend. Peut-être avez-vous entendu par le mot d'espérance, que je pouvois me flatter enfin d'appartenir à d'Olmane? Non, chere Maman, à peine le croirois-je si je me voyois au pied de l'autel avec lui, ma main dans la sienne, écoutant son serment, prononçant le

mien, je regarderois encore si mes yeux ne me trompent point. Soyez certaine que je ne me fais pas illusion; l'amour qui, dit-on, repaît l'ame d'agréables chimeres, ne m'offre pour tout bien que de tristes vérités. Que je serois heureuse de n'être jamais qu'à moi-même. Depuis un mois Mr. de Crémy n'a paru, & l'on n'a pas entendu parler de lui du moins de sa part, car la Comtesse en parle à toute heure. Elle s'afflige & s'inquiéte à sa maniere, tandis que je me réjouis à la mienne. D'Olmane s'étonne de mon air gai & satisfait, sûrement il n'en pénétre pas la cause; je vois même qu'il s'en attriste davantage. Mais je dois me taire, & sentir ses maux sans oser paroître les partager. Chere Maman, que de contradictions on apperçoit quand il est possible de réfléchir! ici c'est un

abus qui en reforme un autre, là c'eſt une vertu qui détruit un ſentiment naturel & vertueux. Par-tout c'eſt le préjugé qui domine, & qui triomphe quelquefois de la vertu, toujours de la nature. Ha, ma bonne amie, ſi la vie n'eſt qu'un voyage court, qu'il eſt pénible, & quel néant dans les choſes d'ici bas! On vient m'interrompre..... des lettres de la poſte..... Y en auroit-il de vous, chere Maman? Un autre meſſager, un exprès avec une lettre, je vois une enveloppe: le friſſon me prend, bon Dieu, que vais-je devenir! c'eſt de Mr. de Crémy, que me veut-il, ma bonne amie? Je vous quitte, il faut lire, mais le pourrai-je.

P. S. Me voici replongée, chere Maman, dans l'abîme dont je me croyois ſortie. La félicité d'un inſ-

tant ne sert qu'à rendre le malheur plus amer. Mr. de Crémy m'apprend son raccommodement avec Madame sa sœur. Il sait que je dois aller à la Rochelle..... il se propose de m'y joindre. Qui l'informe donc si bien? A-t-il des espions? Fatale lettre! elle me ravit tout en un jour; plaisirs présents, projets futurs. Tranche le cours d'une vie innocente, destin cruel, & n'attend pas qu'elle puisse devenir coupable.

Ci-joint sont les lettres & ma réponse, vous en trouverez une de la pauvre St. Sirant, si j'ai tort cette foi-ci de vous l'envoyer, je suis excusable, car à peine l'ai-je lue. Vous me la renverrez pour que j'y réponde. Aujourd'hui il me seroit impossible de le faire. Plaignez votre éleve, ma bonne amie, plaignez-la: je vous assure qu'elle est digne de

de compaſſion. L'excès de ſa douleur n'empêche cependant pas que ſon cœur ne batte encore pour la meilleure & la plus tendre des Mamans.

## *LETTRE de Monſieur de Crémy.*

MADEMOISELLE,

La répugnance invincible que je vous ai vue pour entrer dans une famille déſunie, ( ce furent vos termes ) m'a fait faire les derniers efforts pour me réunir avec ma ſœur. Des difficultés d'intérêt avoient fait naître l'altercation. En ſacrifiant ces motifs, j'eſpere enfin recouvrer la paix, & rétablir l'union. Mais les ſoins que j'ai pris pour y parvenir, & les nouvelles affaires qui

vont en résulter m'ont privé & me priveront encore pendant quelque temps d'aller vous assurer de mon respect. J'ai appris que vous deviez vous rendre dans huit jours à la Rochelle; si Madame votre mere & vous Mademoiselle veulent bien me le permettre, j'aurai l'honneur de vous y voir avec mon beau-frere. Nous descendrons chez Mr. de Niord qui est notre ami commun. Serai-je assez heureux pour que vous ne trouviez plus d'objections à m'opposer? En ce cas on pourra de part & d'autre régler les choses les plus essentielles. J'attends vos ordres & ceux de Madame la Comtesse. Permettez-moi de lui présenter mes hommages.

Je suis.



## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

Ta lettre m'eſt parvenue dans un moment où j'étois peu en état de l'ouvrir, ma chere, mais ſois tranquille, elle m'a été remiſe fidellement. Je ſuis accouchée d'une fille, hélas qui n'eſt déjà plus ! & moi après des tourments affreux j'exiſte encore pour pleurer cet enfant que j'aurois d'autant plus chérie, qu'elle m'avoit coûté davantage. Mais j'ai été ſi mal, je me rétablis ſi lentement, qu'il n'y a nulle certitude que je ſurvive long-temps à mon malheur ; j'ai toujours préſentes à l'eſprit les rigueurs d'une mort cruelle qui n'a pas épargné l'innocence, & les horreurs d'une mort à venir qui peut juſtement punir une femme..... Devine ce que

je n'ose pas achever. Ha, ma chere, que l'on envisage bien différemment les objets lorsqu'on n'a plus qu'un instant à jouir. La vertu est une: tu avois raison: & les remords sont innombrables :.... fuis les occasions de manquer à tes devoirs, mon amie, si tu t'es jamais oubliée, (& cela peut arriver aux femmes les plus honnêtes); hâte-toi de le réparer par un prompt retour. Car le supplice du repentir est ce que je connois de plus terrible. Quoique mes fautes ne soient pas de l'espece la plus grave, le trouble de mon ame égale des impressions qui furent trop cheres à mon cœur. Que l'exemple de ta pauvre amie te touche & te serve de leçon. Du sentiment au crime il n'y a qu'un pas, & de la vie à la mort; hélas, l'espace est bien court! il me semble encore toucher

au dernier instant, à celui qui n'éclaire les yeux de l'ame que pour éteindre ceux du corps. Il faudroit être bien peu pénétré des vérités qu'on nous a enseignées & de la grandeur du Dieu devant lequel nous devons paroître pour voir de sang froid ce dernier moment.

Que d'obligations n'ai-je point à ma digne, à ma respectable mere! c'est elle qui le cœur déchiré & percé de mille coups au premier signe du danger dont j'étois menacée, a eu le courage de songer à mon salut & de me parler avec une tendresse, une piété & une élévation que la religion seule inspire. Quand je me la rappelle je crois encore l'entendre.

Tu viens d'avoir un très-grand sacrifice à offrir au Seigneur, ma chere fille, me dit-elle en arrosant mes mains de ses larmes. Lorsque la

nature a usé de ses droits, il faut savoir se résigner aux volontés de l'Etre suprême. Nos jours sont entre ses mains, tu le sais, ma chere enfant, j'espere que le monde n'a point encore corrompu ton cœur; mais n'as-tu rien sur la conscience qui te fasse de la peine? Souvent je te vois agitée & inquiete, garde-toi d'être sourde à la voix intérieure si c'est elle qui te presse. Dieu te tend les bras, il est aussi bon que juste, jette-toi aux pieds d'un de ses Ministres, choisis un homme éclairé, je ne t'en propose point, tu en connois sans doute. Ha, ma mere, m'écriai-je, en suis-je déjà réduite à cette extrémité? Quoi, il me faudroit mourir à vingt-deux ans, empoisonner le reste de vos jours, vous quitter pour jamais! Je m'étois jettée à son cou, je la serrois étroitement, j'inondois

ſon viſage de mes pleurs. Non, ma fille, reprit-elle, avec une ſorte de fermeté, non, ma chere enfant, nous ne nous quitterons point, j'eſpere que tu vivras pour recueillir mon dernier ſoupir. Je le demande ardemment au Seigneur, & ſi j'avois le malheur de te perdre, nous ne nous quitterions pas encore. Les forces s'épuiſent avec les années; à mon âge on ne ſoutient plus de ſemblables coups. Mais écartons ces idées. Ce n'eſt point relativement à ton état que je t'exhorte à mettre ordre au repos de ta conſcience, tu n'es point dans ce danger évident qui ne laiſſe pas le temps de la réflexion, & je ſerois bien fâchée de l'attendre. Communément on effraie le malade par cette fauſſe délicateſſe, ce n'eſt point la reſſource du ſacrement qu'on vient leur offrir, c'eſt leur derniere heure

qu'on ſe trouve forcé de leur annoncer. Moi, ma chere fille, je préviens les malheurs de loin; quand on aime avec tendreſſe, il ſuffit qu'ils ſoient poſſibles pour les craindre, & je veux éviter de t'effrayer s'il ſurvenoit de nouveaux dangers. D'ailleurs je te l'ai dit, tu m'as paru n'être pas dans une aſſiete tranquille. T'avouerai-je tout, ma chere enfant? Depuis pluſieurs mois tu vis dans la diſſipation; Mr. de Norfalque ne te quitte point, il eſt aimable. Avec de la vertu on n'eſt pas toujours maîtreſſe des mouvements du cœur. Je ne cherche point à pénétrer le tien, ma chere fille, c'eſt à toi d'en ſonder les replis.

Elle parloit encore cette incomparable femme, le modele & l'exemple des meres, elle parloit & je ne l'entendois plus. La violence de ma dou-

leur m'avoit occasionné une foiblesse qui ajoûta à mes frayeurs; à peine eus-je repris mes sens que je demandai un confesseur, jamais confession ne fut plus exacte ni repentir plus sincere.

Depuis ce moment je suis beaucoup moins agitée, mais, ma chere, je sens que j'ai besoin d'un tendre épanchement & je m'y livre avec toi, parce que toi seule es digne de cette marque de confiance. Ouvre tes bras à ta malheureuse amie, laisse-lui déposer toutes ses peines dans ton sein. Je crois déjà m'appercevoir que la plainte les allége. Songe que j'ai perdu presqu'en un instant tout ce que j'avois de plus cher. Ma fille n'a vécu que deux jours, & Mr. de Norfalque est parti..... Oui, ma chere, il est parti sans espoir de retour, & c'est moi-même qui lui en ai pro-

noncé l'arrêt. Je devois cette réparation à Mr. de St. Sirant, quoique mes torts envers lui fussent bien légers. Mais qu'il est dur de remplir ces devoirs extérieurs, quand le cœur n'agit point de concert & qu'il gémit encore tout bas ! le mien est déchiré de toutes les manieres possibles, personne ne partage mes maux. Ma mere est trop occupée de ma convalescence pour s'attendrir sur mes pertes. Mon mari a déjà oublié qu'il devoit lui rester un enfant. L'homme qui lui portoit ombrage est loin de lui, il ne s'inquiéte plus de rien, & moi seule infortunée je dévore mes chagrins : fasse le ciel, mon aimable amie, que tu n'éprouves jamais aucune des peines que j'endure, & sur-tout que tu recouvres la tranquillité de l'ame. Crois-moi, renonce à d'Olmane, épouse Mr. de

Crémy, ſois à lui de bonne foi & ſans réſerve ; que ton cœur n'ait point à rougir de ſes ſecrets mouvements. Le ſeul bien réel ſe trouve dans la vertu, & l'unique moyen de la conſerver, eſt d'être fidele aux pratiques de la religion. Oublie ce que j'ai pu te dire d'oppoſé, j'en reconnois l'erreur : abjure de même les tiennes & ſoyons unies de cœur & d'eſprit pour toujours. Adieu, charmante amie, ſi Dieu me rend la ſanté, je me propoſe d'en faire un meilleur uſage. Je n'irai point à Paris, l'air en doit être trop corrompu.



## RÉPONSE à *Monsieur de Creïny.*

Ma mere eût été très-aise, Monsieur, d'avoir l'honneur de vous voir, mais on ne peut que louer les motifs qui vous retiennent, & vous féliciter sur l'heureux succès de vos affaires, je souhaite que celles qui vous restent à régler se terminent selon vos desirs..... Ma mere est très-sensible à votre souvenir, elle compte effectivement aller passer les premiers jours de l'année chez Mesdames ses sœurs, vous n'aviez sûrement pas besoin de sa permission pour l'y venir voir.

J'ai l'honneur.



## LETTRE de Madame de Renelle.

Que vous dirai-je, ma chere petite, que je ne vous aie déjà dit ? Je prends part à vos peines, vous n'en devez pas douter. J'étois disposée à partager votre joie, & je m'afflige non des nouvelles tentatives de Mr. de Crémy, mais de l'impression qu'elles vous font. C'est ainsi que la tendre amitié communique d'une ame à l'autre toutes les impressions mutuelles; les conseils d'un cœur dur & désintéressé peuvent révolter, je n'en suis pas surprise; mais, ma chere enfant, une amie qui souffre de vos maux s'est acquis le droit de représentation. Un jour peut-être vous étonnerez-vous de ce qu'elle n'a pas eu le pouvoir de vous convaincre. Le cruel

état où vous me marquez que je vous ai réduite m'impose silence. Il pourroit être dangereux d'irriter votre sensibilité. Ne consultez donc plus que vos propres forces, qu'elles vous décident sur ce que vous devez faire. Quand on prend l'honneur pour regle de ses démarches, jamais on ne court risque de manquer à ses engagements.

Le style de Mr. de Crémy m'a paru celui d'un homme sensé, modeste & généreux : tout autre à sa place n'auroit pas manqué de mettre dans le plus grand jour les torts vrais ou faux de sa famille pour voiler les siens, & vous auroit presque demandé de la reconnoissance du sacrifice qu'il fait pour vous. Au moins auroit-il prétendu à votre admiration : voilà les hommes du siecle. Celui-ci n'exige rien, il a assez bonne opinion des

autres pour penser qu'ils savent apprécier les choses ce qu'elles valent. Encore une fois j'aime ces ames simples qui trouvent le plaisir dans la pratique du bien sans en attendre d'autre récompense. Cependant suivez-le de près, & voyez si je ne me trompe pas.

La lettre de Madame de St. Sirant m'a fait pitié, elle est à plaindre pour le moment : vous, ma chere petite, en pareil cas vous seriez malheureuse pour toujours. Relisez attentivement ce qu'elle vous marque, le peu de consistance des divers sentiments qu'elle peint vous frappera, par-tout on voit qu'elle pleure sur elle-même. Ce ne sont ni les remords, ni ses pertes qui l'affligent, ni la religion qui la touche : c'est la crainte de la mort qui l'effraie. En tous points cette femme n'a qu'une sensibilité momentanée, effet de la vivacité plutôt que de la tendresse de son ame.

D'ailleurs, ma chere enfant, tant de fois Madame de St. Sirant a varié dans ses principes, que je fais, on ne peut pas moins de fonds sur ce retour: elle vous dit qu'elle a congédié Mr. de Norfalque, cela est vrai, mais son mari l'y a obligée. Je le tiens de quelqu'un de sûr, & je sais également qu'il s'en faut bien que tout plie sous ses loix ainsi qu'elle vous le mandoit, il y a peu de temps. Son bonheur, son malheur, tout git pour elle en spéculation, elle se persuade que les autres n'ont qu'un fantôme de volonté, & c'est elle au contraire qui n'a que l'ombre de la liberté. Voyez combien l'amour propre excessif altere le jugement. Quiconque s'applaudit & ne s'occupe que de soi-même, voit en beau tout ce qui y a rapport, & rarement apperçoit ce qui peut l'humilier. Je crois peindre votre amie par ce seul trait.

Adieu,

Adieu, aimable enfant, vos doutes, vos questions me découvrent à tout instant des qualités précieuses; ce qui vous rendroit plus chere à mon cœur, s'il m'étoit possible de vous aimer davantage.

## *LETTRE à Madame de Saint-Sirant.*

Oui, ma chere, ton amie te tend les bras, & ce seroit de tout son cœur qu'elle voudroit pouvoir prendre sur son compte la moitié de tes peines. Tâche de rappeller ta raison, songe à rétablir ta santé, l'avenir réparera tes pertes. Tu es si jeune; j'imagine cependant à merveille combien la nature doit souffrir d'une semblable perte. Ce n'est point parce que ta fille t'avoit beaucoup coûté, que je te trouve à plaindre de ne l'avoir

plus ; c'eſt la privation d'un autre toi-même que je regrette pour toi ; il me ſemble que plus nos affections ſe multiplient, plus les reſſorts du cœur s'étendent, & plus nous approchons du vrai bonheur.

Oſerai-je te parler du ſecond objet de ta douleur ? Hélas ! je crains que ce ne ſoit rouvrir des plaies encore ſaignantes. Mais, ma chere, j'avois tout prévu, ſi ce n'eſt l'excès de tes remords qui m'étonnent ; car tu n'es pas coupable ; à peine ſépares-tu le ſentiment du crime. Eh combien de femmes tu condamnerois ! mais je ſuis moins ſévere que toi, & ne fais point conſiſter la vertu dans l'inſenſibilité ; la vertu, à ton ſens, ſeroit indépendante de la réflexion. Au reſte chacun a ſa maniere de voir, mon intention n'eſt pas de fronder tes nouveaux principes, je deſirerois ſeule-

ment pouvoir calmer tes regrets, & dissiper tes craintes. Je suis bien fâchée qu'il ne me soit pas permis de voler vers toi, je me flatte que je remettrois un peu de sécurité dans ton esprit. Mais ne m'épargne point, ma chere ; oui dépose toutes tes peines dans mon sein, ne crains point de m'attendrir, ne songe qu'à les alléger, & compte sur l'indulgence d'une amie qui n'est guere moins infortunée que toi. Nous partons dans l'instant pour aller voir mes tantes, où je crois que nous trouverons Mr. de Crémy. J'ignore encore si son sort sera uni au mien. Sans le connoître davantage je ne puis me décider.

Adieu, ma chere, aie bien soin de ta santé, donne-moi souvent de tes nouvelles, & ne doute jamais du sincere intérêt que je ne cesserai de prendre à tout ce qui te regarde.

La lettre de Mr. de Crémy m'avoit rendue ma première tristesse. Je compris que la victoire que je croyois avoir remportée, n'étoit rélative qu'aux événements. D'Olmane venoit souvent mettre le comble à mes maux par ses marques d'attachement & par une circonspection qui accrut singulièrement mon estime pour lui. J'admirois qu'il pût se montrer aussi tendre, aussi fortement épris, & que jamais il ne lui échappât un mot, un conseil qui pût nuire à Mr. de Crémy. Un penchant, quelque honnête qu'il soit, est un écart du cœur que la raison nous fait payer cher quand il faut y renoncer. Je n'entreprendrai point de décrire tout ce qu'il m'en a coûté, je ne le rendrois que foiblement. Il est des choses qui ne sont faites que pour être senties. Heureusement il est aussi des compensassions pour ces peines

intérieures. Quand l'orage des passions a cédé aux efforts de la vertu, le plaisir d'avoir rempli ses devoirs, dédommage amplement des maux qu'on a souffert : j'ai toujours mis cette satisfaction dans le premier rang, & je m'en suis bien trouvée.

La veille de notre départ pour la Rochelle, d'Olmane vint passer la journée chez la Comtesse. Nous nous trouvâmes seuls quelques instants. Hé bien, me dit-il, c'en est donc fait ? vous allez conclure. Pas encore, répondis-je. Si c'est un mystere, Mademoiselle, je ne vous demande plus rien, je me contenterai d'en gémir, de déplorer mon sort, & de vous regretter comme une perte irréparable pour moi. Ce compliment est plus flatteur que sincere, lui dis-je, les choses ont toujours été trop éloignées ; mon cœur les rapprochoit, Made-

moiselle, & depuis long-temps vous avez dû voir que je faisois dépendre de lui toute ma félicité. Je ne me plains point du parti que vous prenez, vous trouvez une fortune fort au dessus de celle que j'aurois pu vous offrir, mais je sens aussi vivement qu'il est possible, le malheur de n'en pas avoir une digne de vous. Mon unique ambition eût été de la mettre à vos pieds, personne ne connoît aussi bien que moi ce que vous valez. Une femme comme vous est un trésor inestimable; si Mr. de Crémy sait y mettre le prix, ce sera l'homme... Votre imagination va bien vîte, lui dis-je, il n'est pas du tout décidé que Mr. de Crémy soit mon époux: on me presse, il est vrai, mais il s'en faut de beaucoup que mon parti soit pris. Soyez sûr que si j'étois décidée j'en conviendrois. Ma franchise feroit

la premiere marque de reconnoiſſance que je croirois devoir à l'intérêt que vous voulez bien y prendre. De l'intérêt & de la reconnoiſſance ! Ha, Mademoiſelle, que ce langage eſt froid ! On entra, il fut interrompu & le fut très-à-propos. Les forces commençoient à me manquer, il ne m'eût plus été poſſible de lui dérober le trouble de mon ame. Que de cruels moments l'amour, ſans ceſſe en contradiction avec le devoir, fait paſſer à une femme ſenſible !

La Comteſſe n'oſoit me faire aucune queſtion analogue aux circonſtances, elle ſe reſtreignoit aux careſſes, croyant m'engager par là au ſacrifice qu'elle voyoit bien ne devoir attendre que du temps. Cependant qu'alloit-elle dire, que répondre à l'ami de Mr. de Crémy ? Cela l'intriguoit. Elle chargea Mr. de Prévalle de démêler à-peu-

près quelles pouvoient être mes vues dans le silence que je m'obstinois à garder. Le tête-à-tête que j'avois eu avec d'Olmane lui en fournit l'occasion. Qu'avez-vous appris de nouveau, me demanda-t-il? Où en est le mariage de d'Olmane? Nous n'en avons pas parlé, lui répondis-je.... C'est donc le vôtre qui a fait l'objet de votre entretien.....? Oui, Monsieur, en partie; Hé bien vous approuve-t-il....? Mon indécision le dispense de m'approuver & me sauve du blâme. Mais il faudroit cependant tâcher de fixer cette indécision. Depuis deux mois vous avez eu le temps de réfléchir, vous sentez bien que ce voyage-ci doit arrêter quelque chose. Il ne conviendroit pas, si absolument vous ne vouliez point de Mr. de Crémy, de le tenir en suspens. S'il ne s'agissoit, repliquai-je, que de ce que je veux, ou

de ce que je desire, tout seroit bientôt dit. Mais ma position me force à envisager le mariage qu'on me propose sous un autre jour. Je sens parfaitement que si je manque celui-ci, la Comtesse ne retrouvera jamais la même facilité de se débarrasser de moi. D'un autre côté il me paroît plus affreux que je ne puis vous le dire, de me donner à un homme pour lequel je me sens une répugnance extrême...... Un déluge de larmes suspendit mes plaintes. Mr. de Prévalle ne put se défendre d'un peu de pitié. Soulagez-vous, me dit-il, je conçois que vous en avez besoin. L'excellence de votre raison, la justesse de votre discernement, & plus que tout cela, la bonté de votre cœur, la tendre sensibilité de votre ame ajoûtent encore à votre supplice. Toutes vos réflexions sont très-sensées, je voudrois seule-

ment les voir plus déterminées, mais ce doit être votre ouvrage. Je n'emploirai pas même la voie de la persuasion ; les circonstances sont trop difficiles. Nous partîmes le lendemain pour la Rochelle.

La Comtesse attendoit avec la plus grande impatience l'arrivée de Mr. de Crémy ; mais il ne vint point ; Mr. de Plenneton écrivit pour lui à son ami, qui nous envoya sa lettre.

## *LETTRE de Monsieur de Plenneton.*

Mr. de Crémy s'est engagé un peu légérement à aller vous voir, mon cher de Niord, moins sans doute pour vos beaux yeux, que pour ceux de Mademoiselle de * * *. Les amants ne prévoient jamais d'empêchement aux projets qu'ils forment : mais

quand il s'agit d'affaires aussi importantes que celle que nous avons à régler, il faut faire treve à l'amour. Savez-vous bien que ma femme étoit léfée considérablement par le partage qu'avoit fait son pere avant sa mort ? Crémy comprend enfin que la probité ne permet point ces préférences, & au lieu de plaider comme nous l'eussions fait indubitablement dès qu'il veut se marier, nous allons procéder à un nouveau partage. Cela demande du temps, ainsi prévenez vos Dames que moi qui ne suis point obligé d'être amoureux, ne saurois me rendre à leurs ordres. Entre nous je ne vois pas ce qu'il y auroit d'avantageux pour Crémy dans ce mariage ; il aura une jolie femme, c'est-à peu-près tout ; & souvent c'est un bien propre à donner plus d'humeur que de plaisir. Au surplus il est sage, qu'il y réfléchisse bien,

& qu'il s'arrange. Mais qu'il n'espere pas que je m'en mêle. Je suis, mon cher de Niord, votre ami pour toujours. Crémy vous embrasse, ma femme vous boude, elle vous pardonnera difficilement de lui avoir donné le tort pendant la brouillerie.

*Faire treve à l'amour* : quel propos ! il me blessa singuliérement. La Comtesse & mes tantes furent toutes très-fâchées de la tournure que prenoit cette affaire. Chacune faisoit son observation, toutes regardoient la chose comme rompue. On accusoit Mr. de Plenneton, on n'osoit pas trop jetter la faute sur moi. On me faisoit entendre seulement que mon air chagrin pouvoit y être entré pour beaucoup. On me parloit raison toute la journée, & je m'ennuyois à l'excès. Nous partîmes enfin, les uns fort mécontens, & moi intérieurement fort

satisfaite. Quoique je n'eusse pour perspective que le choix entre deux genres de maux, cependant une lueur d'espérance entroit dans le fond de mon ame. La seule idée d'être délivrée de Mr. de Crémy y portoit une douceur qui approchoit du bien-être. Aussitôt après mon retour je l'appris à d'Olmane avec une joie peut-être trop marquée, car ce que l'on sent vivement échappe malgré l'attention la plus scrupuleuse. S'il est vrai que l'illusion soit un bien, d'Olmane fut moins heureux que moi. Je ne saurois croire, me dit-il, que Mr. de Crémy ne pense plus à vous. Je ne démêle pas bien si c'est crainte ou desir qui forment mes pressentiments, mais je suis persuadé que ceci n'est qu'un retard. Néanmoins six semaines s'écoulerent sans qu'on reçût aucune nouvelle. Je me croyois au comble de mes vœux,

j'avois recouvré toute ma gaieté, mes anciens projets de liberté avoient repris toute leur force. Ce fut un aussi furieux mécompte pour mon cœur, que pour mon imagination, lorsqu'un jour ont vint m'éveiller en m'annonçant que M. de Crémy étoit dans l'appartement de la Comtesse. Hé bon Dieu! que m'importe son arrivée, répondis-je? Il valoit bien mieux me laisser dans l'erreur d'un songe agréable. Vous rêviez donc, me dit la Comtesse qui étoit sur les talons de ma femme de chambre. Oui, repris-je d'un ton sec; il y a six semaines que je rêve plaisamment. Elle m'entendit bien, & me supplia, en quelque façon, de mettre plus de politique dans mon maintien & dans mes discours.

Dès que je parus, M. de Crémy

vint au devant de moi, il me fit d'aussi grandes excuses sur la longueur de son absence, que s'il eût été certain que j'en étois fort touchée; la Comtesse lui répondit pour moi, je n'en trouvai pas le courage; mais en l'examinant autant que j'en étois capable, je crus remarquer qu'il me considéroit attentivement, qu'il parloit plus qu'à son ordinaire, que sans cesse il s'adressoit à moi, & qu'il pesoit toutes mes réponses. Aussi-tôt après le dîner il voulut partir. La Comtesse lui fit les instances les plus vives pour rester, tout fut inutile, il partit même sans dire dans quel temps il reviendroit.

Cette conduite singuliere nous étonna. M. de Prévalle crût que c'étoit une défaite honnête. La Comtesse me le reprocha avec aigreur, elle en imputoit la faute au peu d'attention

que j'avois marquée à M. de Crémy. Moi, sans savoir pourquoi, j'étois inquiete, je passai la nuit flottant entre la crainte & l'espérance. Le lendemain, au moment où je me disposois à écrire à Madame de Renelle, je fus extrêmement surprise de voir entrer chez moi une fille que je connoissois pour une ouvriere de la maison, elle me remit une lettre très-précipitamment, me dit qu'elle alloit passer chez Madame la Comtesse pour qu'on ne soupçonnât rien, & que le soir elle viendroit chercher ma réponse, si je voulois tâcher de me trouver sur son chemin; puis sans attendre un seul mot, elle s'enfuit.

Peu accoutumée à tout ce qui ressembloit aux intrigues, je demeurai presque immobile. Je ne savois si je devois ouvrir ce paquet assez gros & sans adresse; enfin je m'y déterminai.

J'y

J'y trouvai une lettre à mon adresse, une à celle de d'Olmane, & une autre que celui-ci m'écrivoit. Soit mouvement naturel, soit envie d'éclaircir le mystere, je commençai par lire la derniere.

## *LETTRE de d'Olmane à Mademoiselle de ***.*

N'avois-je pas raison, Mademoiselle, de me défier des apparences de rupture qu'un léger intérêt vous avoit fait prendre pour sinceres ? L'amour n'est point si aveugle qu'on le pense, mais à quelle épreuve met-on le mien ? Hé que semble exiger de moi Mr. de Crémy ? Lisez sa lettre, Mademoiselle, je n'ai pas la force de vous en expliquer le contenu ; j'ignore ce qu'il vous mande, il ne m'en parle que pour me prier de vous la faire

remettre secrétement. Dix fois j'ai été tenté de briser le cachet, dans la crainte qu'il n'y eût des choses affligeantes pour vous. Encore une fois à quelle épreuve me met cet homme? qu'elle est délicate pour un cœur aussi tendrement épris! Quoi! je renoncerois à vous, j'affurerois Mr. de Crémy que je n'y ai nulle prétention quand j'y attache plus que jamais mon bonheur. Quelle fausseté, quelle bassesse! non, je ne la commettrai de ma vie. Qu'il vienne cet homme audacieux, qu'il vienne, je laverai de son sang & du mien, s'il le faut, l'affront qu'il prétend me faire! qu'il prouve s'il vous mérite mieux que moi, je suis prêt à tout. Dans l'état où je suis, la vie m'est un pesant fardeau, & je songerois moins à la défendre qu'à me montrer digne de vous. Mais hélas! où m'emporte la passion? Grand Dieu, que ne m'est-

il permis de m'y livrer ſans vous compromettre! je ſuis ſi violemment agité que ma plume tombe de mes mains. Je vous quitte, Mademoiſelle, encore incertain du parti que je prendrai : puiſſe la réflexion m'en fournir un conforme à vos deſirs. Je vais examiner de nouveau la lettre de Mr. de Crémy, & vous en envoyer une copie; à peine l'ai-je parcourue! Je ſais ſeulement qu'il doit être auprès de vous dans ce moment, & ma fureur en augmente. Si je vous reſpectois moins, ſi votre réputation m'étoit moins chere, j'irois ſur l'heure ..... Mais adieu, Mademoiſelle, je dois vous cacher des tranſports qui peut-être vous offenſeroient.

P. S. Celle qui vous remettra ces lettres eſt la fille de votre tapiſſier, qui me ſert auſſi. Habituée à paroître chez vous elle n'y ſera point ſuſpecte.

D'ailleurs elle me paroît adroite, je me suis assuré de sa fidélité en la payant d'avance, & lui promettant encore beaucoup. Tâchez de lui rendre votre réponse ce soir, vous la trouverez dans la grande avenue. Hélas! qui auroit cru que Mr. de Crémy me mettroit dans le cas d'user de ces ressources avec vous? En m'ôtant tout, il me procure une faveur à laquelle je n'aurois osé aspirer. Quel contraste, & que de combats il me livre!



*COPIE de la Lettre de Monsieur de Crémy, au Marquis de d'Olmane.*

Seroit-ce de votre part, Monsieur, que l'on m'auroit donné l'avis que je viens de recevoir ? Comme personne n'ignore dans la province que j'ai eu l'honneur d'être présenté chez Madame la Comtesse de * * *, on a pénétré facilement les motifs qui m'y ont conduit, & un homme que je ne nommerai pas, me prévint hier que vous comptiez vous opposer à mes démarches, qu'elles vous blessoient, & qu'aucune considération ne pourroit arrêter votre ressentiment, même celui de Messieurs vos freres qui se disposent aussi à me disputer un bien que je desire vivement de posséder. Quoique je pense sur tout ce qui s'ap-

pelle affaire particuliere, comme les gens sensés le doivent, croyez qu'en appréciant les préjugés, je mépriserois un homme qui ne sauroit pas s'y soumettre, & que l'honneur m'est trop cher pour passer sur un reproche que je ne mérite pas, ni sur un affront que je suis incapable de souffrir. Si donc vous avez prétendu m'intimider, je me crois obligé de vous avertir que vous n'y réussirez pas, & je vous déclare que par-tout où vous voudrez me voir, je suis prêt à m'y rendre.

Mais dix ans de plus me donnant sur vous l'avantage de l'expérience, je possède encore celui du sang froid, & la probité m'engage à vous montrer autant de franchise que de valeur. Ce n'est que depuis peu de jours qu'il m'est revenu que vous étiez attaché à Mademoiselle de * * *. Si son cœur

vous appartient, vous pouvez être sûr que je ne vous enléverai point la personne. Il n'entre pas dans mes principes de nuire à la félicité des autres, j'y sacrifierois plutôt la mienne. Quoique vos menaces ne changent rien à mes projets, la réponse de Mademoiselle de ***, aux questions que je prends la liberté de lui faire, peut les détruire en un instant. J'ai assez bonne opinion de vous, Monsieur, pour croire que vous ne me refuserez point la grace de lui faire passer ma lettre avec toutes les précautions possibles. Parçe que dans le cas où elle m'avoueroit qu'elle ne peut être qu'à vous, je veux pouvoir lui sauver les reproches de Madame sa mere, me retirer sous quelque prétexte, lui rendre sa liberté, & s'il ne m'appartient pas de combler ses vœux, au moins verra-t-elle que je suis in-

capable de nuire volontairement à son bonheur. Le jour que ma lettre vous parviendra je serai chez elle. Plusieurs raisons me déterminent à cette visite. Outre qu'il y a long-temps que je ne lui ai fait ma cour, je serai bien aise de l'examiner de plus près. Si j'y arrive le matin j'en partirai le soir ou le lendemain, afin que ma présence ne la contraigne point, que vous puissiez y aller si vous le desirez, & qu'elle puisse me répondre. C'est d'elle absolument que je compte recevoir des éclaircissements, soyez-en bien persuadé, ne le lui laissez point ignorer, & faites-moi l'honneur de croire, Monsieur, &c. &c.



*LETTRE de Monsieur de Crémy à Mademoiselle de ***, incluse dans celle du Marquis de d'Olmane.*

Lorsque j'allai vous rendre mes devoirs, Mademoiselle, j'ignorois que Mr. le Marquis de d'Olmane avoit des vues que vous approuviez; je n'en suis pas même encore certain. Les bruits publics méritent confirmation, on ne doit pas les croire légérement. Mais des circonstances auxquelles votre bonheur, peut-être aussi le mien, paroît si fort intéressé, m'engagent à hasarder une démarche qui, j'espere, vous prouvera la droiture de mes intentions. J'écris à Mr. d'Olmane pour les lui expliquer, & j'ai l'honneur de vous demander quelles sont les vôtres, Mademoiselle, afin d'y conformer ma

conduite. Je ſais que vous ne me devez nulle eſpece de confiance. Peu connu de vous, il eſt téméraire à moi ſans doute d'oſer interroger votre cœur ; cependant quel autre moyen de nous ſauver l'un & l'autre du repentir qui ſuivroit de près un mariage forcé ? J'y ai réfléchi, & je ne vois de préſervatif à tant de maux qu'un aveu de bonne foi. Ne craignez donc point de m'ouvrir votre ame, Mademoiſelle, je vous jure ſur mon honneur que ſi Mr. d'Olmane prend les meſures convenables pour couvrir ceci du plus grand myſtere, jamais perſonne ne ſaura que vous m'ayez écrit. Je ne ſerois ni ſurpris, ni jaloux, ſi ce jeune homme avoit eu le bonheur de vous plaire. Accoutumés l'un & l'autre à vous voir, preſque élevés enſemble, aimables tous deux, réuniſſant tous les agréments extérieurs, il feroit preſ-

que étonnant que la proximité n'eût pas fait naître à Mr. d'Olmane le desir d'unir son sort au vôtre. Les mouvements du cœur consultent rarement les convenances pour se déterminer, & quoiqu'ils dévancent la raison, ils ne m'en paroissent pas moins excusables ; la nature aura toujours ses droits à part ; en vain veut-on s'efforcer de les détruire. Croyez, Mademoiselle, que je les connois ces droits, & qu'ils m'inspirent pour vous la justice que je reclamerois pour moi-même.

Avant d'être induit à vous supposer un attachement, j'ai pu vous offrir un cœur libre; aujourd'hui je ne me pardonnerois pas de troubler votre bonheur. Je vous observai peu d'abord, mais en me rappellant ce que j'ai vu sans examen, en rapprochant vos refus, vos délais, les prétextes que vous avez pris, & l'air contraint

qui les accompagnoit, je juge que ma présence vous étoit aussi importune que mes propositions vous paroissoient désagréables. Je regrette sincérement de vous avoir causé quelques peines. Parlez, Mademoiselle, un mot suffira pour vous rendre votre premiere sécurité, parce que mille raisons honnêtes peuvent m'autoriser à me retirer sans vous compromettre.

Quelques motifs particuliers m'avoient d'abord fait penser au mariage. La bonne réputation dont vous jouissez, l'éducation que vous avez reçue, le nom que vous portez acheverent de vaincre une répugnance jusques-là connue de toute ma famille. Je suis persuadé qu'un homme ne pourroit être qu'extrêmement heureux avec vous. Voilà en deux mots ce qui me détermina. Mais je craignois l'amour, & vous trouvant plus faite que per-

ſonne pour l'inſpirer, dès que je vous eus vue, je deſirai de conclure avant que la paſſion pût s'emparer de mon ame, parce que la paſſion aveugle, & que je redoute les écarts qu'elle entraîne. D'un autre côté, j'ai cru qu'en vous obtenant avec précipitation je ſentirois moins la valeur du bien où j'aſpire; mais j'ai toujours compté le recevoir comme un préſent du Ciel, & non comme une victime de l'obéiſſance filiale. C'eſt donc à vous ſeule, Mademoiſelle, que je veux devoir votre main ſi elle m'eſt accordée. Un conſentement tacite de votre part ne me ſuffiroit point: honorez-moi d'un mot de réponſe, je vous en ſupplie, & ſoyez convaincue que je ne négligerai aucun des ménagements néceſſaires pour remplir vos vues, & vous prouver que perſonne n'eſt avec plus de reſpect, &c.

## *RÉPONSE de Mademoiselle de *** à Monsieur de Crémy.*

Je suis véritablement alarmée, Monsieur, des bruits qui courent; je les ai toujours craint, & je croyois avoir fait tout ce qu'il falloit pour les éviter. Je ne me consolerois pas s'ils donnoient quelque atteinte à ma réputation. Il me paroît par votre lettre qu'ils n'ont point encore affoibli votre estime. Mais peut-être aussi ne m'en témoignez-vous que pour m'engager à plus de confiance. J'avoue que j'aurois besoin d'être rassurée sur cet article. Cependant vous reclamez ma franchise, de maniere à me persuader qu'elle vous touchera, ainsi je vais m'abandonner à la pente naturelle de mon caractere. La droiture

en eſt la baſe. Croyez qu'il m'en coûteroit plus à me diſſimuler qu'à vous ouvrir mon ame. Quelques riſques que je coure, car je ne me les diſſimule pas, je les vois dans toute leur étendue, néanmoins je les brave.

Oui, Monſieur, il eſt très-vrai que le Marquis de d'Olmane a eu des vues favorables, peut-être même de l'attachement pour moi ; j'ai cru auſſi reſſentir pour lui une ſorte de goût fondé ſur la reconnoiſſance dont il eſt bien difficile de ſe défendre en pareil cas, quand on eſt née ſenſible.

Mais je n'ai pas ſondé mon cœur plus avant, & je ne ſaurois vous en dire davantage. D'ailleurs le Marquis ne m'a mis dans le cas ni d'approuver ni de déſapprouver ſes démarches ; ſes prétentions ſe bornoient à l'eſpérance, il la nourriſſoit ſans que je penſaſſe à la détruire, & j'avoue que j'ai eu

quelque chagrin quand je vous ai vu venir pour renverser ses projets. Jusques-là mon imagination avoit glissée sur des obstacles qu'aujourd'hui je crois insurmontables.

Vos remarques sur mes refus & mes délais sont très-justes. Votre précipitation loin de me flatter m'offenseroit ; je conviendrai même que je n'ai point rendu à vos sentiments la justice qu'ils méritoient. Me le pardonnerez-vous, Monsieur, & voudrez-vous bien croire que je répare ce tort involontaire par l'estime & la reconnoissance que m'inspirent vos procédés ? J'ai l'honneur d'être &c.



RÉPONSE

*RÉPONSE de Mademoiselle de *** au Marquis de d'Olmane, en lui envoyant la précédente.*

Que puis-je vous dire, Monsieur, dans le trouble où m'a jetté votre lettre? Je l'ai lue & relue, ainsi que la copie de celle de Mr. de Crémy, & tous mes sens se sont glacés d'effroi. Que de malheurs elles me présagent! Quelle perspective pour une ame sensible! dans quel état me réduisez-vous l'un & l'autre? Ah Monsieur, si jamais je vous fus chere, ce n'a pu être qu'à titre d'estime, conséquemment ma réputation doit vous être précieuse. Songez de grace, songez dans quel abîme de douleurs & de maux vous me précipiteriez si vos projets.... Je ne puis soutenir

l'image qui s'offre à mon imagination ; elle me retrace trop vivement les dangers où la paſſion vous expoſe, où un faux préjugé pourroit vous conduire ... Je n'en ſoutiens pas l'idée, mais je place ma confiance dans la bonté de votre cœur ; vous ne ſerez point inſenſible à mes larmes, à mes prieres, j'oſe l'eſpérer. Venez me voir ; ſi je puis vous parler un inſtant, vous comprendrez combien mon honneur, ma gloire ſeroient compromis par un éclat, & vous ſacrifierez un reſſentiment injuſte ; pour vous y diſpoſer, je vous envoie la lettre de Mr. de Crémy. A quelques paradoxes - près, vous y reconnoîtrez les ſentiments d'un galant homme, ils me tranquilliſeroient ſi votre pétulante vivacité ne m'effrayoit pas. Ci-joint eſt ma réponſe, faites-la porter le plutôt poſſible. Adieu, Monſieur, épargnez-moi des chagrins

cuisants ; puissé - je être redevable de votre prudence à votre estime ; pour moi ma reconnoissance en sera le prix.

Le soir j'allai me promener dans l'avenue du Château où la même fille qui m'avoit parlé le matin ne tarda pas à passer ; sans presque s'arrêter elle prit ma lettre, m'en donna une autre de d'Olmane, & me dit que tous les jours à la même heure je la retrouverois. Malgré mon extrême répugnance pour ce commerce mystérieux, je fus forcée de m'y prêter quelque temps, avant même d'avoir l'approbation de Madame de Renelle, mais je tirai des copies de toutes les lettres, & je les lui envoyai exactement. L'amitié est si puissante sur les cœurs sensibles, que j'aurois cru commettre un crime en lui celant le moindre événement.

cités toutes chimériques qu'elles sont, me rendent heureux. Que ne puis-je t'élever un temple, & n'en sortir jamais ! mais où m'égare-je ? Quel affreux retour ! pardonnez, Mademoiselle, ce transport d'un bonheur idéal : s'il vous offense, je vais expier mon erreur, elle me coûtera cher. Mais aurai-je bien le courage d'abandonner mes premieres résolutions ? Oui, l'honneur, la probité, plus que tout cela peut-être mes sentiments pour vous l'exigent.

Vertu sévere, que tes devoirs sont durs à remplir ! Cependant quand je vous aurai découvert ce que je pense de Mr. de Crémy, ce sera pour moi une obligation contractée, d'être aussi généreux, aussi honnête que lui. Quoique auteur de tous mes maux, je lui dois la justice qu'arrache la force de la vérité. C'est un galant homme ;

ſes lettres vous auront ſûrement cauſé une admiration que j'éprouve à regret. Je rougirois de vous avouer les noires idées, les téméraires projets que m'avoit ſuggérés la paſſion qui me tyranniſe. Si je m'y étois livré j'en mourrois de honte. Mais un objet tel que vous rappelle à la vertu; qui vous aime ne s'en écartera point. J'eſpere que vous ſerez contente de ma réponſe, & qu'elle achevera de vous convaincre du pouvoir que vous avez ſur moi. Ha, Mademoiſelle, qu'il eſt cruel d'eſtimer & de louer ſon rival! que ne puis-je me venger des tourments que j'endure, ou vous être moins ſincérement attaché! mais l'un m'eſt interdit, j'en ſens les conſéquences, & l'autre m'eſt impoſſible.

*COPIE de la réponse du Marquis de d'Olmane à Monsieur de Crémy, incluse dans la précédente.*

Si j'avois tenu les propos qu'on me prête, Monsieur, je ne les désavouerois pas ; mais je respecte trop sincérement Mademoiselle de *** pour les avoir répandus dans le public. En supposant que je me crusse offensé, ce n'est qu'à vous à qui je voudrois le dire. Néanmoins si cette courte explication ne vous suffit point, je suis prêt à vous donner telle satisfaction qu'il vous plaira. Comme votre valeur ne m'a jamais été suspecte, vous devez également rendre justice à la mienne, peu importe la valeur des préjugés ; dès qu'ils sont reçus, ils sont respectables.

Voilà ce me ſemble, Monſieur, tout ce que vous attendez de moi, puiſque vous ne voulez des éclairciſſements que de la main de Mademoiſelle de ***..... Je lui ai fait paſſer votre lettre; j'enverrai ce ſoir chercher ſa réponſe; c'eſt à elle à vous remercier de vos offres généreuſes; quant à moi vous paroiſſez vouloir me diſpenſer de la reconnoiſſance. J'ai l'honneur d'être, Monſieur, &c.

## *RÉPONSE de Mademoiſelle de *** au Marquis de d'Olmane.*

Y penſez-vous, Monſieur, de quel ton écrivez-vous à Monſieur de Crémy? Eſt-ce là celui qu'on emploie avec un homme qu'on eſtime, qu'on admire, & qui mérite en effet l'un & l'autre ſentiment? Vous plai-

ſez-vous à redoubler mes craintes ? Voulez-vous me forcer.....? Mais non, j'eſpére, j'attends des tendres proteſtations que vous me faites une conduite qui y réponde. Je ne vous parlerois pas de ces proteſtations qu'il m'eſt défendu d'écouter, ſi elles ne devenoient un moyen de vous ramener à la raiſon, à l'honneur, à la générosité que vous perdez de vue. En effet, qu'eſt-ce que l'amour ſans ces principes ? Le reſpect n'eſt ordinairement que la ſuite de l'eſtime. Vous dites que vous me reſpectez. Hé bien, prouvèz-le moi en évitant tout ce qui peut tendre à me compromettre. Ha, d'Olmane ! que vous connoiſſez mal encore la délicateſſe du ſentiment que vous croyez peindre..... Depuis quand l'amour, cette paſſion noble, excluſive, eſt-elle ſoumiſe à la vanité ? Cette façon de ſentir ne ſeroit point

la mienne, Monsieur, je vous le répéte, & si vous ne la désavouez pas, vous me réduirez aux suites les plus terribles du désespoir. L'honneur & la réputation! voilà mes idoles. Si je les perds, vous me perdez, la vie ne m'est rien, moins que rien.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiselle de ***, en envoyant chercher la précédente.*

Vos ordres sont exécutés, Mademoiselle, votre lettre & la mienne sont parties par le courrier d'aujourd'hui. Concevrez-vous le contraste de peine & de plaisir que j'ai éprouvé en colant mes levres sur ces caracteres tracés de votre main? des larmes de reconnoissance ont inondé mes yeux à la vue du léger intérêt que vous avez la bonté de prendre à

mon existence. Hélas! ma vie est bien à vous, & je m'estimerois heureux de vous l'immoler. Néanmoins ne craignez aucune imprudence de ma part. Je sens trop ce que je dois à votre réputation; l'image des malheurs que vous vous efforcez de me présenter, n'est pas ce qui m'effraie. Si le destin barbare me sépare du seul objet qui pouvoit faire mon bonheur, il n'y a plus de félicité pour moi, & je défie le sort de me rendre plus à plaindre. Mais vos intérêts me toucheront tant que je respirerai. Respectez cependant le préjugé qui intéresse mon honneur, & songez, Mademoiselle, je vous prie, au mépris qu'un homme lâche inspireroit à vous-même. C'est auprès des femmes que nous prenons les premieres leçons de délicatesse? Et croyez-moi, cet usage que vous nommez

barbare, ſauve bien des atrocités & des noirceurs, dont les autres nations nous offrent le tableau. Peut-être lui devons-nous les dehors ſéduiſants d'une politeſſe qui étonne les étrangers, & une urbanité qui aſſure le charme des ſociétés. Ce qu'il faudroit pouvoir détruire, c'eſt cette contradiction manifeſte entre l'eſprit général de la nation & le ſyſtême du gouvernement, rien n'eſt plus inconcevable. Mais ni vous ni moi ne reformerons les abus qui naiſſent des meilleures loix. En vérité peu m'importe, hors vous je ne vois rien, je n'entends rien, vous êtes mon univers. Permettez au plus infortuné des hommes de vous jurer encore qu'il vous adore, qu'il ne peut ceſſer de vous adorer. Grand Dieu! me faudroit-il abandonner tout eſpoir? Que ferois-je des jours qui me reſtent? Vous ne

vous expliquez point, Mademoiselle : la lettre de Mr. de Crémy dont vous m'avez fait part, me rendoit votre réponse précieuse. Elle a passé par mes mains, mais elle étoit cachetée, il a fallu respecter, peut-être jusqu'au décret de mon malheur. Qu'y avoit-il donc dans cette lettre que je ne pus pas voir ? Mr. de Crémy étoit-il appellé ? Hé bien ! il falloit m'accabler tout d'un coup plutôt que de me laisser languir sous le poids de vos chaînes. Que vous me le rendez odieux cet homme ! Hélas, l'illusion vient encore à mon secours ! auriez-vous craint que quelqu'une de vos expressions ne portât une lueur de consolation dans mon ame. Ho, si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour résister ! combien j'ai souffert ! si j'osois vous avouer.... Mais je ne l'oserai jamais. Vous mé-

priseriez ces mouvements secrets d'une passion qu'on ne réprime que par des efforts incroyables. A peine les conçoit-on en les éprouvant. Comment les excuser quand on ne les connoît pas? Adieu, Mademoiselle, je suis encore innocent, je vous le proteste, mais ne m'exposez plus, je vous le demande en grace.

*BILLET à d'Olmane en réponse à la lettre précédente.*

C'en est donc fait, Monsieur! cette lettre est partie, il ne me reste plus d'espoir qu'en la prudence de Mr. de Crémy. S'il se pique comme vous d'un faux point d'honneur, je suis perdue ou prête à l'être. Au moins instruisez-moi de vos dé-

marches. J'ai encore une ressource contre le dernier des malheurs. La mort est le remede à tout.

P. S. J'instruirai votre commissionnaire de divers endroits où elle pourra me trouver. Ne l'envoyez qu'autant que vous aurez des nouvelles à m'apprendre, je vois que mes lettres sont superflues par le peu de fruit que j'en retire, & dès lors qu'elles cessent d'être utiles, ce commerce cesse d'être innocent.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiselle de *** en envoyant chercher le billet ci-dessus.*

N'étois-je point encore assez infortunée, Mademoiselle, falloit-il ajoûter à mes malheurs celui de vous déplaire? Qu'ai-je donc mandé de si outrageant

outrageant à Mr. de Crémy pour vous obliger à épouser sa cause? C'est lui qui m'écrit le premier d'un ton de menace, vous voudriez que j'eus l'air de ramper. C'est lui qui veut me ravir un trésor, & vous voudriez que j'eusse de l'amitié pour lui. N'est-il point assez dur de l'estimer en le haïssant? . . . Oui je le hais, je le déteste, je l'abhorre. S'il m'étoit permis j'irois le lui dire en face; vous seule mettez des bornes à ma fureur. Ha, Mademoiselle, c'est moi que vous réduisez au désespoir! je vous demandois pour toute grace un mouvement de compassion, & vous m'accablez de reproches, vous dédaignez d'écouter mes serments, vous refusez d'en croire un malheureux qui ne respire que pour vous, vous faites plus: vous allez jusqu'à mépriser ses sentiments, vous osez

les dégrader en les dépouillant des principes qui les ont fait naître, qui les accompagnent, & qui les soutiendront tant que j'existerai. Ce n'est pas votre maniere de sentir, direz-vous : hélas, je ne le sais que trop ! elle vous est inconnue, je ne vous ai jamais causé, peut-être, que quelques légeres émotions, effet de la bonté de votre ame, bien plus que de la sensibilité de votre coeur. Si je pouvois me flatter que vous éprouvassiez pour moi la millieme partie de ce que je sens pour vous, j'irois mourir de joie à vos pieds. Dieu, quel dédommagement ! que je serois heureux ! parlez, Mademoiselle, que faut-il faire pour le mériter, pour m'en rendre digne, pour vous convaincre que je le suis ? Parlez, & vous me verrez voler où le bonheur, la gloire & la vertu m'appellent. Ho, ma

bonne amie, un peu de justice! je remets mes plus chers intérêts entre vos mains, vous avez trop d'élévation dans l'ame pour m'écarter de la voie de l'honneur, soyez mon guide. Hélas, vous pourriez être ma consolation!

*LETTRE de Mademoiselle de ***, à Madame de Renelle.*

Que d'événements j'ai à vous apprendre, chere Maman, & que j'aurois besoin de vos sages conseils! mais ai-je le temps de vous les demander quand les accidents naissent coup sur coup, qu'ils exigent une prompte détermination, & qu'il s'agit de prévenir une chaîne de maux, dont la perspective seule vous fera trembler. Ha, ma bonne amie, que ne vous ai-je

près de moi ! votre prudence guideroit mes pas chancelants & calmeroît mes inquiétudes. Je ne hasarde pas une démarche sans craindre qu'elle ne soit fausse ou téméraire ; il semble que plus j'y réfléchis, moins je me rassure ; ma raison se refuse aux lumieres que je cherche, il faut m'en rapporter à la bonté de mon cœur, & la bonté nous égare souvent. Vous le savez, ma bonne amie ; mais ce que vous n'imagineriez pas, ce sont les nouveaux malheurs qui m'accablent. Lisez les lettres ci-jointes, elles vous instruiront, mieux que je ne pourrois le faire, dans le trouble & l'agitation où je suis. J'appréhende bien que vous ne blâmiez ce mystérieux commerce avec d'Olmane, parce qu'il entraîne nécessairement une confidente. C'est, il est vrai, une fille du bas étage, qu'il paie assez cher pour l'en-

gager au ſecret. Cependant ſi elle y manquoit, que de ſoupçons injurieux, que d'humiliations! mais comment faire? Mr. de Crémy lui-même me met dans le cas de ne pouvoir reculer, puiſqu'il choiſit cette voie de préférence. Mon Dieu, que j'en veux à ſon officieux donneur d'avis! Si d'Olmane venoit à le découvrir, ce ſeroit le comble de mes maux. Je n'ai jamais ſi bien compris combien il m'eſt cher, que depuis que ſes jours me paroiſſent en danger. Néanmoins je m'obſerve, & j'eſpére que vous ſerez contente du froid de mes réponſes. Mais que ne m'en coûte-t-il pas! Falloit-il que de tous les obſtacles qui pourroient naître, ce fût préciſément le ſeul affligeant pour moi qui ſurvînt? je ne conçois pas quel intérêt on a pu avoir à prêter ce maudit propos au malheureux

d'Olmane. S'il a des suites, chere Maman, je ne vous réponds plus de mon courage. Il faut ou mourir, ou m'ensévelir pour jamais. Adieu, mon unique amie, voici l'heure du rendez-vous: que ce terme me choque & m'humilie! je vous quitte; demain un exprès vous portera ce paquet, trop gros pour l'envoyer par la poste; mais je ne le fermerai point encore afin d'y pouvoir joindre les nouvelles que peut-être je recevrai ce soir.

P. S. Il n'y a rien de nouveau de la part de Mr. de Crémy, chere Maman: je vous envoie le billet de d'Olmane; vous verrez s'il est fait pour me rassurer. Pourroit-on s'en fier aux résolutions que forme le désespoir? D'ailleurs la jalousie vient encore aigrir le sien: parce que j'ai dit que Mr. de Crémy étoit estima-

ble, parce que j'ai craint pour les jours de tous deux, il m'accuse de l'aimer, de le préférer. Moi l'aimer! ha, ma bonne amie, que les hommes sont injustes, & que je suis malheureuse! encore, s'il m'étoit permis de me justifier! mais non: il faut souffrir & me taire. C'est bien à moi à m'écrier; ô vertu que tes devoirs sont durs & pénibles à remplir! ma bonne amie, aidez-moi, veillez sur votre enfant, secourez-là ou elle succombe.

Voici une lettre de Madame de St. Sirant, je n'ai pas la force de la lire, vous me la renverrez, chere Maman, si elle exige réponse.



*RÉPONSE de d'Olmane au dernier billet de Mademoiselle de ***.*

Destin cruel & barbare, quand te lasseras-tu de me poursuivre ? Et vous, Mademoiselle, plus cruelle encore, quelle image m'offrez-vous ? Avez-vous pu me connoître assez peu pour croire que je la soutiendrois ? Par respect, par ménagement je me tais sur la révolution qu'elle a produite. J'en suis revenu. Hélas ! Dieu m'est témoin que ce n'étoit pas mon desir : ma mort vous eût affranchie de toute crainte, elle eût expié mes fautes, elle vous eût assuré des jours sereins. Malheureux, tu n'as pas obtenu une larme pour prix de ton amour ! Mais vous eussiez été tranquille, Mademoiselle, & je ne souffrirois plus

de vos maux, car dans cet inſtant j'oublie les miens. Raſſurez-vous, je n'attenterai point aux jours de Mr. de Crémy, je vois trop bien qu'ils vous ſont chers, ſes vertus vous ont captivée, ces mêmes vertus me le rendent plus haïſſable peut-être: mais vous l'aimez, vous le préférez, ne tremblez plus pour lui, je connois la victime qu'il vous faut immoler, je ſaurai frapper le dernier coup quand il en ſera temps. Vous commencez l'ouvrage, je le couronnerai. La violence de ma douleur préviendra l'effet du déſeſpoir. Aſſurez-moi ſeulement que vous me pardonnez, afin que mon dernier ſoupir ne puiſſe pas être un regret de vous avoir offenſé; mais qu'il ſoit un ſouhait pour votre bonheur, & une preuve que le mien en a toujours dépendu.

*LETTRE de Madame de Saint-Sirant à Mademoiselle de ***, envoyée aussi à Madame de Renelle.*

Tes conseils sont quelquefois bons à suivre, ma chere; il est sûr que plus on accorde à la nature, plus elle abuse de ses droits. Je me suis élevée au-dessus de ses foiblesses indignes des femmes comme nous. J'ai supprimé les larmes; j'ai saisi avidement toutes les dissipations qui se sont présentées, & me voilà revenue de mes évanouissements. Crois que sans un dérangement dans ma santé je n'eus pas si fort pris les choses au tragique. Je sens encore la perte de mon enfant; je regrette le départ de Mr. de Norfalque. Tu connois assez mon cœur pour n'en pas douter. Mais ces

frayeurs, ces remords, ces repentirs puérils, c'est ce que j'appelle à juste titre des petitesses que la raison désavoue. En vérité c'est une chose bien humiliante que la facilité de notre freſle machine à ſe détraquer. Je rougis de létat où les maux du corps avoient réduit ma bonne tête. Puis quand je réfléchis qu'il ſe peut bien que les préjugés qui ont commencé mon éducation y aient auſſi contribué, je me raſſure, parce qu'il me ſemble que ce doit être un malheur commun à tous, & j'en rirois volontiers avec toi; mais ici je m'en garderois bien. Ne s'aviſe-t-on pas d'imaginer que j'ai contracté l'obligation de reſter dévote? En vérité cela eſt du dernier plaiſant! Quand je radoterai, à la bonne heure. Mais d'ici-là j'ai encore le temps de jouir. Pour entrer en lice, écoute une bonne hiſ-

toire : Mr. de Norfalque qui ne peut pas perdre de vue mon voyage de Paris, m'a envoyé le Chevalier de *** son frere, pour m'aider de ses conseils. Ce Chevalier est vraiment très-agréable, il a plus d'usage du monde que l'aîné, autant d'esprit & plus de ressources en intrigues. Il n'auroit pas fait l'école à laquelle Mr. de Norfalque doit son congé. Mais enfin nous nous retrouverons, j'espére. Les grands ressorts d'une très-petite machine sont déjà en mouvement. Nous avons un procès au Parlement, on fait écrire qu'il est nécessaire de l'aller solliciter. Mon cher époux donnera dans le panneau, Madame sa femme s'y prêtera par raison, les deux freres s'y trouveront par hasard, & quand une fois nous serons réunis, les rieurs seront de notre côté. Comme tu le comprends bien, avec de tels conseillers,

les maris n'ont pas beau jeu. Mais à propos de mari, dis-moi un peu, ma chere, où en est ton mariage? Je rencontrai Mr. de Crémy, il y a une quinzaine de jours, & j'en fus beaucoup plus contente que je n'imaginois pouvoir l'être d'après le portrait qu'on m'en avoit fait. Cet homme n'est silencieux qu'avec les sots, il a su me démêler dans la foule, nous avons causé deux heures ensemble; il m'a étonné. Comme j'étois prévenue qu'il n'aime pas qu'on le questionne sur ses affaires, je ne lui ai point parlé de toi, j'ai seulement tâché de l'éxaminer avec soin pour t'en rendre compte. Mr. de St. Sirant l'a revu depuis, ils se sont presque liés, au moins se sont-ils promis de se voir, j'en serai fort aise. Tout le monde s'accorde pour penser que tu serois très-heureuse de former un semblable éta-

blissement. La fortune est considérable. Mais consulte ton cœur, puisque tu préféres ses avis à ceux de la raison. Adieu ma chere, je te souhaite tout le bonheur possible, quelque parti que tu prennes.

J'avois donné rendez-vous au messager que j'avois envoyé à Madame de Renelle dans une avenue opposée à celle où j'attendois ordinairement des nouvelles de d'Olmane, je craignois fort de manquer l'un ou l'autre, mais la fille en question m'attendit, & je reçus presque en même temps les deux lettres suivantes.



## RÉPONSE de Madame de Renelle.

Votre messager ne m'a laissé que deux heures pour ma réponse, chere petite ; il m'en a fallu employer une grande partie à lire vos papiers, j'ai été dérangée par d'autres occupations indispensables, & il me reste bien peu de temps à être avec vous, je vais commencer par l'essentiel, puis je traiterai le reste à mon aise.

Je déplore, ma chere enfant, les circonstances malheureuses qui vous mettent dans le cas de vous livrer à une sorte d'intrigue : les mieux conduites entraînent toujours bien des soins, bien des peines, bien des inquiétudes. Tout ce qui blesse la droiture doit alarmer la délicatesse d'une fille bien née ; je vois avec plaisir

que la vôtre en souffre, mais vous ne pouviez guere l'éviter qu'en indiquant une autre voie à Mr. de Crémy, & cela avoit encore ses inconvénients. Quand un petit mal présent, que l'intention justifie, peut prévenir de très-grands maux, il faut savoir s'élever au-dessus des scrupules, & se rappeller qu'il est des exceptions aux meilleures regles. Soyez attentive seulement à faire cesser ce commerce le plutôt que vous le pourrez, car malgré toutes vos précautions le sentiment vous trahit, il perce en dépit de votre réserve, & il n'échappera sûrement point à la vanité de d'Olmane. Que vos réponses soient laconiques. Moins vous parlerez, moins il vous pénétrera.

Je ne concevrois pas plus que vous, quel motif a pu le porter à donner un avis si déplacé à Mr. de Crémy,

Crémy, si je n'avois un peu plus d'expérience, car les ames droites pénétrent difficilement les détours des caracteres faux; cependant rappellez-vous la lettre de Mr. de Plenneton à Mr. de Niord, c'est je crois le nœud gordien de ceci. Cet homme, ainsi que sa femme s'étoient flattés que Mr. de Crémy ne se marieroit pas, il est aisé de le voir. Furieux de ce mécompte, peut-être ont-ils cru faire manquer le mariage par cette calomnie. Quelle infamie direz-vous! comment noircir quelqu'un par des vues d'intérêt aussi éloignées? Mais voilà les hommes: avides & insatiables de biens, ils sacrifient tout à cet vaine idole que le moindre événement peut renverser, & qui les tyrannisant sans cesse, ne les laisse pas même jouir du bien-être effectif dont ils sont en possession. Ils veulent toujours anticiper

ſur l'avenir, & rapporter tout à eux.

Je ne vous donne point ces conjectures pour vraies, le temps nous éclaircira le myſtere. Quant à vos appréhenſions ſur les ſuites de cet affaire, calmez-les, ma chere petite; Mr. de Crémy me paroît ſenſé & prudent, j'eſpére qu'il ne prendra pas de mauvaiſe part la réponſe de d'Olmane. Il ne pouvoit guere en attendre une autre; croyez que les hommes ſavent s'entendre; ſouvent même pour l'honneur de leur eſpece, ils ſont bien aiſes de rencontrer des ames hautaines. Ce ſont d'étranges animaux avec leur fierté, ils en font toute leur gloire, bien heureux quand ils n'y bornent pas toutes leurs vertus.

J'ai été enchantée de la lettre que vous a écrite Mr. de Crémy; votre réponſe n'eſt peut-être pas auſſi franche qu'elle pouvoit l'être. Au reſte



il ne s'en payera certainement point, ainsi vous pouvez y revenir. Je ne serois pas fâchée que cette petite correspondance le mît à portée de développer sa maniere de penser sur les femmes, & sur-tout sur ce qui peut avoir rapport à la société intime du mariage. Si vous pouvez l'y engager adroitement, nous nous assurérons de son caractere & de ses mœurs. Je voudrois bien aussi avoir la clef de quelques-unes de ses phrases touchant l'amour, les passions, les dangers d'aimer sa femme, & s'il en parle encore, tâchez de le faire expliquer.

Adieu, ma chere enfant, on vient presser ma réponse, je suppléerai demain à l'étendue qu'elle devroit avoir. Comptez que je ne vous abandonnerai pas : prenez courage, il n'y a que les ames foibles qui se laissent

abattre par le malheur ; il élevé les autres & leur prête un nouveau lustre.

*LETTRE de d'Olmane à Mademoiselle de ***.*

Ce n'est donc que de mon ennemi, Mademoiselle, qu'il me faut attendre la permission de vous écrire, & la faveur de recevoir un mot de réponse ? Quel sort est le mien ! jamais mortel fut-il plus malheureux ? Sans les lettres qui m'arrivent aujourd'hui, soyez assurée que je n'aurois pas osé enfreindre vos ordres ; j'étois résolu de m'y soumettre. Quelques combats que l'amour, la haine, la vengeance, toutes les passions réunies puissent me livrer, & malgré la douceur qui suit la plainte, je veux tâcher de ne plus vous importuner des miennes. L'in-

ſenſibilité avec laquelle vous les recevez, me fait ſentir que ce n'eſt plus vous ouvrir mon ame, c'eſt la déchirer, c'eſt livrer mon cœur aux plus affreux tourments ; mais enfin il ſouffre par vous & pour vous.

A quelle extrêmité l'infortune réduit-elle les hommes pour trouver des motifs de conſolation ? Grand Dieu, vous le voyez ! J'adore encore la main qui me frappe, & les coups qu'elle me porte ſont le ſeul bien qui me reſte. Hélas, qui m'auroit dit, il y a deux fois vingt-quatre heures, que je regretterois aujourd'hui un état que je déplorois alors ? Je l'eus cru impoſſible. Cependant quelle différence ! je pouvois vous parler de ce que je ſentois, je croyois entendre cette touchante exclamation qui vous échappoit dans ces premiers billets où vous ne craigniez point de nommer un nom-

qui auroit pu être le vôtre : d'Osmane, me disiez-vous ! je m'attendrissois. Une délicieuse yvresse s'emparoit de tout mon être, & maintenant je suis anéanti. Ciel, tout a donc des bornes en ce monde ! & pour moi seul le malheur n'en a point..... Mais je ne voulois pas me plaindre ; pardonnez, Mademoiselle ; mes larmes vont effacer ce que mon cœur n'a pu contenir. J'espére que vous n'y pourrez plus voir que ce qui est relatif à Mr. de Crémy. Ci-joint sont ses lettres, j'attendrai pour faire ma réponse que vous m'en ayez prescrit les termes. J'aurois peur que vous ne m'imputassiez l'excès auquel il paroît qu'il prétend en venir. En observant tous les ménagements que je garde par rapport à vous, vous ne voudriez pas, j'imagine, qu'on flétrît le reste de mes jours. J'ai vécu en galand homme,

laissez-moi mourir en homme d'honneur, je n'ai plus d'autre grace à vous demander.

## *LETTRE de Monsieur de Crémy à d'Olmane, incluse dans la précédente ainsi que celle qui suit.*

Le ton avec lequel vous me répondez, Monsieur, n'est pas celui dont on use communément avec un homme qui a pu se croire offensé. Le respect que vous avez pour Mademoiselle de *** peut lui plaire beaucoup, mais il ne prouve rien envers moi. Ce n'étoit point une décision sur la force des préjugés que j'attendois de vous, c'étoit une explication pure & simple sur les propos qui me sont revenus. Ils méritent le désaveu de tout homme incapable de les tenir.

Or vous m'alléguez des raiſons plus ſuſpectes que recevables par la ſatisfaction que vous m'offrez. Si vous penſez me la devoir, je ne la refuſerai pas, ſoyez-en ſûr. Juſqu'à préſent je ne ſuis point encore ſouſtrait à votre reſſentiment, car les circonſtances qui l'ont fait naître, ſubſiſtent dans la même force. Mademoiſelle de *** en eſt l'arbitre, elle prononcera, & je tiendrai ce que je lui ai promis ſans prétendre m'arroger des droits à ſa reconnoiſſance. Conſéquemment il ne m'eſt pas venu dans l'idée de chercher à en exiger de vous ce ſentiment : il ne ſe demande ni ne ſe refuſe, mais il ſe mérite, & ſe paie à la maniere de ceux qui l'éprouvent. Celui qui l'exige en connoît bien peu le prix, car il s'expoſe à le perdre. J'ai l'honneur d'être dans les mêmes termes que vous &c.

P. S. Recevez mes remercîments de l'exactitude que vous avez bien voulu mettre dans le petit service que je vous demandois ; si je connoissois une voie aussi sûre, je vous éviterois ces soins.

## *LETTRE de Monsieur de Crémy à Mademoiselle de ***.*

Non, Mademoiselle, les bruits qui courent n'ont point affoibli mon estime, & je vous proteste que votre franchise augmente mon respect. Je ne chercherai point à pénétrer plus avant dans vos secrets. Le Marquis de d'Olmane vous aime, il vous a plu, c'est m'en avoir dit beaucoup plus que je n'avois droit d'attendre. Permettez-moi cependant encore une question.

Je ne vous demande plus aujour-

d'hui ce que vous voulez vous cacher à vous-même, je vous demande seulement ce qui est indispensable que je sache, c'est la conduite qu'il me reste à observer. Qu'une bienséance tyrannique ne vous retienne pas, songez qu'il y va de votre bonheur, oubliez que vous parlez à une personne intéressée, & peignez vos intentions au naturel.

Si j'osois, j'interrogerois votre cœur sur trois points.

1°. Les obstacles que vous croyez insurmontables, suffiront-ils pour obliger d'Olmane de renoncer à ses vues?

2°. En les supposant insurmontables, & l'espérance évanouie, vos sentiments pour lui cesseront-ils?

3°. Seriez-vous disposée à former un autre établissement; présumez-vous pouvoir agréer celui que j'ai l'honneur de vous offrir?

Voilà, Mademoiselle, trois objets importants à examiner : tant que vous ne daignerez pas m'en donner une solution précise, je n'hasarderai pas de vous aller rendre des hommages qui pourroient vous déplaire. Il n'est point nécessaire d'être amoureux pour se marier, je répéte même qu'il vaut mieux ne pas l'être à bien des égards ; mais je crois qu'il faut un cœur dégagé de toute autre affection, afin que celle qui doit y naître tire son origine de la connoissance qu'on acquiert des qualités réciproques ; quand la bouche a dit oui, c'est au sentiment à le ratifier. Mais si le sentiment démentoit ce oui, que de malheurs n'en résulteroit-il pas ; car il n'est plus permis après l'engagement de remonter au principe de l'intention. On doit partir du fait évident pour remplir tous les devoirs qu'impose l'état qu'on a embrassé, &

ces devoirs sont bien plus stricts pour les femmes que pour les hommes : je suis fâché de le dire, en introduisant les préjugés ils ont eu soin de s'affranchir de leur joug ; ils l'ont appesanti sur votre sexe. Mais toujours seroit-il injuste qu'une femme punit un honnête homme de la préférence qu'il lui a donnée sur nombre d'autres, & de ce que ses parents l'ont contrainte d'y répondre ? Mademoiselle, plus je réfléchis, plus je suis effrayé des repentirs que présage une union formée sous les auspices de la vanité, de l'ambition & d'une convenance apparente.... Voyez qu'en dépit de tout ce qui m'engage à desirer votre main, je ne cherche point à vous séduire ; au contraire je vous présente un inconvénient à craindre, il me semble que vos réflexions ne peuvent embrasser trop d'étendue ; pensant trop bien pour ne pas vous soumettre aux

principes reçus dès qu'une fois vous en aurez contracté l'obligation, je vous exhorte à en tirer d'avance toutes les conséquences possibles ; prévoir le malheur, c'est souvent l'éviter, ou du moins se ménager des ressources quand il arrive.

J'ai l'honneur d'être.

## *RÉPONSE de Mademoiselle de *** à Monsieur d'Olmane.*

Non, Monsieur, ce n'est point à Mr. de Crémy que vous êtes redevable de mes Billets, c'est aux événements. Avec plus de justice vous ne verriez dans ma conduite qu'une exacte bienséance, de laquelle je m'étonne que vous m'ayez cru capable de m'écarter. Il est assez désagréable pour moi d'être forcée de me prêter à un commerce que mes principes condamnent. N'espérez

point que je m'expose jamais à ce qu'ils me le reprochent. Si j'étois moins sensible, je ne m'en plaindrois pas. Vous n'êtes pas le seul qui souffrez, j'éprouve des peines réelles, & vous vous en forgez d'imaginaires, ainsi nos positions se rapprochent beaucoup. Puisse cette réflexion adoucir l'amertume des vôtres !

La lettre que Mr. de Crémy vous a écrite m'attriste autant qu'elle m'inquiéte : le moyen de disputer sans cesse sur des mots, tandis qu'on est d'accord sur le fond ! Expliquez-vous donc, je vous en supplie, de maniere qu'il ne reste plus d'équivoque. Dieu m'est témoin qu'aucun intérêt personnel ne pourroit me porter à exiger de vous rien qui pût ternir votre gloire. Mais qu'appellez-vous mourir en homme d'honneur : est-ce d'aller s'égorger avec art & fureur, pour des offenses

que l'un n'a point commises, & que l'autre n'a point reçues ? quel abominable préjugé ! votre vie est-elle à vous pour en disposer ainsi au gré de vos passions, & l'exposer au hasard sans nécessité ? Citoyen de l'état, songez qu'elle appartient à la patrie. Si on vous manque, c'est elle qu'on outrage, puisque vous faites partie des membres qui forment le tout ; alors il est de votre devoir de la venger, voilà ce me semble l'unique point de vue qui a fait tolérer les duels. Les choses de conventions peuvent devenir des loix justes. Mais sachez mieux faire l'application de ces loix, & ne confondez pas le faux point d'honneur avec le véritable : le premier se suggére par une basse vengeance qui n'admet plus de bornes, le second trouve sa regle dans le motif qui le détermine, & ce motif doit être la cause générale bien plus

que l'intérêt particulier. Monſieur, les erreurs des autres rectifient quelquefois notre jugement. Si le vôtre eſt en défaut, c'eſt l'ouvrage des poſitions. Impoſez-leur ſilence, réfléchiſſez ſur les malheurs innombrables qu'entraîneroit une fauſſe démarche ; repréſentez-vous l'état où elle me réduiroit. Touché par toutes ces conſidérations dictez votre réponſe à Monſieur de Crémy, à qui je vais faire la mienne. Adieu, Monſieur ; quand vous ſaurai-je heureux & tranquille ?



## *RÉPONSE de Mademoiselle de *** à Mr. de Cremy, jointe à la lettre précédente.*

Je ſuis trop vraie, Monſieur, pour vous dire que j'ai cru avoir ſatisfait à ce qu'exigeoit de moi votre premiere lettre ; j'avois même prévu vos nouvelles queſtions. Mais vous l'avouerai-je ? je n'oſe encore y répondre, j'ai beſoin de temps pour m'examiner. Vos obſervations me font ſentir la néceſſité de multiplier les miennes. Aurez-vous la patience de ſoutenir ces ennuyeux délais pendant leſquels je ne vous preſcrirai ſûrement pas ce que vous devrez faire. J'admire votre conduite, Monſieur ; croyez qu'il ne dépendra pas de moi de vous en marquer toute ma reconnoiſſance, & que les hommages qu'il vous plaira

venir me présenter ne peuvent plus m'être à charge. Pourquoi voudriez-vous me priver de l'honneur de vous voir? Si j'ai un jour celui de vous appartenir, nous nous en connoîtrons mieux. Si je ne l'ai pas, la connoissance sera toujours faite, & je pourrai avoir obtenu une part dans votre estime. Je ne crois pas plus que vous, qu'il soit nécessaire d'être amoureux pour se marier, mais au moins faut-il être sûr qu'on se convient. L'union, la tranquillité, le bonheur dépendent des rapports de caracteres; en les étudiant d'abord, on pourroit prévenir une infinité de combats intérieurs. Il seroit moins humiliant, selon moi, de s'entendre dire vous conviendrez à d'autres, qu'il ne doit être affreux de sentir qu'on ne se convenoit pas. Et je ne sais d'où vient l'on rougiroit si fort de laisser lire dans

son ame quelqu'un qui immanquablement parviendra à en découvrir les défauts. C'est à mon gré une des circonstances où les foiblesses des autres consolent le plus, car chacun a les siennes, & l'amour propre trouve partout des indemnités; l'intérêt seul craint le grand jour. On ne consulte que lui pour former un établissement. Mais soyez certain qu'il ne domine point mon ame, & que quelque avantage que vous m'offriez, Monsieur, je ne l'accepterai qu'autant que mon cœur n'aura point à murmurer. Oserai-je vous demander pourquoi en raisonnant si juste sur la source des préjugés, vous paroissez attaché au plus grand de tous? Il est dangereux d'aimer sa femme, dites-vous; vous fuyez l'amour, vous craignez les passions. Ces phrases, vous en conviendrez, laissent une libre carriere

à l'imagination. Le moins qu'elles induisent à penser, c'est qu'en général vous avez assez mauvaise opinion de notre sexe, & cela peut faire naître des craintes sur la maniere dont vous vous conduirez avec la femme qui vous tombera en partage. Ne vous y trompez pas, Monsieur, nous sommes vos compagnes, vos amies ou nous devons l'être : pour moi je déclare tout haut que je ne me sens pas plus née pour plier, que pour ramper. En sachant souffrir qu'on me représente mes torts, j'aurai toujours le courage de ne céder qu'à la raison.

J'ai cru, Monsieur, qu'au hasard des événements à venir, il m'étoit permis, même prescrit de ne vous point cacher ma maniere d'envisager ces importants objets. Ce sera à vous de profiter des lumieres que ma fran-

chiſe me porte à vous donner ſur mon caractere. Regardez-la, je vous prie, comme l'effet de ma confiance, & me faites l'honneur de me croire votre, &c.

## *BILLET de d'Olmane en envoyant chercher les lettres précédentes.*

En attendant votre réponſe, Mademoiſelle, avec toutes les agitations & les perplexités inſéparables d'un amour malheureux, j'ai écrit dix lettres à Mr. de Crémy; mais quelqu'effort que je me ſois fait pour modérer ce qu'il vous a plu nommer ma pétulante vivacité, je tremble toujours que vous ne ſoyez mécontente. D'honneur je n'oſe pas vous envoyer une de ces lettres, j'oſe encore moins la faire partir ſans votre approbation. Quel parti prendre, Made-

moiselle ? Il n'en est qu'un seul ; soyez sûre qu'il terminera toute dispute : permettez-moi d'aller trouver Mr. de Crémy, nous nous expliquerons ensemble, j'en brûle d'impatience. Néanmoins fiez-vous à ma prudence, je vous promets d'user de toute la douceur, de toute la politesse & de tous les ménagements possibles, j'aurai sans cesse l'intérêt de votre réputation présent à l'esprit, comme votre image l'est à mon cœur. Quel plus puissant motif pour me retenir dans les bornes que vous desirez !

Adieu, Mademoiselle ; je ne vous écris que quatre mots afin que vous puissiez me répondre ce soir : quel plaisir j'aurai à baiser ce billet ! il me fera oublier un instant mes malheurs. Hélas ! rien n'est indifférent quand on aime ; tout flatte, tout agite, on chérit jusqu'à ses peines.

## *RÉPONSE au billet de d'Olmane.*

Que voulez-vous faire, quel noir projet vous agite? d'Olmane, de grace renoncez-y! je me jette à vos genoux, voyez couler mes larmes, je vous en prie, je vous en supplie, ne me faites pas mourir d'inquiétude; mon ame y succomberoit..... Le tremblement me saisit au point de ne pouvoir vous en dire davantage, mais j'espére que cela suffira pour vous arrêter. On doit craindre d'affliger ce qu'on aime.



## LETTRE à Madame de Renelle.

Chere Maman, soutenez-moi, mes forces m'abandonnent. Depuis hier au soir je suis dans un état affreux, j'ai versé cette nuit des torrents de larmes; mais quelle foible ressource! il faut attendre la fin du jour pour avoir des nouvelles. D'Olmane vouloit partir pour aller s'expliquer avec Mr. de Crémy, voyez les lettres & le billet ci-joint. Hélas! qui sait si le mien l'aura retenu? Ces hommes sont d'une fierté si extravagante, qu'ils y sacrifient tout. En vérité, ma bonne amie, au moindre bruit tout mon corps frissonne, mon imagination se crée mille monstres, il me semble voir d'Olmane baigné dans son sang. Quel malheur! comment y survivrois-je?

C'en eſt fait, s'il meurt, vous n'avez plus d'enfant..... Grand Dieu, qui connoiſſez mon innocence, écoutez mes vœux ; ſi je ne puis être à lui au moins qu'il vive, qu'il ſoit heureux, & que je le voie..... Que je périſſe même s'il le faut encore, mais qu'il vive, & que ma mémoire ne ceſſe de lui être chere..... Ma bonne amie, les larmes, les ſanglots me ſuffoquent, je vous quitte. Quand recevrai-je votre lettre ? J'ai bien beſoin de conſolation. Adieu, chere Maman, adieu, c'eſt peut-être pour la derniere fois.

P. S. Comme je cachetois ce paquet le vôtre arrive, c'eſt une reſſource dans l'attente. Ciel quelle attente ! il n'eſt encore que quatre heures, qu'il y a loin d'ici à cinq.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Il ne m'a point été possible de vous écrire hier comme je vous l'avois promis, ma chere petite. Heureusement rien ne pressoit. J'ai relu attentivement tous vos papiers, & je suis, on ne peut pas plus, contente des procédés de Mr. de Crémy. Vous voyez qu'il ne faut pas toujours juger les hommes sur les apparences, souvent elles sont trompeuses. L'extérieur n'annonce que l'éducation, les actions prouvent les principes. Cependant examinons encore, employez avec adresse les moyens que je vous ai indiqués, & j'espére qu'avant peu vous serez à portée de vous décider.

Quoique puisse dire d'Olmane, gardez-vous bien de lui communiquer

vos réponses à Mr. de Crémy. Autant vous devez de franchise à l'un, autant il est important de dissimuler avec l'autre. Son amour n'éteint point sa vanité, jugez combien elle est dangereuse. D'ailleurs, ma chere enfant, je ne veux point vous désespérer, mais interrogez-vous vous-même, & dites-moi ce que vous attendez de ce sentiment qui trouble votre bonheur. Il est involontaire, me répondrez-vous? d'accord: mais si vous ne le nourrissiez pas par l'espoir, comptez qu'il s'affoibliroit. Chere petite, croyez-moi, frappez le grand coup; engagez d'Olmane à aller retrouver Mademoiselle d'Abcourt. Votre parente & la sienne me disoit hier qu'il ne tenoit qu'à lui de l'épouser, qu'elle lui faisoit des avances continuelles. Tôt ou tard il y répondra, épargnez-vous ce chagrin & ménagez-vous le plaisir de jouir

d'une victoire que vous ne devrez qu'à vos propres forces. Il doit être bien satisfaisant d'avoir à s'applaudir d'un pareil triomphe. Je sens qu'il vous coûtera, ma chere enfant, & j'en souffre parce que j'ai pour vous les entrailles d'une mere. Néanmoins il faut racheter votre tranquillité à quelque prix que ce soit, quand vous n'aurez plus d'espérance éloignée, les occasions prochaines vous détermineront plus facilement. La générosité de Mr. de Crémy vous touchera, & peut-être parviendrez-vous à vous attacher sincérement à lui, car le mérite n'est pas toujours où nous avons cru le voir, mais souvent où nous avons négligé de le chercher.

Je vous renvoie la lettre de Madame de St. Sirant, vous ferez bien d'y répondre. J'ai appris qu'elle étoit liée depuis peu avec la sœur de Mr. de

Crémy, & elle ne vous en dit mot. Cela m'induit à penser qu'elle pourroit bien avoir aussi un peu de part aux propos qu'on prête à d'Olmane. Deux femmes fausses ensemble sont capables de tout quand elles se concilient. Remarquez avec quelle circonspection elle parle de ce mariage. Autrefois elle vous pressoit, aujourd'hui elle seroit très-aise que vous ne consultassiez que votre cœur. L'envie la tyrannise, elle voit qu'une fortune brillante acheveroit de vous mettre au-dessus d'elle, qu'un homme aimable vous feroit encore valoir : elle sent que vous l'effaceriez, & la perspective seule de votre bonheur lui porte ombrage. La jalousie est fille de l'envie, ma chere petite, & l'envie fut toujours le vice des petites ames. Rangez votre amie dans cette classe, vous ne vous tromperez pas. J'aurois bien parié qu'elle

riroit aux dépens de sa raison, dès que le danger seroit passé. Ses remords vont à présent faire place à de nouveaux écarts. Quelle pauvre femme avec toutes ses prétentions ! quand elle dit, *cela est indigne des femmes comme nous*, on entend bien qu'elle veut dire cela est indigne d'une femme comme moi; car elle croit valoir plus que toutes les autres ensemble. Je vous le répéte, c'est l'excès de son amour propre qui d'abord l'a liée avec vous, en lui persuadant que vous étiez aussi-bien qu'il le falloit pour orner son triomphe, & elle ose vous vanter la bonté de son cœur. Moi je vous suis garante que toute sa vie elle courra après les grands sentiments, se parera de beaux principes, jouera la prude, affichera le savoir, feindra la vertu, se croira Philosophe; mettez tout cela dans le creuset, il n'en sortira que de la fausseté,

une extrême foiblesse, fort peu de jugement, beaucoup de vanité, de l'esprit sans finesse, & de l'imagination sans ressource. Voilà de nos femmes du tems; apprenez à les connoître, ma chere petite, afin de vous en défier; vivez politiquement avec elle, & ne vous y livrez jamais. Adieu, aimable enfant, je vous embrasse de toute mon ame; il me tarde bien d'apprendre que toutes vos inquiétudes sont dissipées.

## *BILLET de d'Olmane à Mademoiselle de ***.*

Moi, vous affliger ! ha que tous les maux ensemble se réunissent plutôt sur ma tête; non Mademoiselle, je ne partirai point, vos prieres sont des ordres; cependant à quelle honte m'exposez-vous ? quel homme faut-il que

je ménage aux dépens de mon honneur & de mon amour ? Mademoiselle, il est bien dur de sacrifier tant d'intérêts à la fois. Mais vous parlez. O amour, tout se tait dans l'univers, je n'entends que la voix de celle que j'adore, & j'obéis. Puisse ma soumission lui prouver à quel point elle m'est chere. Depuis ces dernieres circonstances je n'ose plus me présenter devant vous, je crains que ma douleur ne me trahisse aux yeux de vos argus. Néanmoins si je ne reçois point de vos nouvelles je n'y tiendrai pas, j'irai en demander, me le permettez-vous ? J'en ai eu aujourd'hui de Paris, la pauvre petite d'Abecourt est presque aussi malheureuse que moi. Hélas ! que n'êtes-vous elle-même, ou que ne suis-je le fortuné Crémy ? Je ne crois pas qu'aucun amant ait jamais été mis à une telle épreuve. Si vous daigniez du moins

moins m'initier dans vos mysteres ! mais non : ce seroit peu de méprifer le sentiment, on méprise l'amour & l'amant tout ensemble. Dieu ! si je pouvois le croire. Pardonnez, Mademoiselle, des transports dont je ne suis pas le maître. Les tourments qu'ils me causent doivent suffire pour les expier. Impitoyable amie, si vous êtes d'accord de vos faits, dites-le moi, accablez-moi, que ce soit de votre main que je reçoive le coup de grace. Etre à vous, ou cesser d'être, il ne me reste plus d'autre alternative.

P. S. Voici quelle est ma réponse à Mr. de Crémy, elle part par un exprès, marquez-moi si vous en êtes contente.



*D'OLMANE à Monsieur de Crémy.*

Je voulois aller vous trouver, Monsieur, parce qu'il me semble que c'est l'unique moyen de nous entendre ; mais une force majeure m'arrête, Mademoiselle de *** s'y oppose. Sans doute qu'elle vous attend, dans ce cas j'irai vous trouver chez elle, ou vous me ferez l'honneur de me venir voir ici, j'ai celui d'être, &c.

*RÉPONSE de Mademoiselle de *** au Billet de d'Olmane.*

Je vous rends mille graces de votre complaisance, Monsieur ; quoique je me fusse flattée que vous auriez égard à mes représentations, j'avois cepen-

dant grand besoin de votre Billet. Vos quatre lignes à Mr. de Crémy sont très-bien ; mais si vous aviez pu vous dispenser de me nommer, j'en aurois été plus contente. Je lui manderai de ne plus m'écrire puisqu'il vous en coûte d'être mon correspondant auprès de lui. Mon intention ne sera jamais de faire souffrir personne. Bon soir, Monsieur ; la place où je vous écris ne me permet pas de vous en dire davantage ; si vous venez & que je sois seule nous nous expliquerons.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Une grande partie de mes craintes sont évanouies, chere maman ; d'Olmane s'est rendu à mes instances. Il a écrit quatre lignes à Mr. de Crémy, qui, j'espére, le satisferont. Mais quels

nouveaux tourments votre lettre cause-t-elle à mon ame ? quoi, ma bonne amie, ce n'est pas assez d'envisager que je ne serai jamais à l'homme que j'aime, vous voulez que je le force de me quitter, & le pourrai-je, grand Dieu ? Chere maman, je le vois, vous ne connoissez point l'amour, tout est aisé à qui ne sent rien. Mais prenez mon cœur pour un moment, laissez-vous absorber comme je le suis par sa tendre sensibilité, j'en appellerai ensuite à votre bonne foi, & nous verrons si la barbarie des conseils que dicte l'indifférence ne révoltera point une passion d'autant plus vive qu'elle est innocente & sans remords. Il est doux de se devoir un pareil triomphe, dites-vous : dites plutôt qu'il est aussi inhumain d'en former le projet, qu'impossible de le suivre. On supporte à peine les maux inévitables, comment

ſe réſoudroit-on à devenir l'inſtrument de ſon propre malheur ? & vous ajoûtez impitoyablement que tôt ou tard d'Olmane m'abandonnera. Cruelle amie, que vous ai-je donc fait pour déchirer ainſi mon ame ? n'étois-je point aſſez à plaindre de dévorer toutes mes peines, d'enſevelir tous mes chagrins, de renfermer mes ſentiments, de les concentrer au point de les rendre impénétrables aux yeux de celui qui les a fait naître ? fut-il jamais de ſupplice plus grand que d'aimer, & de le taire ? non, il n'en eſt qu'un, & c'eſt celui d'aimer quand on n'eſt plus aimé. Hé bien, que d'Olmane juſtifie votre prédiction, qu'il vole dans les bras de Mademoiſelle d'Abecourt. Ciel, qu'ai-je dit ? peut-être ſon inconſtance refermera-t-elle mes plaies ; quand l'amour devroit ſe changer en haine, ce feroit toujours un ſentiment

relatif à d'Olmane. O ma bonne amie! à quelle extrêmité, à quel désespoir me réduisez-vous! je ne me connois plus moi-même, quel état! pardonnerez-vous, chere Maman, les écarts où il m'entraîne? En vérité je suis digne de compassion. Plaignez une infortunée qui, malgré toutes vos cruautés, sent encore pour vous la plus tendre reconnoissance.

P. S. Je vais répondre à Madame de Saint-Sirant, puisque vous le voulez. Mais comment m'en tirerai-je, accablée comme je le suis par la douleur? Ma bonne amie, pourquoi tous vos conseils me coûtent-ils tant à suivre à présent? Autrefois, je me le rappelle, ils portoient la sérénité dans mon ame. Quand ces temps heureux reviendront-ils?

*RÉPONSE de Mademoiselle de *** à la derniere lettre de Madame de Saint-Sirant.*

Je te félicite, ma chere, ſur ta brillante ſanté. Il faut eſpérer que lors d'une autre couche, il ne te ſurviendra plus de délire. Tu vois le danger qu'il y a de ſe montrer différente de ſoi-même. Les autres s'arrêtent à ce qui leur paroît le mieux, & exigent que nous nous y tenions conſtamment. Ne ſois donc pas ſurpriſe qu'on attende de toi beaucoup de religion après les témoignages que tu as donné de la tienne. On part delà pour dire, puiſqu'elle craint, elle croit, & dès qu'elle croit, ſa conduite doit être conforme à ſa croyance. De plus, tu n'ôteras jamais de la tête

des gens qui t'entourent, que les heures qu'un malade passe dans le danger, font autant de rayons de lumiere pour l'ame. Il leur semble qu'alors le voile se déchire, que la vérité se montre à découvert, & qu'il n'y a pas deux manieres de la voir, comme si les divers intérêts qui agitent l'esprit foible d'un malade, l'amour de la vie, la crainte de la mort, ce qu'il a peur de quitter, le plus ou moins de choses qui l'attachent, & qu'il regrette avant même de les avoir perdues, n'étoient pas autant d'objets qui distraient l'ame du seul objet qui devroit l'occuper alors. Laissons ce texte de morale & parlons de ton voyage de Paris. Le ton léger dont tu traites les petites faussetés que tu médites, me fait peine, ma chere; ne connois-tu donc que le plaisir de faire des dupes? que je te plains en

ce cas! car la droiture, la franchise, la sincérité ont des charmes bien supérieurs. Ce n'est pas seulement l'affaire du moment où l'on s'y livre, c'est une douceur, une satisfaction, une sérénité dont l'ame jouit encore après par le souvenir. Si je pouvois rendre un homme vraiment content de lui, je lui sauverois pendant tout le cours de sa vie les occasions de feindre & de dissimuler, parce que c'est le sort que j'embitionnerois pour moi-même. Il me semble qu'on ne peut pas être malheureux lorsqu'il est permis d'être vrai. Tu me diras que cela nous est presque défendu; aussi devons-nous nous défier de l'habitude dangereuse qu'une ressource austere peut nous faire contracter. D'abord on se cache, ensuite on se contrefait, puis on se fait un jeu de tromper. On s'amuse d'avoir à ses ordres le masque de toutes les

vertus ; tant qu'il ne tombe pas, on tient bon, on se pare des attributs qui servent d'amorces aux hommes ; mais si quelque chose nous décele, alors plus de ménagements, on finit par être perfide. C'est la derniere ressource des femmes qui ne peuvent plus en imposer, & voilà où conduit par degrés une dissimulation mal entendue. Gardons-nous de ce danger, ma chere, car les rieurs ne seroient pas longt temps de notre côté, & les maris auroient trop beau jeu. Tu veux savoir à propos de mari si j'en prendrai un, cela est vraisemblable. Il ne m'est pas encore possible de t'en dire davantage. Mr. de Crémy me paroît tel que tu l'as jugé, un très-galant homme. J'ai des raisons particulieres pour l'estimer, même pour l'admirer. Ce sont des motifs bien plus persuasifs que le faux éclat des richesses.

Adieu, ma chere, reçois mille remercîments du bonheur que tu me souhaites. Si tu vas à Paris, fais-m'en part, je ne blâme point les plaisirs, mais seulement la maniere de se les procurer.

## *BILLET de d'Olmane à Mademoiselle de* ***.

Voici, Mademoiselle, les lettres que m'a rapportées mon messager. J'étois d'abord décidé de vous les porter moi-même, puis j'ai pensé qu'il me seroit peut-être difficile de vous les remettre. D'ailleurs, puisqu'enfin vous avez la bonté de me promettre une explication, je voudrois que vous puissiez m'indiquer une heure où je fus sûr de vous trouver seule sans qu'il y parût d'affectation. Cette entrevue remettroit le calme

dans mon ame. Vous avez causé tous mes maux, vous faites toutes mes peines, au moins que la pitié vous parle un instant en faveur du plus malheureux des hommes.

## *RÉPONSE de Mademoiselle de ***.*

Il n'est guere possible de vous satisfaire cette semaine. On attend du monde ici, remettez votre visite au lundi. Assez ordinairement ma mere dort sur les deux heures, & Mr. de Prévalle se promene. Si le hasard répond à vos desirs, vous me trouverez dans le sallon d'été. Hélas en serez-vous plus heureux ? à quoi peut vous mener cette conversation ? je l'ignore encore moi-même. Bon soir, Monsieur.

## *LETTRE de Monſieur de Crémy à Mr. d'Olmane.*

Oui, Monſieur, le moyen de s'entendre, c'eſt de ſe parler. Je ſuis fâché que les craintes de Mademoiſelle de *** vous aient retenu ; plus fâché encore que vous l'ayez inſtruite de ce dont il s'agit. Cela va l'inquiéter, nous lui devons tous deux des ménagements. En allant lui rendre mes devoirs, je paſſerai chez vous puiſque vous le deſirez. J'ai l'honneur d'être.



*LETTRE de Monsieur de Crémy à Mademoiselle de ***.*

Vous êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, de prolonger les délais, je les supporterai sans peine, dès qu'ils peuvent assurer votre bonheur. Tout ce que j'appréhende, c'est que Madame la Comtesse ne se formalise de mon peu d'empressement, elle ne peut pas lire dans mon cœur. Cette considération jointe à la permission que vous me donnez, me détermine à aller vous présenter mes hommages. Je resterai peu, & je n'arriverai que samedi au soir, parce que le matin mon projet est de passer chez le Marquis de d'Olmane. J'ai le plus vif regret qu'il vous ait communiqué mes lettres, n'allez pas vous inquiéter, je vous le demande en grace, Mademoi-

selle ; croyez que je sens trop les ménagements qui vous sont dûs pour m'en écarter. Dans le cas où votre cœur prononceroit pour le Marquis, il est certain qu'il y auroit de l'injustice de ma part à le lui disputer, de même qu'il y en auroit de la sienne à exiger que j'abandonnasse l'espoir flatteur de vous obtenir tant que vous nous tiendrez en suspens. Vous parlerai-je plus sincérement encore, Mademoiselle ? c'est moins l'appréhension de vous être à charge qui me fait renoncer au plaisir de vous voir, que la crainte que vous ne fissiez mon malheur. Je le répéte sans flatterie, vous êtes faite pour inspirer le sentiment le plus vif. Je ne suis cependant point encore amoureux ; mais je sens toutes les avenues de mon ame s'ouvrir malgré moi aux impressions de l'amour. Si je dois vous appartenir, c'est un

bonheur de plus ; & malgré ce que vous nommez mon grand préjugé, comptez que j'en sentirai le prix. Si au contraire il m'est défendu d'aspirer à vous posséder, mon cœur étant une fois engagé, je serois plus à plaindre qu'il n'est possible de l'imaginer, parce qu'avec un extérieur froid j'ai les passions très-vives. Les épreuves que j'en ai faites m'ont appris à redouter leur fougue, & m'ont conduit insensiblement à adopter ce fameux préjugé qui blesse votre délicatesse. Vous ne concevez pas quel danger on court à aimer sa femme ; il n'y en auroit nul avec vous, j'en suis convaincu ; mais vis-à-vis de bien d'autres, c'est l'écueil du sage. Pour une femme honnête & vertueuse, combien d'étourdies & d'insensées ! disons plus : combien de femmes vicieuses capables de profiter du foible de leur mari pour induire à

de

de fauſſes démarches, les obtenir à force d'artifices, & le couvrir de ridicule! ne croyez pas néanmoins, Mademoiſelle, que ces fréquents exemples me faſſent confondre toutes les femmes dans le même rang, ni que j'aie aſſez mauvaiſe opinion du ſexe pour les conſidérer comme des eſclaves: vous le dites fort bien, vous êtes nos compagnes, nos amies, ou vous devez l'être, & voici quelle eſt ma religion ſur ce point.

L'Etre ſuprême qui nous a créés, ſemble avoir départi à chaque individu les qualités propres à remplir la tâche pour laquelle il eſt né. Il n'a point été dit quant aux maris & femmes, que l'un dépendroit de l'autre excluſivement aux droits de la raiſon, à qui ſeule il eſt permis de gouverner. Je laiſſe penſer à quelques uns

qu'il n'a pas même été dit que l'un seroit donné à l'autre par des parents qui n'auroient pour objet que des vues d'ambition ou d'intérêt, qu'on feroit en quelque sorte forcé par la suite d'en prévenir l'abus, de se prendre sans se connoître, de se garder sans s'aimer, de ne vivre ensemble que pour se détester, & se rendre mutuellement malheureux. Je sais respecter les loix établies, j'en sens toute la nécessité, quand je les envisage sous l'aspect d'une politique bien entendue & nécessaire pour maintenir l'équilibre des états & des sociétés. Je respecte encore plus ces loix, lorsque je les considére sous le joug que la religion prescrit, alors je dis que c'est à la Philosophie de céder, de se taire & d'obéir. Cela posé, je crois qu'il suffit d'être engagé, pour qu'une femme raisonnable, abstraction faite

de goût, de sentiment, s'applique à plaire à son mari, qu'elle lui doit des égards, de même qu'elle a droit d'en attendre de lui, pour l'intérêt des deux époux. Je ne conseillerai jamais à l'un de ramper devant l'autre. Un ame servile est une ame méprisable à mes yeux. Le mari dont la femme n'a nulle espece de volonté vis-à-vis de lui peut en inférer par une conséquence assez juste, que la complaisance qu'elle a, dégénérera en foiblesse vis-à-vis des autres; il seroit étonnant qu'on fût toujours d'accord; mais la raison doit ramener à l'être. Qui dit raison dit tout. Le sens de ce mot s'entend bien mieux qu'il ne s'explique. Du côté de la raison se trouve la douceur qui persuade, & non l'autorité qui révolte. De-là naît cette égalité mise dans la nature par le grand Auteur de toutes choses, qui, pour la par-

faite union du tout a voulu que l'un eût besoin de l'autre. Mais permettez-moi de l'observer en passant, Mademoiselle, la forme d'éducation que vous recevez en général est la source où se puisent tous les abus. D'une part elle nous induit & souvent nous oblige à nous arroger des droits que fonciérement nous n'avons pas. D'autre part elle cause toutes vos erreurs, vos fautes & votre foiblesse. La premiere leçon qu'on vous donne, & presque toutes celles qui la suivent, tendent uniquement à vous inspirer le desir de plaire. On ne vous dit pas qu'en voulant y parvenir, il faut que personne autre ne vous plaise que celui auquel on vous destine. Crainte d'irriter la nature, on laisse échouer votre raison. Tous les talents vous sont dévolus comme de droit. On remplit votre tête de vuide, de frivolité, de jolis riens, & pour le cœur il

devient ce qu'il peut ; l'ame, cette portion si précieuse de votre être, n'est pour ainsi dire qu'un mot auquel on veut bien accorder un certain sens ; on vous apprend qu'il faut le savoir placer dans une phrase ; & l'on ne vous dit pas qu'en elle réside tout ce qu'il y a de bon, & malheureusement tout ce qu'il y a de vicieux, qu'elle est le mobile de tout, qu'elle doit diriger toutes vos affections, & qu'en pratiquant les vertus vous deviendrez vertueuses, soit par amour du bien, soit par amour propre. Au lieu de tout cela, dis-je, on vous laisse errer au gré de tous les dangers ; on attend de vous des effets sans cause, il faut que vos sensations accélérent vos connoissances, tandis que les connoissances devroient prévénir vos sensations. On suppose qu'une belle femme doit avoir une belle ame, ou plutôt tant qu'une femme est belle

bien des gens ne lui demanderoient rien de plus. C'est donc une sorte d'injustice que de se plaindre si hautement des femmes, lorsqu'on ne veut rien faire pour les rendre meilleures. Mais les hommes valent-ils mieux ? mon but n'est pas de l'approfondir, ni de généraliser si fort mes idées que vous pensiez qu'il n'y ait point d'exception à faire.

Pour finir cette lettre déjà trop longue, & pour vous donner une solution précise à votre demande, je dois vous protester, Mademoiselle, que je n'ai dressé aucun plan de conduite ; les vertus de ma femme seront ma boussole. Dans la société intime de deux personnes raisonnables il faut que l'un propose, que l'autre compare, que tous deux résolvent, c'est-à-dire, que la raison rapproche leurs sentiments, même aux dépens de leurs opinions particulieres ; chacun doit faire usage de la petite

portion de supériorité dont la nature l'a doué. Si elle eût voulu que l'autorité, ou le despotisme fût tout d'un côté, pourquoi auroit-elle partagé ses faveurs ? j'ose me flatter, Mademoiselle, que ces réflexions sont dignes de vous. Quelque desir que j'aie de les voir confirmées par votre approbation, je ne vous demande point de réponse. Je parts dans l'instant pour un voyage indispensable, & avant samedi au soir j'aurai sûrement l'honneur de vous voir, &c.



## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Je reçois votre lettre, ma chere petite, elle me touche sensiblement; mais elle ne me rebute pas encore. L'amour & la vertu combattent dans votre ame, je m'y attendois : vous souffrez, plaignez-vous. Il faut que nos amis malheureux aient ce droit, même aux dépens de l'amitié. La mienne ne s'en offensera jamais, pourvu que cela vous aide à vaincre : oui, ma chere petite, mes conseils sont durs, j'en conviens; ce reproche m'atteste que vous sentez leurs poids, que vous les appréciez, & qu'ils vous fournissent matiere à réflexion. S'ils ne vous avoient pas irrité d'abord, j'aurois dit tout est perdu, c'est un malade qui ne sent plus le fer; mais vous gémissez : & j'espére.

Mon enfant, voudriez-vous perdre le fruit de tant de combats quand il ne vous en reste plus qu'un à soutenir pour triompher. Non, j'attends plus de courage d'un cœur que j'ai formé au bien. Je ne crois pas même nécessaire de retracer à vos yeux le tableau effrayant des maux qui vous menacent si vous êtes sourde à ma voix. Je connois trop bien votre ame : la vertu a des attraits pour elle qui l'emporteront toujours sur l'effet de la terreur. Mais le délire où vous jettent les passions est trop violent pour durer, ainsi je vous exhorte à profiter du premier moment de calme qui lui succédera. Achevez cette grande œuvre dans la chaleur de l'enthousiasme. Défiez-vous, sur toutes choses, de cette sorte de courage qui a besoin de délai pour se fortifier. Que la volonté & l'exécution soient l'affaire d'un seul

instant, s'il se peut, & la victoire est à vous. Je dirois volontiers la victoire est à nous, car il me semble que c'est pour mon propre bonheur que je travaille, tant vous m'êtes chere. Adieu, aimable enfant, j'attends impatiemment la réponse de Mr. de Crémy. Votre lettre doit le faire parler s'il n'a point d'intérêt de se taire; c'est-à-dire, s'il pense comme je le crois en galant homme sur tous les points.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Vous parlez raison, chere Maman, à qui est incapable de l'entendre. De grace, épargnez ma foiblesse; ne me louez pas quand je mérite si peu d'éloges; c'est m'accabler. Vos reproches m'humilieroient moins, mais

vous voulez me livrer aux miens, vous prétendez qu'ils seront encore plus durs. Hélas, qu'opéreroient-ils? Vous espérez, parce que je gémis; eh bien, ma bonne amie, cessez d'espérer, car je ne gémis plus. Je suis confondue, anéantie, mes maux augmentent tous les jours. Je crois enfin la mesure comble. Mr. de Crémy doit aller trouver d'Olmane samedi matin; ils m'assurent tous deux d'une prudence sur laquelle il m'est impossible de compter. Non, je n'y compte point, je m'attends à tout, je vois déjà les malheurs à venir comme présents; & je vous en parle sans me plaindre, sans jetter une larme, à peine m'échappe-t-il un soupir. Jugez de mon état, chere Maman, je suis bien mal, puisqu'à force de sentir je ne sens plus rien. Mon ame est engourdie par l'excès de la douleur,

mon cœur ne palpite plus, mes yeux s'éteignent & se refusent au soulagement de mes peines. Vraie image de la mort, il ne me reste qu'un souffle de vie. L'amour & l'amitié me le prêtent sans doute; mais ce ne sont plus que des éteincelles qui par leur propre choc vont s'entredétruire. Adieu, ma bonne amie, adieu! Ci-joint est la lettre de Mr. de Crémy. Demain je ferai prier d'Olmane de ne plus m'écrire.

Je ne dirai rien de l'état affreux dans lequel j'étois plongée: cette lettre le peindroit s'il étoit possible de le rendre. Mr. de Niord avoit fait prévenir la Comtesse, qu'incessamment Mr. de Crémy viendroit la voir, sa joie sembloit insulter ma douleur. Mr. de Prévalle ni elle ne vouloient point s'appercevoir que je souffrois. J'avois beau être triste ou mécontente, ils me

traitoient avec la même douceur ; & sans nulle pitié, ils me présentoient à chaque quart-d'heure du jour mon établissement comme prêt à être conclu : ils prétendoient sans doute m'accoutumer à l'idée que jamais je n'appartiendrois à d'autre qu'à Mr. de Crémy. Souvent cela me révoltoit, & je leur répondois d'un ton chagrin que je n'avois encore rien promis : ils feignoient de ne pas m'entendre. Pour d'Olmane il n'en étoit plus question ; Mr. de Prévalle s'attachoit à ne plus prononcer son nom. Etoit-ce de sa part délicatesse ou ménagement ? Sans autre examen je crois que c'étoit mal l'entendre. Le cœur s'irrite plutôt qu'il ne se guérit par une extrême sévérité. De mon côté je n'avois pas assez de confiance en Mr. de Prévalle pour hasarder d'en faire le dépositaire de mes foiblesses ;

il me paroissoit trop sage. Les gens de son âge sont naturellement gens à préceptes, ils dogmatisent sans cesse, ils persuadent rarement une jeune personne sensible, à qui il ne faudroit parler que le langage de la tendresse. D'ailleurs, quoiqu'en demandant conseil on semble reconnoître la supériorité de celui auquel on s'adresse, intérieurement l'amour propre cherche l'égalité dans la personne qui est consultée : on veut pouvoir se dire quelque jour j'aurai ma revanche, je conseillerai à mon tour. Cette observation que je ne fis pas dans le temps, mais qui est dans la nature, ferma toujours mon cœur à Mr. de Prévalle. Ce jour-là il voulut m'en faire des reproches, & m'engager à recevoir Mr. de Crémy d'un air plus ouvert. Peu disposée à l'entendre, je sortis brusquement sans lui répondre, &

m'en fus rêver aux malheurs que je n'avois plus la force de pleurer.

Sur les cinq heures je me rendis dans l'avenue pour aller au devant des nouvelles de d'Olmane, fermement résolue de lui mander de ne plus m'écrire. Ses lettres étoient un adoucissement, je l'avoue, mais je ne voulois point l'acheter aux dépens de ma propre estime : Madame de Renelle m'avoit trop appris à en sentir le prix. Or, dès que rien n'autorisoit plus ce commerce, je ne pouvois l'entretenir sans reproche. J'avançois à pas lents en réfléchissant sur le sacrifice que je méditois, lorsqu'au lieu de la fille que j'attendois je vis à une certaine distance un homme bien mis descendre d'une assez belle voiture, il sembloit se hâter de me joindre, & ses gens prenoient le chemin du château. Mon imagination me fournissoit mille conjectures,

desiroit réellement de me voir. Je me rends à votre invitation le plutôt qu'il m'est possible, Monsieur, lui ai-je dit; j'aurois cependant souhaité devoir notre connoissance à d'autres circonstances. Elles sont si heureuses pour vous, m'a-t-il répondu, qu'il ne vous sieroit pas de vous en plaindre. Mais pour vous expliquer, ai-je repris, faites-moi l'amitié de me dire quels sont vos griefs? je n'en ai nul contre vous, Monsieur; j'envie votre bonheur, je maudis le destin, voilà tout : cela ne vous insulte pas, je pense. Non, Monsieur; mais j'étois offensé du peu de justice que vous m'avez rendu en me soupçonnant coupable d'enlever une femme à un homme qui auroit son cœur; & je n'étois pas moins blessé du mépris que caractérisoient vos menaces. Monsieur, a-t-il dit d'un ton haut, je n'ai point d'injustice à me

reprocher, je ne menace jamais indirectement ceux que j'eſtime, & je ne menacerois d'aucune maniere quelqu'un que je mépriſerois ; mais je ferai toujours raiſon à ceux qui ſe croient offenſés. Marquis, vous vous emportez, ce n'eſt pas ſûrement votre projet. Mr. de Crémy, je ne fais plus de projets, je les ai vus trop de fois s'évanouir. Les malheureux ne peuvent penſer qu'à ſaiſir le moment : parlez, eſt-ce une ſatisfaction que vous demandez ? je ſuis tout prêt.... Il ſe levoit, s'agitoit, cherchoit des yeux ſon épée. J'ai tiré la mienne & la lui ai préſentée en diſant, ne vous inquiétez point, Monſieur, celle-ci ſuffira pour nous deux. Mon ſang froid l'a déconcerté. Comment, Monſieur, comment l'entendez-vous ? J'entends, Monſieur, qu'il ne vous eſt pas permis d'affliger une perſonne à qui j'ai donné ma

parole qu'elle n'avoit rien à craindre. Votre parole n'est rien, Monsieur. Mais, Monsieur, sûrement vous lui avez donné la vôtre ; & ce doit être beaucoup. J'ai promis de la prudence ; Monsieur, rien de plus. Et la mienne ne tient plus au flegme affecté d'un rival qui, sans doute, prétend me narguer. Sortons, Monsieur, sortons. Très-volontiers, Monsieur. Il remarqua que je ne prenois point mon épée. Monsieur, oubliez-vous où nous allons ? Nous allons prendre l'air, j'imagine ; cela nous fera du bien. Treve de mauvaise plaisanterie, Monsieur ; prenez votre épée, vous en aurez besoin. Je ne le présume pas, Monsieur ; cependant je la prends & nous sortons. A peine fûmes-nous à cent pas qu'il me dit de me mettre en défense. Nous sommes trop près de chez vous, lui répondis-je ; il ne faut pas nous exposer à

être regardés l'un ou l'autre comme assassins ; avançons. Je le conduisis au bout de cette avenue ; je m'arrêtai pour considérer le château. N'est-ce pas là, lui demandai-je, qu'habite cette jeune & aimable personne que vous voulez perdre... Point de questions étrangeres au sujet qui nous amene, Monsieur ; défendez-vous, ou je vous déshonore : il n'y a point de milieu. Il détournoit sa vue de ce côté-ci ; quelques larmes rouloient dans ses yeux ; je me sentis pénétré de compassion. L'amour prête des excuses aux plus grands écarts. Néanmoins je feignis de me mettre en défense pour ne pas irriter sa fureur. Je parai d'abord quelques coups de la main gauche. Pourquoi, Monsieur, ne pas vous servir de la droite, me demanda-t-il ? Parce que je ne le puis étant habillé. Hé bien, Monsieur, ôtez votre

habit. En même tems il jette son épée & vint pour m'aider ; un peu de sang qu'il apperçut à ma chemise le surprit. Mais je ne vous ai certainement pas blessé, que cela signifie-t-il ? Il regarde, il tâte, & sent une bande autour de mon bras, je le laisse faire sans lui répondre. Mais, Monsieur, vous ne pouvez jamais vous servir de ce bras ? Alors, pour qu'il ne pût pas m'insulter réellement par de faux soupçons, je lui découvris une plaie moitié refermée. Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, qu'on peut refuser de se battre sans être poltron. Cette plaie cependant ne seroit qu'un foible obstacle vis-à-vis d'un homme qui m'insulteroit, ou qui prétendroit me faire la loi ; mais vis-à-vis de vous, qui me semblez ne vouloir ni l'un ni l'autre, je me contenterai de compatir à vos peines, & j'éviterai d'aigrir celles d'une fille de

qualité, qu'un éclat réduiroit au désespoir. Croyez-moi, d'Olmane, retournons chez vous avant d'être vus de personne; il ne faudroit qu'un indiscret pour effrayer Mademoiselle de ***. Votre sang froid me tue, Monsieur de Crémy, me dit-il; puis en me tendant la main, il ajoûta : mais vos vertus me désarment. Je voudrois pouvoir vous aimer autant que je vous estime : hélas! pourquoi me ravissez-vous ce que j'ai de plus cher? jamais, non jamais vous ne l'aimerez comme moi, cette fille adorable! En achevant ces mots il fondit en larmes, & se laissa tomber au pied d'une haie qui nous couvroit. En vérité les transports, les agitations qui accompagnoient sa douleur me déchirerent l'ame. Je m'assis près de lui, j'essayai de le calmer par les protestations les plus sinceres, que je ne ferois rien pour que vous acceptassiez mes

offres ; qu'au contraire, si vous lui étiez attachée, je concerterois avec vous les moyens d'unir son sort au vôtre. Alors il me sauta au col, me tint long-tems étroitement embrassé, sans pouvoir proférer une parole, car il ne sortoit d'un état violent que pour entrer dans un autre plus violent encore ; ses forces l'abandonnant enfin, il me laissa aller, en me disant d'une voix presque éteinte, oh Mr. de Crémy, pensez-vous bien à ce que vous venez de me promettre ? Le plaisir de faire deux heureux, lui répondis-je, me dédommageroit de tout. Si la délicatesse me permettoit de vous offrir ce que peut-être la vôtre refuseroit d'accepter, je vous prouverois qu'il est encore des hommes pour qui la fortune n'a d'attraits qu'autant qu'elle procure la satisfaction d'obliger. Arrêtez, Mr. de Crémy, me dit-il, c'en est trop, vous me confondez ; respec-

tez ma délicatesse, épargnez ma sensibilité, plaignez-moi; aidez-moi si vous le pouvez; c'est tout ce que je peux souffrir, & plus cent fois que je ne devois attendre... Mon cher Crémy; les mouvements de reconnoissance, d'admiration, d'attachement qui s'élevent dans mon ame me suffoquent, que votre cœur serve d'interprete au mien, & recevez-moi au nombre de vos amis. Il se précipita encore de nouveau dans mes bras; nous mêlâmes nos larmes ensemble; enfin je l'arrachai à ses violents transports pour le mener chez lui, où je l'ai laissé beaucoup plus tranquille.

Voilà, Mademoiselle, le récit exact de la scene la plus attendrissante qui fût jamais. Que ne vous dois-je pas, Monsieur, lui dis-je avec émotion? Rien ne paroît difficile lorsqu'on est inspiré par vous, Mademoiselle. N'at-

lez pas, ajoûta-t-il, m'humilier par des remercîments; ils ne feroient qu'une nouvelle preuve du peu de justice que vous rendriez à mes sentiments. D'ailleurs le temps presse; il est tard. Je ne puis pas me flatter de vous voir seule demain. Ainsi employons les instants qui nous restent à chercher les moyens de combler vos vœux. Je réfléchis alors que la durée de ce tête-à-tête pourroit paroître suspecte. J'observai que Mr. de Crémy sourioit de mon ingénue & tardive réflexion. J'y ai pourvu, me répondit-il, en ordonnant à mes gens de s'arrêter le long du parc aux endroits où ils ne pourroient pas être vus, & de n'entrer chez vous qu'à sept heures précises. D'ici-là occupons-nous de votre bonheur. Il est plus dépendant de celui de d'Olmane que vous ne croyez; j'en suis sûr. Mais

pourquoi ces larmes, Mademoiselle, poursuivit-il; douteriez-vous de ma bonne foi? Non assurément, Monsieur. Eh bien, parlez donc sans détour; ne rougissez point devant un homme qui blâme bien moins votre sensibilité qu'il ne la partage. Oui, Mademoiselle, elle vous rend plus intéressante à mes yeux, plus estimable & plus chere à mon cœur. Qui pourroit se persuader qu'une jeune personne de votre âge réunit autant de vertus. Dites plutôt de foiblesses, Monsieur. Non, Mademoiselle, désabusez-vous : l'amour pur & honnête n'est point une foiblesse, c'est un sentiment au-dessus de tous les autres, que je distingue & respecte en homme qui a senti son invincible pouvoir, & qui..... Mais de grace, Mademoiselle, expliquez-moi quels obstacles s'opposent à l'union que vous

desirez; il n'est rien que j'e n'entreprenne pour les vaincre. Votre générosité me pénétre, Monsieur; mais dans l'état où vous me voyez, que puis-je vous dire pour exprimer ma reconnoissance? Mademoiselle, je ne vous en demande qu'une seule preuve: c'est de me mettre à portée de vous servir. Quelle voie faut-il prendre. Hélas, Monsieur, il n'en est point! D'Olmane ne peut jamais m'appartenir. Mademoiselle, la crainte vous exagere peut-être les difficultés. Monsieur, elles sont insurmontables: on ne remédie point à l'infortune. Croyez que j'ai assez réfléchi, & j'espére vous en convaincre par les résolutions que je forme dans ce moment. Une amie qui veille sur ma conduite, & pour laquelle je n'ai rien de caché, me presse d'engager d'Olmane à épouser sans délai Mademoiselle d'Abecourt. Cette jeune

personne eſt riche, elle l'aime, il ſera heureux avec elle. Moi je dois me reprocher de retarder ſon bonheur en le laiſſant ſe repaître d'une vaine eſpérance : ainſi je me rendrai, quoiqu'il m'en coûte, aux conſeils de mon amie. J'avoue que je n'ai pu m'y réſoudre d'abord : les tendres proteſtations que me renouvelloit d'Olmane dans toutes ſes lettres animoient mes ſentiments pour lui : le danger auquel je croyois ſes jours expoſés augmentoit ma ſenſibilité : permettez que je vous céle une partie de mes foibleſſes. Votre explication diſſipe mes inquiétudes ; je ſens mes forces renaître ; j'entends ce que le devoir me dicte, je l'exécuterai : & ſi après cette petite victoire je puis être digne de l'homme auquel je me dois réellement ..... Mr. de Crémy, qui juſques-là m'avoit écoutée avec une forte

d'admiration, m'interrompit en se jettant à mes genoux. Et non, Mademoiselle, vous ne me devez rien, me dit-il; que ce ne soit point au foible mérite de mes procédés que vous sacrifiez un homme qui vous est cher. Consultez la raison pour vous déterminer, puisque les circonstances vous y obligent; mais par rapport à moi ne consultez que votre cœur: c'est à son propre mouvement que je veux être redevable de ma félicité. Si elle vous coûtoit un soupir ou un regret, je ne m'en consolerois de ma vie. Je le relevai en l'assurant qu'il pouvoit être tranquille & compter sur ma droiture. Puis je l'engageai à rester jusqu'au lundi, jour où j'attendois d'Olmane. Il me le promit, & nous regagnâmes le Château. L'attention qu'il eut de changer de côté pour me donner le bras, me fit hasarder

quelques questions sur sa blessure. Je suis désespéré de ne pouvoir vous satisfaire, Mademoiselle, me répondit-il; mais l'honneur & la probité m'imposent silence. Il arrive souvent qu'une affaire particuliere n'est point notre propre secret; celle-ci est de ce nombre: permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

La Comtesse parut enchantée de nous voir entrer ensemble d'un air de bonne intelligence. Elle reçut Mr. de Crémy à bras ouverts, & courut avertir Mr. de Prévalle. Le soir elle me demanda ce que Mr. de Crémy m'avoit appris de nouveau, s'il ne venoit pas conclure. Non, lui répondis-je, rien ne presse encore; il faut auparavant nous connoître. Mr. de Prévalle s'étonnoit aussi de son silence; pour moi je les laissai commenter à leur aise, & j'allai m'indemniser des tour-

ments de la crainte. En repassant sur ma conversation avec Mr. de Crémy, j'appréhendois de m'être trop avancée. Mais sa délicatesse me rassuroit : j'étois sûre qu'en lui faisant un aveu sincere, il m'aideroit encore si je ne pouvois vaincre. Puis cette confiance qui m'avoit encouragé, m'effrayoit un instant après. Je m'en voulois de ne pouvoir pas mieux répondre à la générosité d'un homme qui m'inspiroit une sorte de vénération. J'avois cru trouver des armes contre moi en le retenant plusieurs jours. Je le verrai sans cesse, me disois-je ; la noblesse de ses procédés me parlera pour lui ; ses vertus me toucheront ; sa présence m'aidera à triompher. Mais il semble que plus la victoire nous coûte d'efforts, moins nous sommes maîtresses des mouvements intérieurs. Les combats affoiblissent l'ame. L'amour se venge toujours

jours sur le cœur des droits qu'on essaie de lui enlever. C'est à-peu-près jouer à qui perd gagne. L'amant mal traité devient plus cher ; & il est sans contredit le moins malheureux.

Mr. de Crémy, avant de partir le lundi matin, demanda la permission d'entrer chez moi. La Comtesse l'y conduisit, & nous laissa seuls. Au signe que je lui fis il comprit qu'on pouvoit nous écouter, & me répondit par un autre signe en me montrant des lettres. Comme j'avois prévu qu'il ne venoit que pour assurer notre correspondance, je lui donnai l'adresse de Madame de Renelle. Cette voie, lui dis-je, un peu bas sera plus lente : mais elle est sûre & ne coûtera rien à personne. Il m'entendit : une minute après il me quitta. En l'embrassant, je le remerciai de nouveau, & lui confirmai que je m'explique-

rois le même jour avec d'Olmane. Celui-ci arriva exactement à l'heure indiquée. J'étois seule : quel plaisir & quel embarras pour lui & pour moi de nous trouver tête-à-tête ! nous rougîmes mutuellement sans oser nous parler ; & nous fûmes ce que sont ordinairement les amants malheureux, d'assez sots personnages. J'entends, me dit-il, au bout d'un quart-d'heure, ce que m'annonce votre silence ; la générosité de Mr. de Crémy a triomphé, je le vois : il ne me reste plus rien à espérer. Il avoit les yeux baignés de larmes ; j'étois moi-même très-disposée à l'attendrissement. Qu'on se peigne, si l'on peut, les divers mouvements de mon cœur, les agitations de mon ame, les combats d'une raison chancelante sur un sentiment presque affermi par la multiplicité des contradictions.



J'étois plus touchée des pleurs de d'Olmane que pénétrée de mes devoirs. L'on a dit, avec raiſon, que le ſouvenir d'un ami ſuffiſoit quelquefois pour rappeller à la vertu : la lettre de Madame de Renelle me revint à l'eſprit ; elle me fit faire un prompt retour ſur moi-même ; & je m'efforçai d'être digne de tout ce qu'elle penſoit d'avantageux ſur mon compte, en montrant au moins une fermeté apparente à d'Olmane. Plus je ſerois déſeſpérée, lui dis-je, que cet événement prît quelque choſe ſur votre bonheur, moins je dois vous laiſſer repaître de chimeres. C'en ſeroit une de croire balancer des motifs d'intérêt par des raiſons de convenance. Nous n'étions pas deſtinés l'un à l'autre. Et ſi vous vous êtes fait illuſion là-deſſus, vous ſavez que quelque flattée que j'aie pu être de vos vues, jamais je n'ai





contribué à nourrir votre erreur : il eſt temps enfin qu'elle faſſe place à la vérité : non, Monſieur, je ne puis être à vous. Quand je ne ſerois point encore tout-à-fait vaincue, il eſt à préſumer qu'on réuſſira. La Comteſſe le deſire, je dépends d'elle, vous le ſavez. Vous ſavez mille autres choſes ſur leſquelles la prudence m'ordonne de me taire, & qui toutes ne peuvent que concourir à me faire céder. J'entrevois avec peine que l'application de ce mot vous affecte ; mais j'eſpére, Monſieur, que vous trouverez en Mademoiſelle d'Abecourt tout ce qui peut vous dédommager & vous rendre heureux. Elle vous offre une fortune fort au-deſſus de celle que j'aurois pu avoir, que vous faut-il de plus ? épouſez-la, jouiſſez l'un & l'autre d'une félicité pour laquelle je forme les vœux les plus ſinceres, & dont je

ferai volontiers témoin. La pureté des fentiments qui nous ont liés nous promet une fociété charmante, elle ne fouffrira point des engagements que nous aurons pris. Après m'avoir eftimée jufqu'à préfent, j'ofe me flatter que vous faurez m'eftimer encore, & que nulle forte d'idées frivoles ne viendront troubler le repos d'une femme à laquelle vous vous devez tout entier, ne fût-ce que par reconnoiffance pour toutes fes démarches. Oh c'en trop ! me dit-il, cruélle, arrêtez : je vous perds & n'entends plus rien. Ciel, falloit-il foupirer fi long-tems après cette entrevue pour y venir chercher le défefpoir ? que mon rival ne m'a-t-il plutôt percé de mille coups, ils m'euffent parus doux en comparaifon de ceux dont vous m'accablez. Grand Dieu, foutenez-moi, dans ma fureur ! je fuis capable de tout. Il verfoit des

larmes de rage, se promenoit à grands pas, se frappoit souvent le front d'une main, appuyoit l'autre sur son cœur, & paroissoit n'être plus à lui. Je fus le prendre par le bras & le ramenai près de moi. De grace calmez-vous, lui dis-je; je vous croyois assez mon ami pour craindre de me compromettre. Hélas, si je ne le craignois pas, me contiendrois-je comme je le fais, reprit-il d'un ton de reproche ? Puis baissant un peu la voix, oui je vous estime, je vous respecte plus que femme au monde. Mais je vous adore. Le conseil barbare que vous me donnez est au-dessus de mes forces; mon bonheur dépendoit de vous absolument, je n'ai nul droit de vous reprocher le froid avec lequel vous me le ravissez, ce bonheur. Vous m'obligez à vous admirer, même en me rendant le plus malheureux des hommes; mais de

grace ne me parlez plus de félicité ; loin de vous, il n'en est plus pour moi. Epousez, me dites-vous, Mademoiselle d'Abecourt, notre société ne sera point interrompue : nous nous verrons, dites-vous. Et qui sait si voyant que vous l'éclipseriez, elle ne m'obligeroit pas de vous fuir ; qui sait si je serois maître des impressions de mon cœur ? Peut-être éprouverez-vous un jour, Mademoiselle, qu'il n'est pas si facile de le soumettre aux circonstances. Loin de moi le parti que vous me proposez : je vous adore & je le déteste. Vous rejettez ma tendresse ; eh bien j'irai vivre dans un coin de l'univers, malheureux, ignoré ; encore si je pouvois y emporter la certitude que vous prendrez quelque intérêt à mon sort... Ses sanglots l'interrompirent. Je l'avois empêché de se jetter à mes genoux en lui représentant qu'on pouvoit l'y surpren-

dre. Mais peu faite à ces sortes de transports je ne savois comment les calmer. Le ton de l'amitié tient de si près à la tendresse : Madame de Renelle me l'avoit défendu. La fierté pouvoit l'aigrir ; & la pitié s'y opposoit. J'usai de fermeté pour le ramener.

En desirant que je prenne intérêt à votre sort, lui dis-je, vous m'en ôtez le pouvoir. Rappellez-vous quelle a été ma conduite envers vous, & voyez si je puis, ni dois souffrir que vous me parliez dans ces termes d'un attachement auquel je suis moins que jamais dans le cas de répondre. Mais Mademoiselle.... Non, Monsieur, toute espece d'amour suppose l'espérance ; & l'espérance d'un amant blesse la délicatesse d'une fille vertueuse. D'ailleurs avez-vous pu vous dissimuler que la différence de fortune change aujourd'hui tout ce qui sembloit autrefois concou-

ſir à nous rapprocher? Le cœur diſſerte mal ſur ces matieres, Mademoiſelle. Cela peut-être, Monſieur; mais croyez-moi des nœuds mal tiſſus ſe détruiſent par des liens mieux formés. Songez ſérieuſement à votre établiſſement; faites le bonheur d'une fille qui vous aime. Je reſterai dans ce pays-ci; partez, ramenez-moi une voiſine aimable. Je ne rédoute ni ſa haine ni ſa jalouſie. Empreſſée à la faire valoir je ſaurai prévénir ſes injuſtices. D'ailleurs il ſeroit bien difficile qu'elle ſe méprît au ton qui régne entre nous. Rien ni annonce ni m'y annoncera des liaiſons inquiétantes pour elle, je ne négligerai rien pour le lui prouver. Que je ſerois comblée de vous voir heureux dans les bras d'une autre: grand Dieu! oui dans les bras d'une autre. Si j'avois quelque pouvoir ſur vous; je dirois que je l'exige. Et j'a-

joûte que ce n'eſt qu'à ce prix que vous devez compter ſur la continuation de mon eſtime & de mon amitié, parce que l'une tient à l'autre ; & que les hommes ne ſont véritablement eſtimables qu'autant qu'ils ſavent ſe rendre à ce qu'ils doivent.

Je ne penſois pas à beaucoup près tout ce que je m'efforçois de lui perſuader : mais hélas tel eſt notre ſort ! on nous oblige de cacher ce que nous ſentons ; & l'on nous accuſe enſuite de détours, d'artifices, de diſſimulation. Tout dépend de l'idée que les hommes attachent à ces mots ; qu'ils ſachent être une fois d'accord avec eux-mêmes, ils y appliqueront divers ſens ſuivant les cas particuliers. Alors la diſſimulation ne ſera ſouvent qu'acte de prudence. Quelles ſont dans le monde les femmes dont la vertu eſt plus expoſée ? ce ſont ſans contredit les femmes

naïves & franches. Osent-elles penser tout haut, osent-elles se montrer ce qu'elles sont, laissent-elles pénétrer dans les replis de leurs ames quelque homme que ce soit, ou il en a abuse, ou il en profite ; & toujours elles sont dupes : trop heureuses encore si elles ne le sont que de leur cœur. Qu'on nie ce fait & que l'on condamne l'attention continuelle que j'apportois à me rendre impénétrable, je réclamerai à mon tour cette bonne foi dont les hommes font parade à nos dépens.

Je reviens à d'Olmane ; il m'avoit fallu prendre prodigieusement sur moi pour soutenir ma fermeté avec lui pendant plus d'une demi-heure que dura l'entretien. Aussi dès que quelqu'un fût venu l'interrompre, je sortis accablée de douleur. O raison ! ô Philosophie, que votre appui est incertain, m'écriai-je, dans l'amertume de

mon ame ! je me croyois, il n'y a qu'un instant, victorieuse, & me voici plus foible que jamais.

Tel fut l'état de perplexité auquel je m'abandonnai toute entiere pendant plusieurs jours. Des lettres de Madame de Renelle & de Madame de St. Sirant vinrent m'y arracher ; à peine pensois-je que je devois à la premiere un détail exact de tout ce qui s'étoit passé, tant j'étois absorbée.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Votre état m'inspire une compassion si grande, ma chere petite, que j'ai mieux aimé différer ma réponse que d'ajoûter encore à vos maux par mes conseils. Je sais qu'il faut savoir proportionner le remede aux forces du malade. Laissons donc passer cette

crise. Rebuter votre raiſon, ce ſeroit courir riſque de refroidir votre courage, ſur lequel je ſuis fondée malgré toutce que vous pouvez me dire : allez, ma chere enfant, je connois mieux que vous les reſſources que l'on trouve dans une ame auſſi pure que la vôtre ; mais pourquoi, depuis huit jours, n'ai-je point eu de vos nouvelles ? j'attendois un exprès dès le lendemain de l'entrevue tant redoutée & peut-être ſi néceſſaire pour votre repos. Car je me perſuade d'après la derniere lettre de Mr. de Crémy, qu'il ſe conduira de maniere que s'il eſt des hommes plus aimables que lui, il n'en peut pas être de meilleurs, de plus vertueux & de plus dignes de vous. Moi qui m'en rapporte difficilement aux paroles, je vous avoue que cette lettre m'a ſéduite par le naturel de ſon ſtyle, par la vérité des tableaux qu'elle préſente, par

l'impartialité qui y régne, par l'étendue des choses qu'elle embrasse. Je n'aurois cru capable d'une telle franchise qu'un homme, hélas, qui n'existe plus. Ma chere enfant, quiconque voit bien, compare avec justesse, juge avec indulgence, fait son bonheur, & assure celui des autres. Quel plaisir j'aurois de vous savoir heureuse ; mais ce n'est pas le moment d'en parler. Adieu, ma chere enfant ; adieu, ma chere petite ; lorsque je vins m'ensevelir ici, je n'imaginois pas que jamais personne pût me devenir aussi chere que vous l'êtes. Vous voyez qu'il ne faut jurer de rien.



## LETTRE de Madame de St. Sirdnt.

C'eſt d'un ſéjour enchanté, ma chere, que je t'écris : je voudrois bien que tu puſſe y venir paſſer quelques mois. L'air y eſt tout différent de celui de nos provinces. Et le ton, ma chere, ce n'eſt qu'ici qu'on connoît ce que c'eſt que le bon ton. Il ne s'explique pas ; mais on le voit, on le ſent, on le trouve par-tout, & on le prend ſans effort quand on eſt née avec des diſpoſitions auſſi heureuſes que les nôtres. Néanmoins j'avoue qu'avec de l'eſprit naturel & de l'amabilité, il nous reſte beaucoup de choſes à acquérir. Le grand art eſt de parler de tout avec élégance, netteté & préciſion. Il ſemble que ce pays ſoit le centre des graces, des

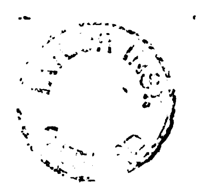
talents & de la politesse. Les hommes attentifs, empressés, préviennent jusqu'aux moindres desirs ; rien ne leur échappe. Si nos provinciaux vouloient les imiter, ils seroient peut-être insupportables, ou nous paroîtroient de ridicules petits-maîtres. Mais toi, ma chere, sais-tu qu'on pourroit te prendre ici pour une bonne femme avec cette bonne foi, cette franchise, cette droiture que tu mets sans cesse en avant? Je gage que tous ces mots, (car ce ne sont que des mots) discorderoient à l'oreille autant que de l'hébreu. On ne veut à Paris qu'un air honnête, qu'un maintien honnête & rien de plus. Vas, crois-moi, laisse-là toutes tes miseres de province. A la fin ta Madame de Renelle te tournera la tête, une bonne comédie en apprend plus que toutes ses leçons ensemble. En vérité les spectacles sont divins : l'Opéra m'auroit surprise,

ſurpriſe, ſi le Chevalier de Norfalque ne m'avoit ſauvé de ce petit ridicule, en me prévenant ſur l'étonnante diverſité des décorations. L'extrême facilité avec laquelle il s'énonce, & celle avec laquelle je conçois, m'ont heureuſement peint ce tableau mouvant d'après les objets mêmes; car ma vanité eût été humiliée de mon ignorance, au milieu de tant de gens qui n'ignorent de rien. Ce n'eſt pas un petit avantage, que d'avoir quelqu'un qui vous mette au fait du courant. Il faut convenir que le Chevalier eſt le premier homme du monde à cet égard. Son frere vient auſſi me voir aſſez ſouvent, quoique très-occupé de ſon départ pour ſon Régiment. Tous les Officiers ont reçu ordre de joindre; il nous quitte bientôt, mais le Chevalier me reſte. Et de M. de Crémy qu'en fais-tu? J'en ſuis bien curieuſe. Adieu, ma chere, ſi je

puis t'être utile dans ce pays, tu n'as qu'à parler: sur-tout donne-moi de tes nouvelles incessamment.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Votre lettre semble me tirer d'une profonde léthargie, chere maman. En réveillant mes esprits, elle les rend à toute leur sensibilité, & la douleur reprend ses droits. J'aurois dû vous écrire plutôt, j'en conviens; j'avois même préparé avec le plus d'ordre qu'il m'a été possible le récit des entrevues de d'Olmane & de Mr. de Crémy pour vous l'envoyer. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas fait: en vérité ma tête n'y est plus. Ma bonne amie, comment se peut-il qu'on soit si mécontente de soi-même après avoir rempli ses devoirs? Il faut bien que



vous m'ayez trompée. Tout est perdu pour moi, jamais je n'ai été si malheureuse. Hélas, pourquoi vous ai-je cru aveuglément, que ne m'en rapportois-je aux mouvemens de mon cœur? Au moment où je montrois le plus de fermeté à l'infortuné d'Olmane, mon ame se soulevoit pour me reprocher cette inhumanité; aujourd'hui j'en ai honte. Je rougis d'avoir été assez barbare pour l'accabler, pour le réduire au désespoir. Et par quel motif? dans la vue de racheter ma tranquillité. Est-il donc permis d'établir son bonheur sur le malheur d'autrui? Quel outrage vous m'avez fait commettre, qu'il blesse ma délicatesse! moi qui croyois avoir l'ame la plus généreuse, la plus droite, j'ai pu agir contre ma pensée! je me le reprocherai toute ma vie. Vous vouliez mon bien, je suis convaincue, chere Ma-

man ; mais trop de tendresse vous a égarée. Dès que l'amour est un sentiment honnête, il ne doit rien prescrire qui ne le soit aussi, vous me l'avez dit plus d'une fois : je ne devois donc pas m'écarter des vertus qu'il inspire ; & la générosité est la premiere de toutes. J'en suis bien punie : oui, chere Maman, je le suis par mon repentir & par la perte de ma propre estime. Vous avez raison de ne me plus parler de félicité. Plus j'admire Mr. de Crémy, moins je me trouve digne de lui. Adieu, ma bonne amie, adieu ; lisez si vous pouvez : ma triste situation doit me servir d'excuse auprès de vous.

P. S. J'oubliois de vous prévenir que j'ai donné votre adresse à Mr. de Crémy, afin que ses lettres ne passent plus par les mains de d'Olmane. Je ne sais ce qu'est devenu celui-ci.

Ses justes plaintes ne peuvent plus arriver jusques à moi. Encore s'il nous étoit permis de confondre nos larmes ! Cruelle bienséance, tu veux en vain l'emporter sur la nature !

## *RÉPONSE à Madame de Saint-Sirant.*

Tu veux absolument de mes nouvelles, ma chere ; mais elles sont si mauvaises qu'à peine ai-je la force de t'en donner. J'éprouve un mal-être général ; j'espére pourtant qu'il n'aura point de suites fâcheuses ; au reste je ne l'appréhende guere. Si les douleurs me sont à charge, la mort ne m'effraie pas ; mais je n'hasarderai point de réflexions sur ce sujet : elles seroient aussi peu analogues à ton caractere qu'aux circonstances. Profite des plaisirs, honneurs, en femme honnête,

rien de mieux. Garde-toi seulement, ma chere, je t'en prie, des ridicules qui suivent de près l'imitation. Egale tes originaux ou reste ce que tu es. Je ne connois rien de si insupportable qu'une copie servile en quelque genre que ce soit. J'ai ri de ton épithete d'*honnête*, pour caractériser indistinctement & les gens & les choses. La langue seroit-elle plus pauvre à Paris qu'en province ? ou la vertu y seroit-elle si étrangere qu'elle n'y eût plus de nom ? Tu dis que tout y est du plus *honnête* ; en vérité tu as trop d'esprit pour le croire. Par-tout il faut des ombres au tableau. Et dans une aussi grande ville, il est à présumer que la corruption des mœurs est plus universelle qu'ailleurs. La contagion gagne toujours à proportion de l'espace qu'elle infecte : cependant je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup à acqué-

rir pour nous. L'uſage, le bon ton, ne ſeroient pas ce que j'étudierois le plus ſi j'allois à Paris. J'imagine qu'il s'apprend ſans y ſonger ; mais il doit y avoir une infinité de choſes curieuſes, intéreſſantes, & utiles à connoître dans un pays où les chefs-d'œuvre de tous les différents arts ſe trouvent recueillis avec ſoin. J'eſpére que tu parcourras les égliſes, les jardins, les cabinets, les maiſons, &c. & que tu m'entretiendras de toutes ces merveilles tant vantées juſques à préſent. Quant aux ſpectacles, l'eſquiſſe que tu m'en fais ne me tente point. Je te vois d'ici entourée d'agréables du bel air, je crois qu'ils ſavent très-bien parler leur langage ; mais je doute qu'avec eux on apprenne à penſer. Adieu, ma chere, amuſe-toi, & n'oublie point ton amie. Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Vous abusez un peu, ma chere enfant, de la permission qu'ont nos amis malheureux de se plaindre. Insulter à mes sentiments, dégrader votre ame & votre cœur tout à la fois, cela passe la plainte. C'est de ces reproches honteux dont il faut rougir, & non pas d'avoir satisfait à ce qu'éxigeoit de vous l'honneur & la vertu. Où les passions vous auroient-elles donc conduite, si vous fussiez restée livrée à vous-même ? Puisqu'une amie tendre, solide, compatissante, ne peut malgré tous ses soins appaiser leur violence, je n'ose pas y penser.

Voici, ma chere petite, le premier mécontentement réel que vous me donnez ; mais je ne vous cache pas qu'il

m'eſt ſenſible. Quoi vous pouvez me croire capable de vous égarer ! je vous ai abuſé, ajoûtez-vous. Quel outrage pour l'amitié ! rentrez en vous-même, il eſt encore temps ; mais ſongez qu'il n'y a pas un inſtant à perdre. On excuſe un faux pas plus aiſément qu'on ne pardonne le repentir de l'avoir évité.

Où avez-vous pris que la généroſité ſoit le premier des devoirs pour qui aime ? on voit bien, ma chere enfant, que votre tête n'y eſt plus. Sachez que le premier devoir d'une fille bien élevée eſt de fuir l'amour, le ſecond de le combattre, & le troiſieme de le vaincre. Ce ſentiment, comme tous les autres, trouve ſes regles dans la vertu ; l'excès d'une fauſſe délicateſſe les rend toujours vicieux. Votre cœur a pu ſouffrir en achevant de ſacrifier un reſte d'eſpoir ; d'Olmane a

dû partager ce moment douloureux ; tout cela est dans la nature, & je m'y attendois. Mais n'en concluez point que les motifs par lesquels vous agissiez fussent blamâbles. Travailler à votre bonheur, c'est accélérer celui de d'Olimane, dès que vous ne pouvez jamais lui appartenir. J'espére qu'un retour de raison vous fera sentir vos torts, ma chere enfant ; qu'en les avouant vous les reparerez. A ce prix vous pouvez compter sur mon indulgence comme sur ma tendresse.

P. S. J'ai lu la petite relation des deux entrevues. Elle augmente mon estime pour Mr. de Crémy, dont il vient de m'arriver une lettre ; je l'ai ouverte croyant que c'étoit votre intention. Vous verrez que sa droiture & sa candeur ne se démentent point. Répondez-y, ma chere petite, ainsi que vous le devez. Là-dessus je n'ai rien à vous prescrire.

## LETTRE de Monsieur de Crémy.

Les trois jours que j'ai passés près de vous, Mademoiselle, les marques de bonté dont vous avez bien voulu m'honorer, jointes aux résolutions dont vous m'avez fait part, pourroient aux yeux de bien des gens m'affranchir des paroles que j'ai données à Mr. de d'Olmane, ou du moins refroidir mon zele pour ses intérêts ; mais mon cœur ne connoît d'autre loi que celle de la probité.

J'ai promis, il faut tenir ; j'ose même croire que je me féliciterois de pouvoir réussir. Depuis mon retour ici, sans cesse occupé d'en chercher les moyens, j'avoue qu'il ne s'en présente à mon imagination que de très-foibles ; cependant permettez-moi d'hasarder ce-

lui qui me paroît le meilleur : lié autrefois particuliérement avec une femme qui est aujourd'hui intime amie de Mademoiselle de **, tante de d'Olmane, je puis la revoir & l'engager à obtenir de cette femme riche, qu'elle sacrifie quelque chose au bonheur de son neveu, en faveur d'une alliance qui doit le flatter. Vous pensez bien, Mademoiselle, que j'agirai comme ami de d'Olmane, & que je me garderai très-fort de vous supposer d'intelligence avec nous. Ainsi répondez-moi sans crainte de vous compromettre le moins du monde ; après cette tentative vous saurez positivement ce qu'il vous restera l'un & l'autre à espérer. Moi j'aurai de maniere ou d'autre rempli mes engagements, comptez que ce sera une grande satisfaction pour tous deux, & ne doutez point que la mienne ne soit complette si vos desirs peuvent être

comblés ; perſonne, je vous jure, n'y prend un intérêt plus vif, & n'eſt avec autant de reſpect, Mademoiſelle, &c.

## *RÉPONSE à Monſieur de Crémy.*

Vous êtes trop bon & trop généreux, Mr. de vouloir travailler à vaincre des obſtacles inſurmontables ; l'intérêt que vous m'y prêtez augmente ma reconnoiſſance ; ce procédé eſt fait pour me pénétrer d'une nouvelle admiration ; mais n'allez pas plus loin, je vous le demande en grace : j'ai vu d'Olmane, je lui ai parlé comme je le devois, j'eſpére l'avoir convaincu ; au moins, le ſuis-je au point qu'il ne me reſte plus nul eſpoir, je vous le proteſte ; mon unique deſir à préſent eſt qu'il parte le plutôt poſſible pour conclure ſon mariage avec Mademoiſelle

d'Abecourt ; vous pouvez, Mr. m'en croire sur ma parole, & vous regarder comme dégagé de celles que vous avez données ; c'est assez d'avoir eu la volonté de les tenir.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Je tombe à vos genoux, chere maman ; que mes regrets & mes larmes obtiennent grace devant vous. Oui, j'ai abusé de vos bontés, je le confesse ; mais hélas, étoit-ce moi qui parlois ? Non c'étoit une passion irritée, dont les violents transports avoient égaré ma raison, avoient presque détruit mes principes, & transformé tous mes sentiments en une sorte de fureur. Ha, si vous m'eussiez vûe dans ce cruel état, ma bonne amie, je vous aurois fait compassion ! l'amour au désespoir ne

se peint point; mais l'amitié repentante mérite de l'indulgence. Si j'étois près de vous, j'espére que je vous le prouverois. Vous me tendriez les bras d'une mere; je vous serrerois étroitement dans les miens; vous verriez mes pleurs, mes soupirs vous parleroient pour moi, & mes fautes passées me procureroient peut-être de nouvelles marques de tendresse; car vous êtes essentiellement bonne. De grace, chere maman, croyez que votre enfant n'est point encore indigne de vous. Que faut-il faire pour vous en convaincre? Parlez, & je vous jure que vous serez obéie.

Vous cacheterez, s'il vous plaît, ma réponse à Mr. de Crémy.

Les reproches de Madame de Renelle m'avoient pénétrée jusqu'au fond de l'ame; ils m'ouvrirent les yeux sur les faux principes que je m'étois for-

més dans le délire d'une passion expirante ; mais l'avouerai-je, l'erreur m'étoit trop chere pour la perdre sans regret. J'avois gouté jusques-là un charme secret à nourrir ma douleur, je saisissois même avidement tout ce qui pouvoit l'accroître. Quel est l'amant malheureux qui ne s'accuse pas volontiers quand il croit s'autoriser à aimer davantage ? Plus d'Olmane me paroissoit à plaindre, plus je m'en occupois ; j'eus beau rentrer en moi-même, une lueur de raison ne m'y découvroit que de nouvelles foiblesses ; le devoir ne se tait que trop quand l'amour parle ; j'étois sur-tout dévorée d'inquiétude sur la retraite de d'Olmane : il ne me donnoit pas signe de vie. Je m'écriois vingt fois le jour où est-il, que fait-il ? Souvent élevant mes mains au Ciel, grand Dieu, disois-je, conservez ses jours, prêtez-lui des forces que vous

me

me refusez, & que sans doute je ne mérite pas : puis je retombois dans l'abattement ; épuisée enfin par les pleurs & les gémissements, je sentis le besoin d'adoucir mes maux. Il me sembloit qu'en accordant quelque chose à mon cœur, je devois le maîtriser ensuite plus aisément : ce remede que je ne donne pas pour sûr me réussit au delà de mon attente. Un jour que Mr. de Prévalle étoit allé faire un voyage dont j'ignorois l'objet, j'imaginai d'entraîner la Comtesse à la promenade vers les lieux que je savois être agréables à d'Olmane : nous l'y trouvâmes en effet. Et si nous ne pûmes nous expliquer, nous sûmes assez nous entendre pour assigner une entrevue au lendemain ; il me parut infiniment plus raisonnable que je ne me le figurois. J'ai pesé, me dit-il, tous vos conseils, je les trouve dignes de

vous, je sens qu'à votre place j'agirois de même ; mais mettez-vous à la mienne, & dites-moi sincérement ce que vous feriez : mon sort me paroîtroit moins dur en me persuadant que je vous imiterois. Je ne retiens qu'une seule chose, c'est que vous me permettrez de varier suivant les circonstances : s'il arrivoit que Mr. de Crémy ne vous obtînt pas, je ne me tiendrai engagé à rien. Moi, repris-je, qui vois clair dans l'avenir, je ne vous permets aucune restriction ; ainsi sous nul égard pour ce qui arrivera, je persiste à vous presser de partir.... Mademoiselle, le feriez-vous à ma place. J'hésitai... Vous voyez, lui répondis-je, que je vous prêche d'exemple. Ah, Mademoiselle, quels détours ! croyez-vous donc que je m'aveugle au point d'en être séduit ? Tout ce que je puis vous dire, c'est que dans la position où

vous êtes, je suivrois le parti que je vous indique. A quoi bon perdre un bien-être réel pour une pure fiction, on se dégoûte bien vîte d'afficher les beaux sentiments, lorsqu'ils ne menent à rien : dans la chaleur de l'enthousiasme on les embrasse ; mais le temps amene la réflexion, & la réflexion détruit le prestige ; mais parlons de ce qui vous intéresse plus particuliérement. Avez-vous des nouvelles de Mademoiselle d'Abecourt. Oui, Mademoiselle, j'en ai exactement deux fois par semaine ; elle me presse de conclure & m'attend ; je doute malgré toute sa tendresse qu'elle me rende heureux. Et pourquoi, dès qu'elle vous aime ? Et pourquoi ? Mademoiselle, trouvez bon que je me taise aussi obstinément sur le compte de Mademoiselle d'Abecourt, que vous le faites sur la derniere visite de Mr. de Crémy.

Qu'appellez-vous sa derniere visite ? Je ne l'ai pas vu depuis vous ! Quoi, Mademoiselle, vous ignorez qu'il vouloit essaier de toucher ma tante en ma faveur. Non, Monsieur, je ne l'ignorois pas, il me l'a mandé. Pardonnez, Mademoiselle, j'imaginois qu'en sortant de chez moi, il avoit pu passer ici. Il a d'autant plus de mérite à toutes ces démarches, que je parierois qu'il vous aime Cet homme est unique. Il faut qu'il ait un empire prodigieux sur toutes ses passions. Je ne doute point qu'avec autant de vertu il ne réussisse à vous rendre heureuse. Cependant permettez-moi une question dictée par l'intérêt le plus tendre. Tout estimable qu'est Crémy, il paroît ne pas vous plaire ; que doit-il espérer ? Qu'attendez-vous pour vous-même de cet établissement, en supposant qu'il ait lieu ? Je ne sais, lui répondis-je : je

vis au jour la journée, & je me garde de prévoir les malheurs qui peuvent me menacer. Ma Philosophie se borne à tirer le meilleur parti possible du présent. Mais, Mademoiselle, n'est-ce pas trop présumer de cette Philosophie, que de croire que rien ne puisse vous ébranler, même les événements imprévus : ils sont toujours si dangereux. Ils le sont, repris-je, du plus au moins, suivant la fermeté d'ame ; soyez tranquille sur mon sort. Je vous recommande de ne vous occuper que du vôtre ; maître de vos actions, n'en abandonnez pas la conduite au hasard. Il est des principes pour tous les états : la regle la plus sûre est de ne s'en point écarter.

Nous en étions-là, lorsque Mr. de Prévalle arriva de son mystérieux voyage. La Comtesse, suivie de Madame Dubois, vint au devant de lui ;

elle paroiſſoit empreſſée de lui parler en particulier; les ſpectateurs comprirent qu'ils étoient de trop. D'Olmane prit congé de moi. Je voulois me retirer, mais Mr. de Prévalle me retint.

Ce que j'ai à vous apprendre, dit-il, à la Comteſſe, la regarde perſonnellement, il eſt trop juſte de lui en faire part. Monſieur & Madame de Saint-Albin ne m'avoient mandé que pour vous propoſer un nouveau parti, un homme de qualité, jeune & aimable, qui a une fortune honnête, jointe à de grandes eſpérances; mais ils ne veulent pas le nommer avant de ſavoir ſi Mr. de Crémy eſt remercié. Quoique ce myſtere ne me donne pas grande idée de la propoſition, j'ai feint de goûter leurs raiſons, parce qu'il m'a paru que c'étoit un moyen de faire expliquer Mr. de Crémy & d'abréger ſes incertitudes; à votre place je pro-

ſiterois des circonſtances pour terminer de maniere ou d'autre.

La Comteſſe goûta beaucoup ce conſeil. Elle me regardoit tendrement: & bien n'approuves-tu pas cet expédient, me demanda-t-elle ? Mr. de Crémy eſt un ſi galant homme, pourrois-tu craindre d'être malheureuſe avec lui ? Non, ma mere, je lui rends juſtice, je crois qu'il penſe très-bien... Prenant apparemment ma réponſe pour un conſentement, elle ſauta à mon col, & me combla de careſſes.

Madame Dubois qui, je crois, ne s'étoit pas beaucoup éloignée rentra dans ce moment. Je remarquai qu'elle examinoit nos phyſionomies, on ſe tut devant elle. La Comteſſe ſortit avec Mr. de Prévalle un inſtant après, & nous dit d'aller prendre l'air. Madame Dubois parut enchantée de ſe trouver ſeule avec moi ; ſes compliments ne finiſ-

ſoient point ; je devinai qu'elle eſpéroit en me flattant m'exciter à la confiance : d'abord elle me fit remarquer de loin d'Olmane qui étoit à la chaſſe dans le parc, & elle me parla long-temps de lui. Puis elle haſarda de me demander comment je pourrois lui préférer Mr. de Crémy ? Quand j'épouſerois Mr. de Crémy, lui répondis-je, ce ne feroit point une préférence, puiſque d'Olmane ne s'eſt point préſenté. Cette réponſe la ſurprit, & après replique ſur replique, elle me dit qu'il avoit cependant effrayé bien des gens qui penſoient à moi, & qu'elle connoiſſoit quelqu'un qui n'héſitoit à ſe nommer, que parce qu'il étoit convaincu que j'aimois d'Olmane. Je la queſtionnai à mon tour, mais inutilement. Tout ce que je pus en tirer ſous le ſecret, c'eſt qu'elle étoit au fait des propoſitions dont Mr. de Saint-

Albin venoit de charger Mr. de Prévalle. Comme je prévois, ajoûta-t-elle, qu'elles n'auront point d'heureux succès, il faut laisser à ce pauvre Monsieur la liberté du mystere.

Le soir, rendue à moi-même, je repassai bien moins sur les événements de la journée que sur ma conversation avec d'Olmane. Il me sembloit s'être déterminé assez vîte pour devoir me dispenser de le plaindre. Cette observation un peu mortifiante, je l'avoue, me rendit le calme que je cherchois depuis long-temps. Si l'amour se fortifie par les obstacles, il se guérit par les froideurs. On est blessé de trouver moins de tendresse dans l'objet aimé : l'amour propre se révolte, & la raison recouvre ses droits en dépit du cœur. J'en fis l'épreuve sans m'en douter. Et Madame de Renelle, à qui aucun des mouvements de mon ame n'échappoit, fut en tirer parti.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Lisez, chere maman, la petite relation de ma derniere entrevue avec d'Olmane. Si vous blâmez la foiblesse que j'ai eu de me la procurer, j'espére au moins que vous approuverez l'usage que j'en ai fait, & qu'il me méritera le retour de vos bontés. Depuis cet instant il semble que mes yeux se dessillent. Je m'applaudis d'avoir suivi vos conseils ; j'ai une sorte de satisfaction à voir que d'Olmane seconde mes efforts : mais, chere maman, qui auroit cru qu'il se rendroit si-tôt & qu'il lui en coûteroit si peu? J'avoue qu'après ses fougueux transports, & la vivacité avec laquelle il peignoit ses sentimens, je me le figurois beaucoup plus à plaindre.... Ma

bonne amie, les hommes ne connoiſſent donc que l'expreſſion du ſentiment, il n'agit donc que ſur nos ames : enfin, que d'Olmane ſoit heureux, je ne dois pas m'en plaindre. Cependant je ne ſais ſi j'oſerois vous affirmer que je ſuis auſſi contente que je devrois l'être. J'ai plus de courage, moins de ſenſibilité, peut-être un deſir de vaincre que je n'avois pas encore eu ; mais mon cœur reſſent encore une agitation indéfiniſſable ; je crois qu'il vaut autant ne pas en approfondir le motif.

Comprenez-vous Mr. de Crémy, qui a été encore chez d'Olmane lui faire part de ma lettre ? Chaque jour ſes procédés deviennent plus généreux & plus ſinguliers. Vous avez raiſon, chere maman, c'eſt le plus eſtimable des hommes ; je me reproche de ne pouvoir prendre pour lui tous les ſentiments qu'il mérite. L'admiration qu'il

m'inspire fait mon tourment ; & pour comble de malheur, je me vois condamnée à prononcer bien-tôt sur son sort. Mr. de Saint-Albin vient de proposer un nouveau parti, qu'il ne nomme point : Mr. de Prévalle en a pris occasion d'exciter la Comtesse à faire expliquer Mr. de Crémy. Ils ne se doutent guere ni l'un ni l'autre que cela dépend de moi. Ma bonne amie, que vais-je devenir ? comment pourrai-je me résoudre à payer d'ingratitude un homme auquel je dois tant ? D'un autre côté ne seroit-il pas horrible de le tromper, n'ayant à lui offrir qu'une froide reconnoissance ? Hâtez-vous de me répondre, je vous le demande en grace, car il n'y a pas un instant à perdre ; son premier voyage ici sera décisif. La Comtesse paroît trop goûter l'avis de Mr. de Prévalle : d'ailleurs je m'apperçois qu'une gran-

de fille devient un fardeau pour elle ; elle voudroit être débarraſſée de moi, & ne s'en débarraſſeroit pas auſſi avantageuſement avec un autre ; ainſi c'eſt un motif de plus pour la déterminer à préférer Mr. de Crémy. Au ſurplus, ſi je ne me ſens pas le courage d'être à lui, je ne ſerai certainement à perſonne ; mais une choſe que je ne conçois point, c'eſt que Madame Dubois paroît connoître particuliérement celui qui garde l'incognito. Elle m'en a parlé avec intérêt. Ce pauvre Monſieur, dit-elle, eſt d'autant plus malheureux que je ne le plaindrois pas quand il ſe nommeroit. Jamais elle n'a voulu s'ouvrir davantage. Je la ſoupçonne d'être venue ici pour eſpionner ce qui ſe paſſe ; ne craignez pas que je l'en inſtruiſe, chere maman ; vous me l'avez rendue trop ſuſpecte. Depuis une certaine époque, que j'évite de me rap-

peller, c'est la premiere fois que je me suis trouvée seule avec elle. Jugez si je la suis scrupuleusement. En vérité on la croiroit disposée à servir le premier venu. Pendant que je causois hier avec d'Olmane, elle occupoit la Comtesse de tout son pouvoir ; j'en étois bien aise, je l'avoue ; mais je n'en ai pas pris meilleure opinion de ses mœurs. Croyez que j'eus dédaigné ce service si elle me l'eût offert. Votre enfant, malgré tous ses écarts, n'a point cessé de chérir l'honnêteté & la vertu ; peut-être, hélas, auroit-elle été moins coupable, si fiere de son innocence elle n'eût pas eu la témérité de s'en prévaloir ! Vous qui lisez dans mon ame, ma bonne amie, auriez-vous l'injustice de douter de la droiture de mes intentions ? pourquoi garder un silence qui m'alarme ? Chere maman, je ne vous fais cette question qu'en trem-

blant ; qui a tort a perdu le droit de ſe plaindre ; mais qui aime & ſe repent, doit toucher un cœur comme le vôtre. Les bontés dont vous m'avez toujours comblée, ſoutiennent en moi cette confiance.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Je retrouve enfin ma digne éleve, mon aimable enfant. Quel plaiſir, ma chere petite ! mon ame le ſent bien vivement. Non, je n'ai point inſulté à la droiture de vos intentions, ni douté de votre innocence ; mais j'ai frémi du bouleverſement total de vos principes. Quand le cœur dérange la tête, que reſte-t-il pour gouverner le cœur ? Ma chere enfant, la candeur de l'ame n'eſt ſouvent qu'un écueil de plus, lorſque la raiſon ceſſe d'en régler

les mouvements. Parce que l'on a des vues ſimples & pures on croit pouvoir tout oſer. L'amour tendre, honnête & généreux s'offre ſous l'aſpect le plus ſéduiſant. L'imagination échauffée ſe crée des vertus chimériques, qu'on préfére aux vertus réelles ; innocente à ſes propres yeux, on n'en devient pas moins coupable à ceux des autres. Cette paſſion n'eſt la plus dangereuſe, qu'autant qu'elle a une ſorte de vertu pour baſe, & la ſenſibilité pour excuſe.

Réjouiſſez-vous, ma chere petite, d'être échappé à tous ces dangers, & croyez-vous contente quand vous devez l'être. Il eſt plus qu'inutile d'examiner pourquoi vous ne l'êtes pas. D'Olmane vous donne un exemple précieux à ſuivre. Pluſieurs motifs le déterminent ; ils ſont aiſés à pénétrer. Parlons d'abord en ſa faveur : con-

vaincu

vaincu par vos propres discours que votre fortune & la sienne ne peuvent jamais se rapprocher, il céde à la force. Un autre se seroit rendu plus difficilement, je le veux ; vous en eussiez été plus flattée, mais vous n'en auriez pas été plus heureuse. Puis, ma chere enfant, les défauts de caractere ne se démentent jamais, rien ne prévaut sur une vanité innée. Vos refus masqués de froideur ont blessé d'Olmane. Les avances da Mademoiselle d'Abecourt le flattent. N'est-il pas tout naturel qu'il saisisse ce dédommagement? Jugeons les hommes plutôt sur ce qu'ils sont que sur ce qu'ils devroient être. La Providence n'est pas également libérale envers tous. Ainsi il y auroit de l'injustice à exiger autant de sensibilité d'une ame vaine, que d'un cœur pêtri comme le vôtre. Il ne vous reste plus qu'un

pas à faire pour trancher le cours des malheurs de tous deux. D'Olmane veut attendre les événements, ou tout au moins votre décision. Dites-lui que votre parti est pris, obligez-le de s'éloigner; si c'est le servir en effet, ce sera une raison de plus pour vous consoler, & de toute maniere il est essentiel qu'il parte. Vos deux explications ne vous permettent plus de reculer. Je n'ajoûte pas un mot: c'est à vous d'exécuter.

Les nouvelles démarches de Mr. de Crémy ne me surprennent plus. Il est capable de tout ce qu'il y a de bien & de généreux. Si vous l'eussiez connu avant d'Olmane, vous l'eussiez aimé. Mais rassurez-vous; cela viendra. Le sentiment ne se commande point, il faut l'attendre. L'estime & l'admiration en sont les avant-coureurs. Au surplus, ma chere petite, ce n'est

point de l'amour que Mr. de Crémy exige de vous ; conféquemment je ne vois pas quels fcrupules vous pouvez vous faire. Néanmoins fi vous en avez, il eft mieux de les lever avant d'aller plus loin. Après avoir éloigné d'Olmane, recueillez-vous quelques jours, interrogez votre cœur, pefez l'étendue des engagements qu'on vous propofe, voyez fi vous vous fentez la force de les remplir ; & faites part de vos difpofitions à Mr. de Crémy. Sa franchife autorife la vôtre. Dites-lui, *voilà, Monfieur, quel eft l'état de mon ame, décidez vous-même fi je fuis digne de vous.*

Vous devez auffi l'avertir des propofitions qu'on a faites pour vous à la Comteffe, & des réfolutions qu'elle a prifes. Comme il paroît, par la lettre que je vous envoie, qu'il compte inceffamment vous aller voir, je vais lui écrire deux mots en votre nom,

pour le prier de fuſpendre ſa viſite. Il eſt néceſſaire de l'inſtruire des circonſtances préſentes. Et vous, ma chere enfant, jugez combien elles deviennent preſſantes. Ce n'eſt pas tant ſur le ſort de Mr. de Crémy que vous allez prononcer, que ſur le vôtre. D'un ſeul mot dépend le bonheur ou le malheur de votre vie. Si je penſois qu'un oui de votre bouche pût être un parjure, je n'héſiterois pas de vous dire, ſoyez malheureuſe puiſqu'il le faut pour reſter innocente ; mais vous pouvez obéir & être heureuſe, je ne décide rien de plus.

Dès que vous renoncez pour toujours au mariage dans le cas où vous refuſeriez celui-ci, peut importe d'éclaircir le ton myſtérieux que n'affecte peut-être Madame Dubois, qu'afin d'exciter davantage votre curioſité. Ces femmes ont des détours adroits

qui trompent les plus habiles. Croyez-moi, laiſſez-lui ſon ſecret en punition de ſes fautes ; il lui peſe plus que vous ne penſez. Adieu, ma chere petite ; continuez d'abhorrer le vice, de mépriſer les vicieux ſans les accabler, & de chérir la vertu, vous en trouverez la récompenſe dans le témoignage intérieur. Car il n'y a que le plaiſir de faire le bien, qui puiſſe égaler celui de l'avoir fait.

## *LETTRE de Madame de Renelle à Monſieur de Crémy.*

J'envoie dans l'inſtant, Monſieur, votre lettre à Mademoiſelle de *** ; comme je conçois par celle qu'elle m'écrit, la néceſſité qu'il y a de ſuſpendre votre viſite juſqu'à ce que vous ayez de ſes nouvelles, je prends ſur moi de vous en prier avant mê-

me de l'avoir consultée. Ne vous inquiétez point : j'espére qu'avant peu elle vous apprendra des choses satisfaisantes, ou du moins qui acheveront de vous convaincre qu'elle sent la générosité de vos procédés. J'ignore encore si sa main en sera le prix. Mais si vous l'obtenez, recevez-la comme un présent digne de récompenser vos vertus. Je connois assez son ame & son cœur pour me glorifier d'avoir fait une telle éleve. Pardonnez, Monsieur, cet éloge intéressé à la tendresse qui le dicte, & me faites l'honneur de me croire.



*LETTRE de Monsieur de Crémy à Mademoiselle de***, incluse dans celle de Madame de Renelle.*

J'ai tout tenté en vain auprès de vous, Mademoiselle, & auprès de d'Olmane. Ni l'un, ni l'autre n'ont approuvé les moyens que j'avois imaginés pour vous servir. Mes vues étoient impartiales, & mes desirs sinceres: mais à présent que me reste-il à faire? comment dois-je me conduire? Daignez me l'apprendre, je vous en supplie; quoique mon dessein ne soit nullement de vous fatiguer par mes instances, je ne dois pas laisser soupçonner à Madame la Comtesse que mon empressement ait diminué. Eh, qui pourroit m'éviter ce reproche envers vous. Permettez que dans peu

j'aille lui faire ma cour. J'agiterai quelques propositions vagues qui ne prêteront à aucune conséquence, & je réglerai ensuite mes démarches sur ce qu'il vous plaira me prescrire. Il n'est rien dans le monde que je ne me sente capable de vous sacrifier. Ce n'est point l'amour seul que vous m'inspirez, Mademoiselle, c'est l'amour de tout ce qui est bien, & sur-tout du bien qui tend à votre bonheur. Mais peut-être en dis-je trop? pardonnez & me croyez avec tout le respect possible, &c.



## *RÉPONSE de Mademoiſelle de *** à Monſieur de Crémy.*

J'aurois reçu votre viſite avec le plus grand plaiſir, Monſieur ; mais Madame de Renelle a dû vous prier de la différer pour raiſons. Je vous en dois l'éclairciſſement. Ma mere a reçu de nouvelles propoſitions de mariage. Quoique perſonne ne ſe nomme, elle prétend en prendre occaſion de s'expliquer avec vous, & ſûrement vous ne paroîtriez pas ici un quart-d'heure, ſans qu'elle vous embarraſsât par de ſpécieux raiſonnements, auxquels vous ſeriez peut-être embarraſſé de répondre. Puiſque vous voulez bien m'abandonner le ſoin de votre conduite, permettez que je prenne encore quelques jours pour méditer mes réſolutions. Plus je reconnois ce que vous valez,

plus je me sens pénétrée d'un sentiment digne de vos procédés, mais peut-être pas assez digne de vous. Si je vous apprécioìs moins bien, mes délibérations ne seroient point balancées par ma délicatesse; au surplus je veux vous établir mon juge. C'est le sage conseil d'une amie éclairée; ce sera à vous ensuite de faire de ma franchise tel usage qu'il vous plaira. J'ose vous en promettre une sans bornes, & je vous assure, Monsieur, que personne n'a l'honneur d'être plus sincérement.



## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Voici, chere maman, ma réponse à Mr. de Crémy; elle contient, je crois, ce qu'il y a de plus pressé à lui apprendre; le reste demande un peu de réflexion. Il est plus difficile que vous ne pensez, de se rendre compte des dispositions du cœur lorsqu'il s'agit d'affaires aussi importantes. D'ailleurs que de mouvements humiliants à dévoiler! ma bonne amie, je souffre d'avance; mais vous l'ordonnez, cela suffit; n'appréhendez point qu'une fausse honte me retienne; j'aurois déjà écrit à d'Olmane tout ce que vous exigez de moi sans la lettre que je viens de recevoir. Voyez s'il m'est permis de l'envoyer auprès de Mademoiselle d'Abecourt après la maniere dont Ma-

dame de St. Sirant me parle de cette fille. Ne dois-je pas plutôt l'avertir du danger qu'il courroit en l'épousant? Ce n'est plus, je vous le proteste, quelque intérêt particulier qui m'arrête; j'ai renoncé à d'Olmane. Qu'il parte ou ne parte point, tout espoir n'en est pas moins éteint dans mon cœur. Mais, chere maman, je vous tromperois si j'osois vous dire que son bonheur ne me touche point encore vivement; je crois même qu'il ne cessera de me toucher: pourriez-vous m'en faire un crime?

Adieu, ma chere amie; je vais écrire sur le champ à Madame de St. Sirant pour tâcher de savoir d'où elle tire ces informations; & j'attendrai votre avis sur ce qu'il convient que je fasse. Sans vous que deviendrois-je?

*LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

J'ai vu toutes les merveilles dont tu voudrois que je t'entretîns, ma chere; mais je n'en ai pas la force. Le malheur ſait nous pourſuivre dans le ſein des plaiſirs comme au fond de nos retraites; & je puis t'aſſurer que le contraſte, loin d'être un objet de diſſipation, ne ſert qu'à faire ſentir plus vivement les peines. N'as-tu pas entendu parler de la bataille que nous venons de perdre? Hé bien, le pauvre Mr. de Norfalque y étoit & on ne le retrouve point. Quelle perte pour ſa famille, quelle perte pour moi-même! car je lui ai de grandes obligations. J'avoue que je lui devois une partie de tout ce que je puis valoir, ſon aimable frere ne me quitte point,

il eſt dans une affliction qui attendriroit le cœur le plus dur, & tu ſais ſi le mien eſt ſenſible. Ha, mon amie, qu'eſt-ce que la vie ! je ne m'étonne point que tu y ſois ſi peu attachée. Ce que j'ai appris ces jours-ci me confirme dans l'idée que tu n'es guere plus heureuſe que nous. Nous perdons un ami, ton amant t'abandonne. On m'a fait voir ta rivale, elle eſt grande, bien faite, très-jolie, pleine de graces & de talents ; mais d'Olmane ſera bien puni s'il en fait ſa femme. A peine ici les hommes en voudroient-ils pour leur maîtreſſe. C'eſt un démon de jalouſie, capable de tous les excès auxquels porte cette paſſion ; pour tout dire on ne parle que de ſes défauts. Perſonne ne lui accorde une vertu ni une qualité. Elle te vengera, ma chere, ſois-en ſûre : ainſi conſole-toi : tu n'es pas encore ſi à plaindre que nous.

Adieu, mon amie, la plume me tombe des mains.

## RÉPONSE *à Madame de Saint-Sirant.*

Tu me trouveras toujours difpofée, ma chere, à partager tes chagrins. J'ai vu avec la plus fincere douleur Mr. de Norfalque fur la lifte des morts. J'étois fûre des larmes & des regrets que tu lui donnerois. Je t'exhorte cependant à ne t'y point trop livrer. Conferve la mémoire de ce digne ami, qu'elle te foit chere, confole fon pauvre frere, aide fa famille, c'eft malheureufement tout ce que nous pouvons pour les morts qui nous ont été chers. Nos pleurs ne les rappelleroient point à la vie, mais ils ne doivent jamais ceffer de vivre dans nos cœurs.

Je ne ſais où tu prends que d'Olmane *m'abandonne :* je t'avoue que ce mot me bleſſe. Un homme peut avoir des vues ſur une fille à marier ſans être ſon amant. Il peut de même renoncer à ſes vûes ſans qu'elle puiſſe ſe croire abandonnée, ni regarder celle qu'il épouſe comme ſa rivale. Cela eſt ſi vrai, que dans tous les temps j'ai été la premiere à preſſer d'Olmane d'accélérer ſon mariage avec Mademoiſelle d'Abecourt. Mais quand j'aurois penſé différemment, je pourrois encore te certifier qu'il n'entreroit point dans ma penſée de me réjouir du mal qui lui en arriveroit. D'où tires-tu donc ces informations ſi flétriſſantes pour une jeune perſonne qu'on m'avoit dit être aimable, ma chere ; je ne te cache point que cela m'afflige. D'Olmane mérite d'être heureux ; & il ſeroit

digne

digne de toi d'examiner de près les choses, pour sauver un galant homme des pieges que peut-être on lui tend. Adieu, mon aimable amie, reçois mes tendres embrassements.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Voici, ma chere petite, deux lettres de Mr. de Crémy. Je ne vous dirai point combien elles m'ont touchée; votre cœur est fait pour le sentir. J'ai lu & relu celle de Madame de St. Sirant. Je ne cesse de réfléchir sur la vôtre; & j'avoue, ma chere petite, que les circonstances me paroissent très-délicates. Si vous étiez certaine du malheur qui menace d'Olmane, il seroit très-mal de l'exciter par vos conseils à conclure un hymen si funeste: on ne voudroit pas se débarrasser du

plus cruel ennemi à ce prix, & ce n'eſt pas là-deſſus que j'ai beſoin d'inſiſter. Mais cette Madame de St. Sirant m'eſt ſuſpecte en tous points. Le ton ſeul avec lequel elle traite ce ſujet, caractériſe la petiteſſe de ſon ame. *Il ſera puni*, dit-elle, *elle te vengera, ainſi conſole-toi*. Quelle baſſe maniere d'enviſager les choſes! elle me révolte. Laiſſons-là cette femme, & revenons au fait. Vous voudriez avertir d'Olmane, ma chere petite; le pas eſt encore bien gliſſant. La généroſité a ſes écueils. Qui vous répond que d'Olmane ne prendra point cet avis pour un retour ſur votre conduite paſſée; qu'il n'imaginera point que c'eſt la jalouſie qui le dicte; qu'en un mot il ne vous ſoupçonnera pas de chercher à le rappeller? Tant pis pour lui, me répondrez-vous; j'aurai fait ce que j'aurai dû. Oui, vous l'aurez

fait très-innocemment; mais son amour propre lui persuadera le contraire; sa vanité le publiera & vous en serez la victime. Apprenez que les défauts de nos amis opposent souvent des obstacles insurmontables aux services que nous desirerions de leur rendre. Quand ils nous demandent un conseil, aucun respect humain ne doit arrêter notre franchise; mais lorsque le conseil est gratuit, il faut, avant de le donner, bien peser ses paroles, ne pas toujours se laisser emporter par le motif, & voir si nous ne nous exposons pas à perdre l'estime d'un ami pour lequel notre avis sera aussi infructueux qu'il nous est nuisible. Bien des gens s'abusent sur les devoirs de l'amitié. Ils s'écrient dans leur fol enthousiasme, je serois indigne de la confiance d'un ami, si au hasard de lui déplaire, je ne bravois pas tout pour le sauver d'un

malheur, quelquefois même d'un ſimple ridicule. Moi je penſe différemment. Le premier devoir de l'amitié eſt de ſavoir ménager les foibles de nos amis, ſans toutefois les nourrir ni les flatter. Peu de perſonnes ſont aſſez délicates ſur l'article des conſeils. Toutes les fois qu'on eſt mal diſpoſé à les recevoir, ou qu'ils peuvent induire votre ami à douter de quelqu'une de vos vertus, avec la meilleure intention du monde vous ne ferez que le refroidir, vous affoiblirez ſa confiance, & vous vous ſerez deſſervi à pure perte. Encore une fois le grand principe général, *j'ai fait ce que j'ai dû, il le prendra comme il voudra*, n'eſt que pour ſoi. Et la ſatisfaction perſonnelle ne doit pas être préférée par celui qui connoît le prix d'un ſentiment d'autant plus précieux qu'il eſt facile à altérer.

J'ai cru en paſſant devoir vous déve-

ſopper ces maximes, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes analogues au ſujet que nous traitons, & j'y reviens. N'écrivez point à d'Olmane: vous ne lui avez peut-être que trop écrit. Faites-lui dire tout au plus de venir vous voir. Alors commencez par exécuter votre premier projet; certifiez-lui que votre parti eſt pris ſans expliquer comment il eſt; il ne faut jamais mentir quand on peut s'en défendre. Puis amenez la converſation ſur Mademoiſelle d'Abecourt. Recommandez-lui de l'obſerver; laiſſez-lui entrevoir que Madame de St. Sirant vous parle d'elle; inſpirez-lui la crainte d'être trompé ſans lui prédire qu'il le ſera; de maniere qu'il ne voie dans vos diſcours qu'un deſir ſincere de le ſavoir heureux. Voilà, ma chere petite, tout ce que la prudence vous permet. Adieu, aimable enfant, je vous embraſſe de tout mon cœur.

## *LETTRE de Monſieur de Crémy à Madame de Renelle.*

Je me conformerai, Madame, aux avis que vous avez la bonté de me donner ; mais il ne dépend pas de moi d'attendre tranquillement des nouvelles de Mademoiſelle de ***. Eprouveroit-elle quelques chagrins dont je ſerois cauſe ? mille idées plus noires les unes que les autres troublent mon imagination. Madame, ſi un peu de pitié eût conduit votre plume, vous m'euſſiez épargné bien des alarmes, en me mandant les raiſons qui me ferment la porte de Madame la Comteſſe. Pardonnez ce petit reproche qu'un intérêt très-vif peut excuſer aux yeux de quiconque connoît Mademoiſelle de ***. Je ne ſuis pas ſurpris qu'on ſe glorifie d'avoir fait une

telle éleve. Elle a de quoi s'applaudir d'être la vôtre, Madame. Croyez que je m'estimerois le plus heureux des hommes si je l'obtenois. Mais je n'espére rien, & il ne m'est pas permis de desirer autre chose que son propre bonheur. Vous en qui elle a toute confiance, recommandez-lui s'il vous plaît de s'en occuper uniquement. La prétendue générosité de ma conduite envers elle n'est rien. Et j'avoue que son bien-être seroit tout pour moi.

Je suis.



## *LETTRE de Mr. de Crémy, à Mademoiselle de ***.*

Que je vous ai d'obligations, Mademoiselle, de me tirer de l'inquiétude où m'avoit jetté la lettre de Madame de Renelle. Je conçois à présent la nécessité qu'il y a de m'éloigner ; & j'y souscrirai aussi long-temps que vous me l'ordonnerez.

Je pourrois vous confier mes craintes sur ces nouvelles circonstances : elles sont faites pour m'alarmer. Un parti qui ne se nomme pas aujourd'hui, peut se nommer demain, & paroître digne d'attention ; mais vous entreriez dans mes peines, vous vous presseriez de les alléger ; & je dois vous les taire. D'ailleurs, faut-il en convenir ? je n'attends qu'en tremblant les effets de votre franchise. Moi votre Juge, dites-

vous, & ſur quel point? Ha par pitié prononcez vous-même ſur mon ſort, & ne livrez point à ſa propre ſévérité un homme qui ne croira jamais aſſez faire pour vous prouver combien il vous admire & vous reſpecte; agréez-en de nouvelles aſſurances, &c.

Madame de Renelle l'avoit prévu; ces lettres me toucherent beaucoup. Mais une extrême ſenſibilité trompe quelquefois ſur la valeur des affections. On croit n'être affecté qu'autant qu'on éprouve des tranſports: un ſentiment raiſonné n'eſt plus aux yeux des amants qu'une froide compaſſion, ou une juſtice foiblement rendue au mérite. J'étois ſi mécontente des miens pour Mr. de Crémy, que je n'oſois interroger mon cœur. Il le falloit cependant; & je m'efforçois d'y réfléchir lorſque d'Olmane vint me tirer d'une profonde rêverie. Je vous interromps, Made-

moiselle, me dit-il, d'un air moitié libre, moitié contraint. Si je croyois vous gêner je me retirerois. Non, Monsieur, vous ne me gênez point ; j'étois même en peine de savoir comment vous faire prier de venir me voir. Hé bon Dieu ! pourquoi donc en peine ? Que ne m'écriviez-vous un mot ! Chaque jour notre fidele commissionnaire passe ici, elle vous cherche, & je ne suis pas assez heureux pour qu'elle vous rencontre. Mais qu'avez-vous à m'apprendre ? Puis-je vous être utile, parlez, Mademoiselle ; je vous suis dévoué pour la vie : pour la mort en douteriez-vous ? C'est bien moins de mes intérêts dont il s'agit que des vôtres ; lui dis-je ; vous perdez dans votre retraite un temps que vous pourriez mieux employer. D'où vient ne partez-vous point, qui vous arrête ? Vous, Mademoiselle, vous uniquement... D'Ol-

mane, il me ſemble que nous étions demeurés d'accord qu'aucun motif ne pouvoit plus vous retenir & que... Vous m'avez, il eſt vrai, Mademoiſelle, arraché une parole ; mais oubliez-vous qu'elle étoit conditionnelle ? Je me rappelle, Monſieur, avoir combattu ces conditions... Hélas que n'avez-vous pas combattu ? Je n'ai jamais obtenu de vous que des conſeils froids & durs. Au moins ſi la pitié les accompagnoit, je n'oſe pas dire ſi le ſentiment les diƈtoit ! Mais, en vérité, Mademoiſelle, les miens y avoient quelque droit... Ne parlons pas de cela, Monſieur. La derniere fois que je vous vis vous me parûtes raiſonnable, ſoyez-le encore aujourd'hui, & promettez-moi de partir cette ſemaine.... A ces mots ſes yeux ſe remplirent de larmes ; il les avoit fixés ſur les miens, & ne me répondoit point. Je ne pus me défen-

dre d'un peu d'attendrissement. J'appelai toutes mes forces à mon secours, pour dérober à ses regards ce qu'il m'en coûtoit. Puis je repris d'un ton ferme... Oui, Monsieur, le sort en est jetté, vos délais ne pourroient rien changer, rendez-vous à mes prieres, & puisqu'il faut vous le dire, mon parti est pris. Votre parti est pris, c'est de ce ton, cruelle, que vous l'annoncez! & vous feignez de descendre aux prieres, quand en effet vous ne faites que dicter un ordre barbare. C'est pour vous, Monsieur, plus que pour moi, que je vous presse de partir. Hé, Mademoiselle, modérez tant de bontés, ou plutôt n'imaginez pas me donner le change. Je le vois, ma présence vous importune, elle vous reproche un excès d'ingratitude dont votre ame rougit, & dont j'étois si loin de vous croire coupable. Ah, malheureux, où

t'égarois-tu ? Quelle destinée faut-il subir ! A qui tient-il que j'en abrége le cours ? Mais il ne tient qu'à moi ; la vie n'est rien, quand le mal est insupportable ! Il se leve furieux, cherchant par-tout son fusil qu'il avoit laissé dans l'anti-chambre ; je me leve aussi & l'arrête. Laissez-moi, me dit-il, sans me regarder, laissez-moi ; vous m'ordonnez de fuir, & je pars. D'Olmane, craignez de vous abandonner à ces fureurs ? Si quelqu'un venoit... Oui, Mademoiselle, voilà ce qui vous inquiéte ; cette crainte seule vous touche. Laissez-moi sortir ; il me repousse & s'éloigne dans l'embrasure d'une fenêtre, où les larmes succéderent à ses transports. Des pleurs coulerent de mes yeux, quelque effort que je fisse pour les retenir : d'Olmane ! lui dis-je, d'une voix entrecoupée, d'Olmane, de grace restez un moment, que j'aie

la consolation de vous voir plus tranquille! Il détournoit toujours la vue, mais le son de ma voix le frappa. Il me considéra quelques minutes. Pourquoi, me dit-il, tant d'efforts, craignez-vous de paroître trop sensible ? Alors il me serre un instant entre ses bras, puis me conduit près d'un fauteuil, & se jette à mes pieds. Pardonnerez-vous, me dit-il, en pressant mes mains de ses levres, pardonnerez-vous les excès auxquels je viens de me porter. Oublions-les & relevez-vous, d'Olmane... Non, fille trop aimable & trop aimée, cette situation convient à un malheureux tel que moi, un seul de vos regards suffit pour me rendre à moi-même. Hélas je vous accusois d'insensibilité, & ce sont vos larmes qui démentent cette injure. Quelle bonté ! Que ne puis-je expirer à vos genoux de repentir, d'amour & de reconnoissance.

Croyez au moins que mes ſentiments méritent ce mouvement de regret qui vous échappe. Mais part-il du cœur ? Puis-je me flatter d'emporter ce foible dédommagement ? Ne cherchons point à nous attendrir, lui dis-je, relevez-vous ; de grace ne m'expoſez point à des ſoupçons injurieux. Il ſe releva & s'aſſit près de moi en tenant toujours mes mains dans les ſiennes. Vous me connoiſſiez peu, pourſuivis-je, quand vous m'accuſiez d'ingratitude ; j'ai ſouffert & je ſouffre encore des peines que je vous cauſe involontairement. J'ignore comment on peut être flatté d'un attachement qui coûte ſi cher à celui qui l'éprouve : & s'il dépendoit de moi de guérir votre cœur, il n'eſt rien que je ne ſacrifiaſſe au plaiſir de vous ſavoir tranquille. La certitude qu'on fait le tourment d'un honnête homme eſt plus

affreuſe qu'on ne penſe. Ha ! Mademoiſelle, vous pouviez en faire le bonheur, & vous allez combler celui de Mr. de Crémy. Il le mérite bien, je l'avoue, mais... D'Olmane ne nous abuſons point, je ne pouvois rien pour vous, ſi ce n'eſt quand je vous ai donné des conſeils bien déſintéreſſés : & vous ſavez ſi je les ai épargnés. Non, Mademoiſelle, non, vous les avez même épuiſés. Il reprenoit un ton amer. Hé bien allez-vous vous livrer encore à des mouvements qui m'offenſent ? Soyez juſte une fois en votre vie. Qu'auriez-vous fait à ma place; parlez. Ses ſoupirs l'empêchoient de me répondre. Quittons ces diſcuſſions, lui dis-je, elles ne nous meneroient à rien. C'eſt de votre ſort, c'eſt du parti que vous allez prendre, c'eſt de votre félicité prochaine dont il faut nous occuper. Cruelle amie, vous vous plaiſez à m'enfoncer le poignard dans

le

le cœur : & où trouver cette félicité quand tout m'est ravi ? Auprès de Mademoiselle d'Abecourt, qui vous aime comme vous le méritez. Je vous entends, Mademoiselle : vous espérez qu'elle vous débarrassera de mes importunités. D'Olmane, je n'espére rien ; je desire seulement tout ce qui peut assurer votre tranquillité. Voulez-vous plus de franchise encore ? lisez au fond de mon cœur : sentant l'impossibilité de nous unir jamais, je n'ai rien négligé pour me sauver des piéges de l'amour. J'ai moins étudié vos vertus que vos défauts, & je me suis fait, autant que je l'ai pu un rempart des uns contre les autres. Mais la femme la plus honnête se flatte en vain d'être insensible à l'intérêt qui naît malgré elle de la reconnoissance qu'inspirent des hommages sinceres... Quoi, Mademoiselle ! il est vrai que les miens vous

ont flattée, & que vous vous intéressez à mon sort... Oui, Monsieur, je m'y intéresse, & cet intérêt est si pur que je ne le cache point. Croyez-en donc mes avis; quand je vous presse de partir, c'est moins pour conclure tout de suite votre mariage, que pour vous mettre à même d'examiner de plus près Mademoiselle d'Abecourt. Je ne vous dis point épousez-la aveuglément; au contraire, il est très-essentiel que vous vous assuriez de ses mœurs & de son caractere. Mais, Mademoiselle, vous auroit-on parlé d'elle? Monsieur, il me paroît qu'elle a tout au moins des ennemis. Mademoiselle, je me suis apperçu qu'elle n'est point aimée dans sa famille. Mais si vous savez quelque chose de plus, j'ose dire que vous m'en devez l'aveu. Par quelle voie êtes-vous informée? je vous en supplie, tirez-moi d'inquiétude. Je vis que cet objet

faiſoit diverſion, j'en fus un peu ſoulagée... Monſieur, repris-je, je ne ſais rien de poſitif. Madame de St. Sirant me mande qu'on eſt prévenu contre elle ; mais elle ne s'explique pas; voyez par vos yeux, c'eſt le plus ſûr. Ha! Mademoiſelle, ſi ce n'eſt que Madame de St. Sirant qui vous ait prévenue, vous me raſſurez beaucoup. Quelle femme voit-elle ſans envie? Nommez-m'en une qu'elle ait épargnée. Monſieur, je n'ai jamais eu lieu de me plaindre d'elle. *Vous, Mademoiſelle :* vous êtes bien bonne de le croire, & je pourrois vous convaincre du contraire. Mais, Monſieur, vous me ſurprenez. Mademoiſelle, j'ai toujours regretté de vous voir dupe de votre amitié pour elle; néanmoins je devois reſpecter une liaiſon dont vous m'entreteniez rarement, & j'ai réſiſté dix fois à l'envie de vous détromper en vous communiquant ſes

lettres. Monſieur, les auriez vous encore ? J'en pourrois retrouver quelques-unes, qui ſeront à vous ſi vous le deſirez. Nous en étions là lorſque nous entendîmes la Comteſſe. D'Olmane me regarda tendrement ſans parler. Nous n'avons plus qu'un moment, lui dis-je, donnez-moi votre parole. O Ciel, s'écria-t-il, c'en eſt donc fait ! il faut renoncer à tout ce que j'ai de plus cher ; c'eſt peu encore, il faut m'en éloigner. Quel ſacrifice ! ma bonne amie, ſoutenez-moi, encouragez-moi, mes forces m'abandonnent, je n'en puis plus. Ses larmes ſe tarirent en effet, ſa tête ſe pencha ſur un de mes bras, je crus qu'il alloit perdre connoiſſance. Au nom du ſentiment que vous exprimez ſi vivement, lui dis-je, remettez-vous ; je ſens tout ce que coûte un dernier effort. Mais, d'Olmane, ſoyez ſûr que je vous en tiendrai compte :

vivez heureux, travaillez à le dèvenir pour l'amour de moi ; je vous promets de ne jamais oublier combien je vous ai été chere. Vous me le promettez. Oui je vous le promets ; dès cet instant regardez-moi comme la meilleure de vos amies, & cimentez notre amitié par l'acte de renoncement que je vous demande. Hé bien vous serez obéie : adieu. Je m'arrache d'auprès de vous, digne & respectable amie ; vivez heureuse, & croyez qu'en rendant le dernier soupir je formerai encore des vœux pour votre bonheur. Il m'embrassa pour la premiere fois, & s'éloignant un peu, afin que la Comtesse ne pût s'appercevoir de rien lorsqu'elle entreroit : Madame, lui dit-il, votre sommeil a été bien long; je vous attendois impatiemment pour prendre vos ordres. Et où va donc mon mari, reprit-elle ? Madame, je pars pour

Paris. Quand? Demain. Cela eſt prompt. Oui, Madame : auſſi n'ai-je qu'un inſtant à moi. Apeine reſta-t-il un quart d'heure. La Comteſſe me propoſa de le reconduire ; mais je m'en défendis ſous le prétexte d'une migraine, & j'allai venger l'amour des contraintes d'une auſtere bienſéance par des torrents de larmes. J'étois accablée, preſque anéantie: je ne pus reparoître de la ſoirée ; je me couchai pour chercher dans le ſommeil le calme qui me fuyoit ; mais en vain l'appellé-je à mon ſecours. Le lendemain j'eſſayai d'écrire les lettres ſuivantes.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Tout eſt conſommé, chere maman ; vos volontés ſont accomplies. D'Olmane vole à préſent vers Mademoiſelle d'Abecourt, & je reſte en proie à ma douleur. Je ne ſuis pas même dé-

livrée de mes cruelles incertitudes. O, ma bonne amie ! qu'il eſt affreux d'arracher de ſon cœur les traits de l'amour pour y enfoncer le poignard, dont le déſeſpoir & la jalouſie ſont armés. Vous l'avouerai-je ? hier en exhortant d'Olmane à s'aſſurer du caractere de Mademoiſelle d'Abecourt, je remarquai qu'en dépit de l'amour qu'il me juroit, cette fille l'intéreſſe plus qu'il ne ſemble le croire. Il me voyoit, il m'écoutoit, il me parloit ; mais ce n'étoit point moi qui l'occupoit, moi qui ne ſongeois qu'à lui, qui ſacrifiois tout à ſon repos, & qui cherchois à alléger ſes peines. Ha que les hommes ſont faux ou foibles ! eh quel cas peut-on faire d'un cœur partagé ? Mais, inſenſée, où m'égarai-je ? que m'importe le partage d'un cœur auquel je renonce la premiere ? Amour, quand ceſſeras-tu de tyranniſer mon ame ? Pour

connoître trop bien ta délicatesse & ton pouvoir, serai-je condamnée à gémir éternellement sous tes loix ? Encore si j'étois payée de retour !.. Non, je ne veux plus y penser, c'est trop de foiblesse. Il est temps de braver les caprices du sort. Excusez, chere maman, les derniers efforts d'un feu prêt à s'éteindre, & qui s'épuise en s'exhalant. Adieu, ma bonne amie ; plaignez votre malheureuse enfant, encouragez-la, elle a grand besoin de secours. J'écrirai à Mr. de Crémy dès que mes forces me le permettront.

## *AUTRE Lettre à Madame de Renelle.*

Trouverai-je tout contre moi, chere maman. Mr. de St. Albin vient d'envoyer demander une réponse positive aux propositions qu'il a faites. Il

apprend, dit-il, que Mr. de Crémy s'éloigne; & il croit que lui qui se présente est digne de lui être préféré. Mr. de Prévalle & la Comtesse ont tenu un long conseil, dans lequel ils avoient décidé que Mr. de Prévalle iroit trouver Mr. de Crémy ; mais j'ai eu le courage de m'y opposer. Quoi! Monsieur, lui ai-je dit, vous iriez quêter pour moi un époux, & me rendre la fable de la province? Qu'y a-t-il donc de si pressé ? Si je suis de trop ici, qu'on me mette au Couvent, je n'en murmurerai pas. Mes réprésentations n'ont pas été trop bien reçues ; néanmoins on a délibéré qu'on accorderoit encore huit jours de délai à Mr. de Crémy, après lesquels on recevroit l'autre prétendant ; & me voilà forcée d'écrire à Mr. de Crémy avant même de savoir que lui mander. Ma bonne amie, que vais-je lui dire ? Mon embarras est

extrême. Chaque jour ma position devient plus cruelle : car que deviendrois-je, s'il me falloit recevoir les nouveaux soins d'un homme qui, sans nuls égards pour moi, content de m'obtenir des mains de la Comtesse, s'inquiéteroit peu de mes sentiments ? Dieu veuille me secourir, & prendre pitié de mes maux. En vérité, chere maman, je suis bien à plaindre.

P. S. Je décachete ma lettre, ma bonne amie, pour y joindre celle que j'ai reçue de Madame de St. Sirant : elle me rappelle les soupçons que d'Olmane m'a donnés sur son amitié. Il prétend avoir preuve en main : je ne lui ai pas caché que j'étois curieuse de les voir : s'il vous les adressoit, chere maman, lisez ces lettres, & mandez-moi si je dois continuer d'entretenir ce commerce de fausseté. Car il deviendroit aussi faux de ma part que de la sienne.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

Je ſuis trop véritablement affligée, ma chere, de la perte que nous avons faite, pour pouvoir m'occuper des intérêts du pauvre d'Olmane : je parts même dans huit jours, & j'emmene avec moi notre malheureux Chevalier ; nous goûterons plus librement dans ma terre la douceur de pleurer en liberté, elle doit être grande. Ici on ne peut pas jouir de ſa douleur ; tout y reſpire le plaiſir, & les gens triſtes y ſont du dernier déplacé.

Adieu, ma chere ; tant mieux que d'Olmane ne ſoit plus ton amant. Je ſouhaite pour toi qu'il ſe fixe aux environs de Paris. Quand des femmes, telles que nous, ont eu la foibleſſe d'aimer, & qu'elles ont été devinées

par le public, rien ne peut leur arriver de plus heureux que l'éloignement de l'objet qui terniſſoit leur gloire. Celle de mon amie m'eſt ſi précieuſe que j'y trouve la mienne intéreſſée.

## *LETTRE de Mademoiſelle de *** à Mr. de Crémy.*

Un noble déſintéreſſement, Monſieur, a été juſqu'à préſent la regle de votre conduite ; la franchiſe doit être auſſi la baſe de mes actions ; c'eſt vous que je vais prendre pour modele. J'achevai avant-hier le grand ſacrifice, je ne dirai pas que je vous devois, mais que je devois à d'Olmane & à moi-même. Il eſt actuellement auprès de Mademoiſelle d'Abecourt qui, ſûrement l'indemniſe au de-là de ce qu'il perd : ainſi nous pouvons nous diſpenſer de le plaindre. Je l'ai laiſſé perſuadé que mon

parti étoit pris. Cependant, Monſieur, il ne l'eſt pas, & vous ſeul pouvez le déterminer. La réflexion produit de grands changements dans les idées; autrefois j'ai craint de vous appartenir, aujourd'hui j'appréhende de n'en être pas digne : perſonne n'apprécie mieux que moi tout ce que vous valez; mais je l'avoue, l'eſtime que j'ai pour vous, Monſieur, ne m'acquitteroit qu'à moitié de ce que je vous devrois: aveuglée long-temps par l'amour, ſéduite par un vain eſpoir, j'avois formé des projets qui me ſont encore chers, même après y avoir renoncé; pour les détruire, il m'a fallu chercher dans la foibleſſe de d'Olmane des armes contre la mienne. Je ne vous le cache pas, Monſieur, il m'en a fourni de beaucoup plus fortes que je ne m'y attendois. Mes raiſons l'ont bien moins convaincu que les empreſſements de Mademoi-

selle de d'Abecourt ne l'avoient flatté. Et peut-être son cœur ne desiroit-il plus qu'un prétexte honnête de s'y rendre. J'ai tort de m'en plaindre, je le sais : mais dans quelle ame sensible l'amour propre offensé prévaut-il sur une passion dominante ? J'aime encore, puisque je suis blessée de l'intérêt que prend d'Olmane à Mademoiselle d'Abecourt, & du peu de résistance que j'ai eu à vaincre de sa part pour l'envoyer vers elle. Avant cette découverte, si ma main n'eût dépendu que de moi, jamais je n'aurois appartenu à d'autre qu'à lui. Actuellement persuadée que son attachement se divise, je ne crois point que je voulusse accepter un si foible hommage. Maîtresse de mes actions, je resterois plutôt libre toute ma vie.

J'ose assez présumer de moi, Monsieur, malgré tous les humiliants aveux

que je viens de vous faire pour vous répondre, que ce ſont les derniers dont j'aurai à rougir. D'Olmane, j'eſpére ne troublera plus mon repos ; & je cherche moins à vous flatter qu'à vous rendre juſtice, en vous aſſurant que vous êtes le ſeul à qui je veuille appartenir. Ma reconnoiſſance ſuffiroit, pour me guider vers vous ; mais ce ſont vos vertus qui me décident. Ces vertus qui font aujourd'hui mon admiration, ne peuvent manquer de produire dans mon cœur un attachement tendre pour vous ; cependant des diſpoſitions prochaines au ſentiment qui devroit exiſter déjà, me paroiſſent ſi fort au-deſſous de ce que vous méritez, que je vous demande en grace de les laiſſer pour ce qu'elles valent, ſi elles ne vous ſatisfont pas. Répondez-moi avec franchiſe, c'eſt tout ce que je vous demande.

Il est arrêté que dans six jours on examinera les propositions de Mr. de St. Albin. Comme elles peuvent ne pas convenir, j'attendrai leur examen pour me déclarer; mais quoi qu'il arrive, je ne me résoudrai point à faire le malheur d'un homme auquel je ne pourrai jamais unir mon sort volontairement.

## *RÉPONSE à Madame de Saint-Sirant.*

Je sais, ma chere, que la solitude convient aux ames sensiblement affectées, mais elle nourrit leur douleur sans remédier aux maux qui les accablent. Au reste il me semble que ton voyage ne devoit pas être beaucoup plus long, ainsi je n'apperçois d'autre changement dans tes projets que le retour du Chevalier. Ne crains-tu point, ma

ma chere, qu'une auſſi conſtante aſſiduité n'ait les mêmes ſuites que celles de ſon malheureux frere ? Ce que tu dis de notre gloire me ſuggére cet avis pour la tienne. Cependant je t'avoue qu'il n'entre point dans mes principes d'en faire mon idole aux dépens d'un ſentiment permis. D'Olmane peut reſter à Paris ſans que je m'en afflige ; il peut revenir en province ſans que je rougiſſe de le revoir, ſinon j'aurois autant de remords à cent lieues de lui qu'à deux. Sur ces choſes-là le cri de la conſcience doit être encore plus terrible que le blâme public ; mais comme j'eſpére ne m'être pas plus expoſée à l'un qu'à l'autre, réſerve-moi tes ſouhaits pour des objets plus réels. Adieu, ma chere.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

Eh bien, ma chere petite, ſont-ce en effet les derniers murmures des paſſions que j'ai entendus ? Puis-je vous féliciter ſur l'état préſent de votre ame, comme ſur l'avenir heureux qui s'ouvre devant vous ? Voici la réponſe de Mr. de Crémy, elle eſt digne de ſes ſentiments. J'eſpére que cette lettre achevera de vous rendre une ſécurité d'ame que rien n'altérera plus. Mais preſſée de profiter de ce Courrier, je n'ai, ma chere petite, que le temps de vous ſouhaiter tout le bonheur poſſible.

## *LETTRE de Monſieur de Crémy.*

Le ſort le plus heureux eſt entre mes mains, Mademoiſelle, & vous

avez pu croire que j'héſiterois à profiter des bontés dont vous me trouvez digne. Qui pourroit vous connoître ſans vous aimer, ſans deſirer de s'unir à vous? Et ce n'eſt point un fol amour que vous inſpirez, c'eſt un ſentiment pur, divin, qui répand dans mon ame une douce ſérénité. Puiſqu'il m'eſt enfin permis de vous ouvrir mon cœur, connoiſſez les impreſſions qu'il a reçues, & qui vont ſe fortifier par la certitude qu'elles accroîtront mon bonheur ſans troubler celui du Marquis de d'Olmane, & ſans balancer le vôtre. Croyez qu'à pareil prix j'y aurois renoncé pour toujours. Un éternel ſilence vous eût dérobé les hommages ſecrets qu'à toute heure & en tout lieu je n'aurois ceſſé de vous offrir intérieurement! Vous euſſiez été l'objet de mon culte, celui de mes regrets; l'ame de tout mon être; mais je n'au-

rois pas voulu qu'il vous en coûtât un soupir : eût-il dû effacer les traces de mes peines. Quel changement un seul instant opére, & qu'il m'est doux de ne le devoir qu'à vous, Mademoiselle ! je me livrerois à cette joie vive & tendre, si je ne devois vous rassurer sur des craintes dont je rougis. Quoi, vous appréhendez, dites-vous, d'être peu digne de moi, parce qu'un homme aimable avoit su toucher votre cœur ? Et comment vous ferois-je un crime de ce qui ajoûte à votre gloire ? L'amour n'est un vice que pour les ames vicieuses ; il embellit les autres, & leur prête de nouvelles vertus. Vous avez eu le mérite de l'épreuve. Jugez si je dois m'en plaindre : ah plutôt que ne suis-je à vos pieds, pour vous répéter le serment de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir, & de vous abandonner mon sort. Demain, Mademoi-

telle, pas plus tard que demain, j'espére avoir le bonheur de vous voir ; & dans très-peu de jours, celui de vous appartenir sans réserve ; cependant ne redoutez point mon empressement. Plus l'amour délicat allume les desirs du cœur, plus on sait les soumettre aux volontés d'un objet tel que vous....

Mr. de Crémy arriva le lendemain, comme il me l'avoit annoncé ; pour la premiere fois je lui vis un air contraint & timide, sur-tout en me saluant. La Comtesse ne tarda pas à entrer en matiere. Ceci, Monsieur, lui dit-elle, est une surprise agréable ; car je ne croyois plus que vous vous souvinssiez de ma fille. J'avoue, reprit Mr. de Crémy, que je ne me suis pas comporté comme les galants de nos jours. Quelques raisons m'y ont forcé, d'autres motifs peut-être m'y auroient engagé. Je

remarquai d'abord que Mademoiselle exigeoit des délais, ainsi quand des affaires d'intérêt n'auroient pas rempli tout mon temps, j'aurois toujours dû vous laisser, Madame, le loisir de faire toutes les informations possibles, & à Mademoiselle celui de réfléchir. Actuellement je n'attends plus que vos ordres : je viens vous demander à l'une & à l'autre ce qui me reste à espérer. La Comtesse parut transportée de la question. Monsieur, lui répondit-elle, vous ne pouvez point douter de ma façon de penser sur votre compte ; quant à moi tout me convient ; mais ce n'est point moi que vous demandez, c'est ma fille ; je vous laisse avec elle, peut-être obtiendrez-vous quelque réponse plus décisive que celles qu'elle m'a faites jusqu'à ce jour. Son bonheur est entre ses mains, il me paroîtroit bien extraordinaire qu'elle s'y refusât. En achevant ces mots elle sortit.

On juge combien ce langage de la part d'une mere m'auroit embarrassée, si j'eusse moins connu Mr. de Crémy: malgré les termes où nous en étions, il s'apperçut de mon trouble : que ce début ne vous alarme pas, me dit-il à demi voix, j'avois assez bien défini le caractere de Madame la Comtesse pour m'y attendre, ainsi dispensez-vous d'en rougir. Si je ne craignois pas qu'elle nous apperçût je serois déjà à vos pieds, & je vous y jurerois une reconnoissance éternelle. Nous entendîmes alors la Comtesse qui, lasse d'écouter en vain, montoit chez Mr. de Prévalle. Mr. de Crémy saisit cet instant pour se jetter à mes genoux. Jamais homme ne montra des sentiments plus nobles, plus généreux, ni plus tendres. Toutes ses expressions, se ressentoient de la candeur de son ame ; ce n'étoit point de l'amour, il

auroit craint de blesser ma modestie; ce n'étoit point de l'amitié, le langage lui en parut trop froid. C'étoit un heureux mêlange de tendresse & d'admiration ; chaque mot caractérisoit une pensée, chaque pensée peignoit un sentiment. J'avoue qu'il m'étonna au point qu'à peine trouvai-je la force de lui confirmer qu'il étoit le maître de régler toutes choses. Mademoiselle, me dit-il, ne desireriez-vous pas d'attendre que d'Olmane fût tout-à-fait engagé avant que de vous décider entiérement. Non, Monsieur, interrompis-je avec vivacité, rendez plus de justice à la droiture de mon ame, & épargnez à ma délicatesse des retours sur le passé. Nous convînmes donc qu'à mon tour je le laisserois seul avec la Comtesse pour prendre leurs arrangements. Me permettrez-vous, me demanda-t-il encore, de choisir les plus

prochains ? C'eſt à la Comteſſe, répondis-je, de fixer le temps qui lui conviendra; j'obéirai ſans répugnance, c'eſt tout ce que je puis vous promettre. Comme elle rentroit avec Mr. de Prévalle, je voulus ſortir, elle m'arrêta en paſſant pour ſavoir ce que j'avois réſolu. Tout ce qu'il vous plaira, ma mere, lui dis-je, ce que vous ferez ſera bien fait, & je fermai la porte précipitamment. Ce quart-d'heure de retraite fut employé à écrire à Madame de Renelle.

## *LETTRE à Madame de Renelle.*

Vos vœux vont être comblés, chere maman; Mr. de Crémy eſt ici, il régle à préſent les préliminaires, dirai-je de ſon bonheur, ou du mien ? Ma bonne amie, j'eſpére que ce ſera celui

de tous deux. On lit sur sa physionomie qu'il en est convaincu d'avance. Je crois qu'il aime, qu'il estime votre enfant ; il est bien flatteur pour moi que ce soit-là le prix de ma confiance ; mais, chere maman, pourquoi ne suis-je que flattée sans être émue ? Pourquoi n'éprouve-je point au fond de mon cœur ces transports, ce doux ravissement qu'inspire la présence d'un objet chéri ? Je les desire, je les cherche, il semble même que je m'efforce de les ressentir, & toujours en vain. Que la raison a peu d'empire sur l'ame, ma bonne amie ; elle nous éclaire, cela est vrai ; elle nous fait agir, je le veux encore : mais quelle différence des choses que l'on fait par raison, ou de celles que l'on fait par amour. Je n'y réfléchis pas sans craindre que ce ne soit tromper Mr. de Crémy. Je ne me sens point d'éloignement à lui appar-

tenir, il eſt aſſurément fort eſtimable, cependant je ne ſais, mon ame n'eſt pas dans une aſſiette tranquille, le cœur me bat à tout inſtant. Ma bonne amie, je ſuis agitée, inquiete, d'où cela peut-il venir? En vérité je n'oſe rentrer en moi-même, je me fuis comme ſi je craignois d'avoir encore à rougir... Hélas peut-être... Mais non, évitons d'y ſonger... Adieu, chere maman, adieu ; je retourne auprès de Mr. de Crémy, ſes vertus m'inſpireront du courage : puiſſent-elles porter le calme dans mon cœur ! chaque jour je vous rendrai compte de ce qu'il y aura d'arrêté, & je ne ferai partir ma lettre que quand le journal ſera complet.

*Ce Mardi matin.*

Que les hommes ſont prompts dans leurs délibérations, chere maman ! Hier pendant que je vous écrivois, je ne me doutois guere de ce qui ſe paſ-

ſoit. Mr. de Crémy d'accord avec la Comteſſe, qui ne me paroît pas moins empreſſée que lui, avoit déjà fait partir un Courrier pour prier Monſieur & Madame de Plenneton de ſe rendre ici aujourd'hui, où il les prévient qu'il compte ſigner les articles. Je n'en ai pas beſoin, a-t-il dit devant moi; mais je veux montrer à ma ſœur qu'en dépit de tout, je ſais garder les ménagements qui conviennent. Mademoiſelle, a-t-il ajoûté en me regardant, il me ſouvient encore que vous m'aviez preſcrit l'union, vos deſirs feront toujours des loix pour moi, néanmoins vous ſentez que ceci n'en dépend pas totalement. Il prononça ces derniers mots d'un ton à me perſuader qu'il n'aime ni n'eſtime Madame ſa ſœur. Je vous avoue, ma bonne amie, que cela me fait une ſorte de peine. Quelqu'un qu'il n'eſtime pas doit être mé-

prisable ; & une femme qui n'a plus rien à perdre est toujours dangereuse. Mais, vaines réflexions ! il n'est plus temps d'en faire. L'instant approche où les nœuds les plus sacrés vont me lier pour jamais. Pour jamais, chere maman ! sentez-vous comme moi l'étendue de ce mot, & toutes les obligations que je vais prendre ; ce soir il n'y aura plus moyen de m'en dédire ; j'aurai promis, tout sera consommé pour votre enfant, sa parole est sacrée, croyez qu'elle le sera toujours. Mais que dis-je, puis-je en répondre ? je vais promettre mon cœur, donner ma main, engager toutes mes affections ; qui sait ce que le destin me prépare, & si je n'en murmurerai pas quelque jour ? Je suis née si sensible... Le desir de remplir ses devoirs ne suffit pas contre l'effet involontaire du sentiment ; il n'est que trop vrai, puisque

j'en ai fait l'épreuve ; n'ai-je pas aimé, ma bonne amie ; n'ai-je pas même aimé deux fois ? Si j'aimois une troisieme, que de maux ! O cruelle idée, que de trouble tu éleves dans mon ame ! Cependant il faut faire un serment authentique, quoiqu'on sache qu'il ne dépendra pas de soi de le tenir. Tout n'est-il donc que simulé parmi nous ? Est-ce purement affaire de convention ? Peut-être mes scrupules se tairont-ils ! Mais comment concilier le sacré avec le profane ? la sainteté d'un engagement solemnel avec le peu de bonne foi qu'on y apporte ? Ma bonne amie, je me perds en raisonnements, ma tête s'échauffe, & mes idées se confondent ; je ne vois qu'une seule chose de claire, c'est qu'il faudroit que ce fût le cœur qui fît le serment pour qu'il fût inviolable. On a beau moraliser, jamais la bouche ne

commandera au cœur, & la nature ſimple & naïve nous ramenera toujours au vrai. Mais j'entends grand bruit, on m'appelle; adieu, chere maman, pourquoi faut-il vous quitter, où vais-je, grand Dieu, où vais-je? Ma bonne amie, un malheureux qu'on traîne au ſupplice n'eſt pas plus tremblant que moi. Quel affreux moment que celui qui décide de notre ſort!

*Ce Mercredi matin.*

Tout eſt conclu, chere maman; votre enfant n'eſt plus à vous, elle n'eſt plus à elle, c'eſt à Mr. de Crémy qu'elle doit appartenir déſormais toute entiere. Mais quels procédés généreux n'a-t-il pas encore employés avant d'en venir-là! ma bonne amie, il faut en convenir, cet homme eſt unique. Je devrois l'adorer ſi l'amour étoit le fruit de l'admiration. Ecoutez le récit que je vais vous faire. Monſieur & Madame

de Plenneton arriverent hier au matin. Mr. de Crémy fut au devant d'eux, & nous les présenta. Voyant que sa sœur m'examinoit de la tête aux pieds en minaudant beaucoup, il lui dit : mais, ma sœur, félicitez-moi donc sur mon bonheur, pour moi j'avoue que je le sens vivement. Elle ne lui répondit que des choses triviales avec un ton dur & ironique. Cette femme a une prolixité dans la maniere de s'exprimer qui vise de-près au bavardage; on croiroit lire dans ses yeux qu'elle me hait avant de me connoître. Ses regards peignent l'envie, ses propos dénotent la jalousie; il seroit injuste de la juger sur l'extérieur, mais sa conduite me persuade qu'elle a tous les défauts que produit une avarice sordide, vile, basse, rampante lorsqu'il s'agit d'avoir, audacieuse & impudente lorsqu'il est question de défendre.

Telle

Telle m'a paru d'abord Madame de Plenneton. En traitant des articles, Mr. de Crémy qui s'apperçut de l'impression désagréable que me faisoit le ton de sa sœur, proposa de remettre ces discutions après le dîner. Arriva dans le moment le frere de d'Olmane, il venoit nous annoncer qu'il partoit en poste le soir même pour le mariage de son frere qui se célébroit le lendemain. Ma bonne amie, vous avouerai-je ma foiblesse! je ne pus apprendre cette nouvelle de sang froid. Mr. de Crémy vit le coup qu'elle me portoit avec une indulgence, une compassion, une sorte d'humanité qui n'appartient qu'à lui. Je ne conçois point où il a pris tant de vertus, & de connoissance du cœur humain. Sa vie n'a-t-elle donc été qu'une étude continuelle? Pendant le dîner il s'efforça de me mettre à mon aise; jamais je ne lui

trouvai tant d'esprit n'y d'enjouement. L'inquiétude plus que la joie agitoit son ame. En sortant de table, il pria la Comtesse de permettre qu'il m'entretînt un instant ; elle nous conduisit dans son cabinet. Quoique je ne dusse rien appréhender de la part d'un homme aussi bon, aussi honnête, il me prit un frisson terrible, sur-tout en voyant ses yeux se mouiller de pleurs. J'aurois voulu, me dit-il, vous cacher jusqu'à la fin une émotion qui me trahit ; mais n'y faites point attention, Mademoiselle, je vous le demande en grace ; rassurez-vous, continua-t-il. Vous tremblez & que craignez-vous ? Je mourrois plutôt que de vous affliger. Répondez seulement à une seule question. Je vous ai vue interdite, troublée, & peut-être piquée en apprenant le mariage du Marquis de d'Olmane. Auriez-vous des regrets ?

quelque eſpoir de bonheur que vous m'ayez donné, quelque ſatisfaction que je vous aie marqué en reſſentir, Mademoiſelle, il eſt encore temps ; que ma ſenſibilité ne vous touche point, parlez ſans égard pour les larmes qui m'échappent malgré moi, ne ſongez qu'à vous préſerver de celles du repentir ; un mot, & tout ſera rompu, j'aurai ſoin qu'on ne puiſſe pas vous en imputer la faute... Quel homme m'écriai-je en lui tendant la main ! Non, Monſieur, jamais on ne pourroit que ſe féliciter d'être à vous, & j'y ſuis dès cet inſtant de tout mon cœur, je vous le proteſte ; excuſez le mouvement involontaire que je n'ai pu dérober à votre pénétration, il m'a ſurpris moi-même au point que je ne puis pas encore le définir, mais quel qu'il ſoit, croyez que je le déſavoue. Comment, Monſieur, comment par-

viendrai-je à vous témoigner toute ma reconnoiſſance pour tant de bontés ! quels ſont les témoignages qui pourroient égaler la poſſeſſion que vous m'aſſurez. Mademoiſelle, aux larmes d'amertume vous voyez ſuccéder celles du plus doux attendriſſement ; permettez que j'en arroſe cette belle main. Vous m'ordonnez de la regarder comme à moi, que je vais être heureux ! mais vous promettez-vous, vous flattez-vous d'être heureuſe ? Il me reſte une derniere crainte. Le ton & les manieres de ma ſœur vous ont effrayée, peut-être eſt-il de mon devoir de vous prévenir ſur ſon caractère, il eſt malheureuſement peu fait pour ſympathiſer avec le vôtre. L'amour de l'intérêt qu'on n'a point aſſez déraciné en elle absorbe aujourd'hui toutes ſes affections, je lui ai cédé ce qu'elle deſiroit, afin d'entretenir une eſpece d'union à

mais... Mademoiselle, il est des cœurs indomptables, & sur lesquels les meilleurs procédés ne peuvent rien. Vous avouerai-je, que c'est à elle que j'ai dû ma querelle avec d'Olmane ? j'en ai honte; cependant comme elle pourroit exercer sa vengeance, sur l'innocence & la candeur même, je ne veux pas que vous puissiez me reprocher un jour de vous y avoir exposée sans vous prévenir. J'espére, Mademoiselle, que je confie mon malheureux secret à une amie qui n'en mesuseroit pas même quand elle arrêteroit le cours de ses bontés pour moi. Il seroit affreux que ma sœur me privât du plus grand des bonheurs; mais il seroit plus affreux encore qu'elle fît naître un jour dans votre ame quelques regrets.... Mademoiselle, c'est ma sœur, permettez que je ne vous en dise pas davantage, & que j'attende à vos genoux le dernier

arrêt de mon sort. Il est prononcé; Monsieur, lui répondis-je; vos vertus surpassent assez les défauts de Madame de Plenneton pour les effacer à mes yeux. Puissé-je vous les faire oublier, tous mes desirs, tous mes souhaits seroient comblés en vous rendant heureux; croyez que je m'estimerois alors vraiment heureuse. Venez donc cimenter de si doux nœuds, vertueuse, adorable fille, me dit-il avec émotion; venez que je jouisse de tout mon bonheur en faisant éclater ma joie.

A peine eûmes-nous rejoint l'assemblée qu'il présenta un papier à la Comtesse. Madame, lui dit-il, il ne m'appartient point de faire la loi, aussi n'ai-je mis par écrit que les choses qui me regardent personnellement, & que j'ai cru ne pouvoir pas vous déplaire. Vous y ajoûterez, s'il vous plaît, vos

intentions, rien si vous le voulez ainsi, & moi beaucoup plus si vous jugez que je le puisse sans blesser les droits de ma famille. La Comtesse remit le papier à Mr. de Prévalle qui le lut tout haut. Madame de Plenneton l'interrompit à l'article du douaire qu'elle trouva trop considérable : deux mille écus, mon frere, y pensez-vous ? sans compter les présens, & trente mille livres de préciput hors de la communauté, pour le survivant des époux ? M'a-t-on accordé moitié de cela ? Cependant, ma sœur, laissez poursuivre, s'il vous plaît. Mr. de Prévalle continua. Rien de mieux, dit-il à la Comtesse ; il n'y manque que la donation de mon bien que je vous prie tous d'agréer qu'on ajoûte aux articles. Non, Monsieur, reprit Mr. de Crémy, je m'y opposerai pour quelques raisons particulieres. Il est quelquefois des cas

où des présents de cette nature peuvent n'être que mieux placés en se différant. D'ailleurs pourquoi se lier ? quand le cœur dirige l'intention, la volonté ne change pas, ainsi vous serez toujours à même d'avantager Mademoiselle par testament autant que vous le desirerez, & les siens se feront gloire d'accepter cette marque d'estime d'un ancien ami de la famille. Si nous n'étions pas tous mortels, ajoûta-t-il obligeamment, je reculerois encore le moment de l'acceptation ; puis sans attendre de réponse, il se tourna vers Madame de Plenneton. Ma sœur, lui dit-il, vos observations sont justes ; mal-à-propos j'ai distrait de la communauté trente mille livres de préciput. On pourroit me soupçonner d'y avoir mon intérêt, puisque la mort ne se régle pas toujours sur le nombre des années ; je réduis le préciput à dix

mille livres, & fais présent des vingt mille livres de surplus à votre fils aîné; les voici en un seul contrat que je vous remets : Mademoiselle voudra bien le trouver bon, & accepter en échange mille louis effectifs, dont elle fera l'emploi qu'elle jugera à propos ; il me reste assez de mes économies pour fournir amplement aux autres objets... Mon frere, reprit Madame de Plenneton, sans me laisser le temps de parler, je vous suis bien obligée pour mon fils. Vingt mille livres sont un très-beau présent de noce ; mais si vous n'aviez point d'enfants, les miens ne perdroient pas moins à un douaire aussi considérable, faites-y attention, mon frere. L'amour ne doit point altérer la probité ; les biens de famille sont héréditaires, il n'est pas permis d'en user si libéralement. Ma sœur, toutes mes réflexions sont faites, &

ces objections de votre part m'humilient. J'y répondrai comme le Sage : *Si vos enfants sont honnêtes gens ils en auront assez, s'ils ne le sont pas ils en auront trop.* Madame, dit-il à la Comtesse, trouvez bon que nous signions afin de mettre ma sœur d'accord. Monsieur, il faut stipuler ce qui me regarde ; vous savez bien que je ne suis pas en état de faire à ma fille une dot considérable ; elle regardoit Mr. de Prévalle qui, la voyant prête à ne rien donner, lui dit, Madame vous avez promis. Elle écrivit & pria Mr. de Crémy de voir si cela lui convenoit, Madame, je signe aveuglément & ne lis rien. Voilà mon univers, ajoûta-t-il en me montrant ; on est toujours riche quand on posséde un semblable trésor. Nous signâmes, non sans que votre enfant, chere maman, changeât un peu de couleur ;

mais actuellement je détourne toutes les réflexions qui pourroient me troubler, & je laisse le champ libre aux vôtres. Le grand jour est fixé au vingt-trois. Il ne reste plus que bien peu de temps d'ici-là. Mr. de Crémy nous quitte demain, peut-être aurois-je besoin qu'il revînt promptement, la présence d'un homme aussi estimable écarte les foiblesses en offrant l'image de toutes les vertus réunies. Enfin il faut espérer que votre enfant va s'élever au-dessus d'elle-même, & se montrer digne du sort que lui ont ménagé vos sages conseils. Vous avez été mon Ange Tutélaire, ne cessez pas, je vous supplie, d'être la meilleure de mes amies; croyez que vos bontés feront toujours la mesure de mon bonheur, & que la reconnoissance qu'elles m'inspirent ne finira qu'avec ma vie. Adieu, chere maman, je vous quitte pour faire part de mon

mariage à Madame de St. Sirant, dont vous trouverez ci-joint une lettre. Vous ne me dites point comment je dois me conduire avec elle ? Quoique vos préceptes soient gravés dans mon cœur, permettez que je ne renonce point à vos conseils.

## *LETTRE de Madame de Saint-Sirant.*

En arrivant ici, ma chere, j'apprends deux heureuses nouvelles pour toi, ton mariage fort avancé & celui de d'Olmane conclu. Oui deux heureuses nouvelles, car je ne les sépare point : tu as beau dire, d'Olmane nuisoit à ta réputation ; entre nous conviens qu'en pareil cas il est doux de ne plus craindre l'indiscrétion d'un homme qui a obtenu notre confiance : s'il reste à Paris c'est comme s'il étoit

mort, & tu n'en entendras plus parler. Tu comprendras, ma chere amie, que c'eſt un puiſſant motif de conſolation. Hélas ceci me rappelle le pauvre Norfalque ! il n'auroit ſûrement jamais manqué à ce qu'il me devoit. Cependant tout homme eſt homme, on dépend néceſſairement des caprices de leur vanité ou des effets de leur jalouſie. La réflexion, ma chere, fait auſſi prendre ſon parti ſur bien des événements, dont le cœur ne ceſſeroit de s'affecter ſi la réputation n'étoit plus chere que tout le reſte. N'appréhende point que le Chevalier terniſſe la mienne, on n'aime qu'une fois en ſa vie. Toi & moi nous avons payé le tribut ſans beaucoup d'éclat, c'eſt s'en tirer aſſez heureuſement. Tache que Mr. de Crémy ne le ſache jamais, car il pourroit en prendre de l'ombrage. J'eſpére que tu m'inſtruiras exactement de

toutes tes affaires. J'ose dire que tu dois cette marque de confiance aux sentiments qui nous lient. Adieu, ma chere, je t'embrasse comme je t'aime, tu sais si c'est tendrement.

## RÉPONSE à Madame de Saint-Sirant.

Je ne contredirai point, ma chere, ce que tu nommes tes heureuses nouvelles. Mon mariage est conclu, les articles viennent d'être signés, & je m'empresse de t'en faire part, persuadée de l'intérêt que tu y prends. S'il étoit permis de publier les procédés de Mr. de Crémy, tout le monde, en les admirant, envieroit mon bonheur. Je ne pouvois rien espérer d'aussi avantageux à tous égards, ainsi tu es fondée à me croire très-satisfaite. Mais que prétends-tu dire avec tes puissants

motifs de consolation sur l'éloignement de d'Olmane ? Je t'ai déjà certifiée que je ne le craignois nullement, c'est un galant homme que j'estime, & il seroit plus douleureux, selon moi, d'admettre tes réflexions que d'avoir le cœur affecté de la perte d'un ami. Mépriser assez quelqu'un qu'on a aimé pour le craindre, c'est un supplice; ternir sa mémoire pour s'aider à l'oublier est un remede cent fois pire que le mal; l'estime devant être la base d'un attachement quelconque, je ne concevrai jamais qu'on veuille de propos délibéré se ravir un témoignage qui fait l'apologie du sentiment passé, & qu'on refuse aux morts le seul tribut auquel leur mérite sembloit assigner un droit inaltérable. Ce n'est pas la premiere fois, ma chere, que nous différons dans notre maniere de voir. En qualité d'amie il m'importe que tu

rectifie la tienne sur cet article. Ne vas point desirer de me perdre parce que j'ai eu ta confiance, ou dès-lors tu perdrois la plus discrete de tes amies, & tu ne mériterois plus d'en trouver une autre après elle.

## *LETTRE de Madame de Renelle.*

J'ai lu avec un plaisir infini tous vos détails, ma chere petite, qu'ils sont touchans, ils m'ont attendrie jusqu'aux larmes. De tels exemples de générosité & de vertus sont faits pour émouvoir le cœur : on desireroit les avoir donnés, on est satisfait d'en voir profiter un enfant qui en est vraiment digne ; enfin on se sent renaître. L'ame s'éleve comme par gradation, il semble que cela réconcilie avec l'humanité. Le moyen de ne pas aimer & admirer ses

ses semblables, s'ils étoient tous aussi grands que Mr. de Crémy l'est par ses vertus ? O ma chere enfant, que vous êtes heureuse d'appartenir au plus estimable des hommes ! je jouis de votre bonheur, vous ne le sentez pas encore dans toute son étendue, le temps seul peut vous apprendre à l'apprécier.

Je passe sur les petits scrupules qui vous ont agitée, ils sont la suite de votre délicatesse ; mais, ma chere petite, bannissez ces craintes que vous inspirent vos tendres penchants. Vous allez avoir le meilleur de tous les préservatifs ; un mari digne de captiver votre cœur, un mari dont le rare mérite imprimera en vous des caracteres de respect & d'estime ; un mari en un mot pour lequel rien ne vous coûtera & qui vous rendra tous vos devoirs aimables. Rassurez-vous ; avec un tel guide on ne s'égare point. Comptez

que nos vertus dépendent souvent des gens avec lesquels nous sommes obligés de vivre. Une femme vicieuse rougiroit d'elle-même en présence d'un époux comme celui qui vous est destiné. Comment une fille honnête pourroit-elle envisager la possibilité de lui manquer ? D'ailleurs un peu d'expérience est encore un garant de plus. S'il arrivoit que malheureusement quelqu'un vînt à vous plaire, vous vous défieriez des suites, & sans vous exposer à d'inutiles combats vous fuiriez. Mais espérant, ma chere enfant, que vos plus pénibles épreuves sont passées, il faut aussi avoir un peu de confiance en vous-même. La premiere est, & peut-être la plus dangereuse foiblesse, c'est d'imaginer qu'on ne puisse jamais se vaincre. Quand on connoît son cœur, croyez qu'il est possible de la maîtriser. Remplissez le vôtre des

plus tendres ſentiments pour Mr. de Crémy ; moins il y reſtera de vuide, moins vous courrez de danger. Malgré le beſoin continuel d'aimer qu'éprouvent les femmes tendres, ſouvent l'amitié leur ſuffit, & les préſerve des attraits de l'amour. Ni l'un ni l'autre ne ſe commandent, me direz-vous ; d'accord, par la même raiſon on ne ſe garantit point de l'attachement pour un homme vraiment aimable, lorſqu'à tous les quarts-d'heure du jour on eſt à portée d'apprécier ce qu'il vaut. Il ne vous inſpirera point ces tranſports, ces doux raviſſements que vous cherchez, le moment eſt paſſé. Mais vous éprouverez pour lui des ſentiments raiſonnés, moins vifs, auſſi tendres, & plus durables que les autres. Ceux-là ſeuls procurent le vrai bonheur, parce qu'ils nous laiſſent jouir de toutes nos facultés ; l'ame contemple ſa

félicité, d'un seul regard elle embrasse toutes les causes qui font naître en elle ces mouvements d'admiration ; le cœur trouve un charme secret à les méditer. Ma chere petite, il n'y a pas d'état plus délicieux ; rien ne le trouble, rien ne l'altére, une intime confiance écarte jusqu'au moindre nuage. Malheureusement un pareil sort ne se choisit point, car il n'est point d'amant fortuné qui ne l'enviât : ici ce sont des plaisirs sans peine, là ce ne sont que des transports, & les transports nuisent souvent aux plaisirs ; si on imagine en goûter dans ces violentes étreintes de l'ame, dans ces palpitations d'un cœur dont les battements interceptent les soupirs, c'est qu'il n'appartient qu'à l'amour de nous causer des maux de cette espece. Il faut être amant, ma chere petite, pour admettre la compensation à cet égard. Les gens de

ſang froid ne la croiront jamais comme poſſible.

Revenons à Mr. de Crémy. Sa conduite dans toutes les circonſtances ne ceſſe de m'enchanter, & ſes larmes me confirment qu'il a pour vous tous les ſentiments réunis. A tout autre qu'à vous je dirois ceci va vous donner un grand avantage ; mais, ma chere enfant, gardez-vous d'en abuſer. Une complaiſance exigée mal-à-propos refroidiroit un mari ſage, elle vous raviroit ſa confiance, & vous perdriez le plus doux lien de la ſociété. Le grand art conſiſte à maintenir ſes droits, ſans méſuſer de ſon pouvoir. Demandez rarement, faites plutôt qu'on deſire ce que vous voulez ; les hommes ſont en général attachés à leurs opinions. Une femme qui entend ſes intérêts n'hazarde point de fronder ouvertement leurs avis ; elle céde à

propos, & s'en fait un mérite. Du petit au grand la politique roule sur les mêmes points. Ménager son autorité, c'est presque l'étendre. Bien des maris ignoreroient encore que les hommes se sont arrogé le droit de commander en maîtres, si d'indiscrettes demandes ne leur avoient appris à refuser.

Quoique Mr. de Crémy ne nous montre aujourd'hui que des vertus, vous devez prévoir qu'il n'est pas sans défauts. Ne les étudiez pas pour vous faire valoir, au contraire sachez les respecter, & lui sauver les torts où les ridicules dont il pourroit être susceptible. Il a trop d'esprit & de pénétration pour ne pas vous en tenir compte. Il est de ces gens avec lesquels on ne perd rien à se laisser deviner. Adoucissez-lui aussi le plus que vous pourrez le chagrin d'avoir une sœur si peu

digne du nom qu'elle porte. La délicate peinture qu'il vous a fait de ses défauts, prouve combien il en est touché. Epargnez-lui tout ce qui pourroit l'affliger, même quand vous auriez beaucoup à souffrir des noirceurs de cette femme. Enfin, ma chere enfant, conduisez-vous en personne sage, prudente & vertueuse. Vous êtes arrivée au port, votre bonheur ne dépend plus que de vous. Je vous recommande une complaisance honnête, une fermeté douce, une extrême égalité dans le commerce; point d'aigreur, point de reproches, jamais de plaintes ni de bouderie. Laissez tous les foibles artifices qu'emploient les femmes ordinaires; parez-vous de votre sensibilité; qu'elle se peigne sur votre physionomie; que votre silence, que vos regards l'expriment, & rarement vos larmes. Comptez que Mr. de Crémy est capa-

ble de faire toutes ces délicates distinctions. J'approuve très-fort son refus pour la donation qu'offroit Mr. de Prévalle, elle eût entraîné mille mauvais propos qui auroient réjailli sur la Comtesse. Voilà, ma chere petite, la différence qu'il y a entre vouloir le bien & savoir le faire. Encore une fois, que vous allez être heureuse avec Mr. de Crémy !

Je n'ai point reçu les lettres que vous m'annonciez précédemment, que m'enverroit le Marquis de d'Olmane pour vous éclairer sur le compte de Madame de St. Sirant. Il est trop dissipé sans doute pour s'en souvenir, au surplus elles me paroissent très inutiles; celle qui étoit jointe à votre dernier paquet acheve de peindre la petitesse de l'ame de cette prétendue amie, & montre combien son cœur est étroit, combien ses vues sont bornées & bas-

ses. Jamais vous n'avez dû compter sur elle, & je vous conseille de continuer à vivre sur le même ton. S'il falloit vous brouiller avec toutes les femmes bavardes, fausses ou envieuses, à quel cercle réduiriez-vous votre société ? De tout cela on prend le bon quand il se trouve, & l'on se contente de ne pas être dupe des autres. Voyez Madame de St. Sirant, répondez honnêtement à ses empressements : ne vous y livrez en aucune maniere; ne trahissez point sa confiance de quelque malignité qu'elle puisse user envers vous; & vous seriez le modele des femmes qui pensent; malheureusement on en rencontre peu.

Adieu, ma chere petite, croyez que je m'applaudis d'avoir su vous être utile. A présent que vous pouvez voler de vos propres ailes, je vais me reposer sur mes lauriers, tandis que

vous jouirez des fruits de mes travaux: Fasse le Ciel que votre bonheur soit constant & durable. Pour moi ma tâche est remplie; vous avez été mon éleve, vous êtes mon amie, & je mourrai la meilleure des vôtres, soyez-en bien convaincue, ma chere enfant.

J'ai dit que mon mariage avoit été fixé au 23. Mr. de Crémy étoit de retour dès le 16 avec les plus superbes présents. Toute sa famille s'assembla le 22, à l'exception de Madame sa sœur qui n'arriva que pour le moment de la célébration. Dieu, quel moment! il parut porter une sérénite inaltérable sur le visage de Mr. de Crémy. Pour moi j'avoue que j'eus besoin d'un courage extrême pour le soutenir. Je marchai cependant d'un air libre & satisfait vers l'autel, d'où Mr. de Plenneton me ramena sans daigner me dire un mot. Sa, femme à qui les démonstra-

tions coûtoient moins sans doute, vint m'embrasser en m'appellant sa chere sœur. Ce fût le signal de toutes ses faussetés à mon égard. Elle avoit prévenu sa famille contre moi, quelques-uns de ses parens agirent du moins de maniere à me le persuader.

Mr. de Niord, ami de Mr. de Crémy, & Mr. de Prévalle s'apperçurent que j'en étois vivement affectée. Ils m'exhorterent à dissimuler, & proposerent des plaisirs bruyants qui pussent me distraire. On dansa tout le jour; mais il finit beaucoup plutôt que je ne l'aurois desiré. On lisoit dans les yeux de Mr. de Crémy un empressement que je ne partageois pas, & qu'il s'efforçoit lui-même de dérober aux spectateurs. Enfin l'heure arriva de se retirer, & de consacrer par les nœuds de l'hymen l'union la plus heureuse qui ait peut-être jamais existée.

Depuis long-temps il eſt reçu qu'une femme qui met ſon bonheur dans l'amour de ſes devoirs n'a rien à dire d'elle. C'eſt donc à l'époque de mon mariage que je terminerai mes mémoires, dont la ſuite ne préſenteroit plus qu'un tableau froid & ſans intérêt. Les caprices du ſort balancerent les faveurs de la fortune, l'injuſtice vint m'accabler. Victime dévouée aux plus noirs effets de la calomnie de Madame de Plenneton, j'en éprouvai toutes les horreurs poſſibles. Mais je n'entrerai point dans ces détails affligeants, que je dois taire par reſpect pour mon ſexe, par égard pour moi-même, & par reconnoiſſance pour un mari dont les procédés ſoutenus comblent aujourd'hui tous mes vœux. J'aurois pu être malheureuſe avec tout homme ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions, avec lui je n'ai été qu'à

plaindre, encore la maniere dont il partageoit mes peines les allégeoit-t-elle de moitié. Cent fois le jour je bénis l'instant qui a uni son sort au mien. Je regrette les vaines terreurs qui me le faisoient redouter, & je dois les désavouer assez authentiquement pour rassurer les jeunes personnes qu'un mariage formé comme le mien par la raison & sans goût, pourroit effrayer. Avec des idées romanesques on veut de l'amour lorsqu'il ne faut que de l'estime pour faire naître un attachement réel ; qu'on en croie à mon expérience ; puisse-t-elle servir d'instruction, comme les sages conseils de Madame de Renelle m'ont tenu lieu de sauvegarde contre les erreurs de la jeunesse ! Je me saurai gré d'avoir écrit des faits, quoique minutieux, s'ils peuvent fournir des leçons utiles à qui voudra profiter de mes torts. Des amies du

mérite de Madame de Renelle sont rares ; ses maximes suppléeront au défaut de lumieres de celles qui en auroient besoin. Elle vit encore cette aimable fille, je la révére comme ma mere, elle me considére comme son enfant ; & les liens qui m'attachent à elle sont presque aussi puissants que ceux de la nature.

*FIN.*

# ERRATA DU TOME PREMIER.

PAge 3, *ligne* 16, faisoit, *lisez* faisoient.
Page 6, *ligne* 17, je ne m'y trompe, *ajoûtez* pas.
Page 17, *ligne* 15, il paroît, *lisez* il paroissoit.
Page 23, *l.* 15, Les gens des loix, *lisez* de loix.
Page 33, *ligne* 10, attireriez, *lisez* attiriez.
Page 38, *ligne* 8, que de me, *ôtez le* que.
Page 108, *ligne* 10, seroit-ce vos préjugés, *lisez* seroient-ce.
Page 121, *ligne* 3, coulent, *lisez* coûtent.
Page 123, *ligne derniere*, les vices, *lisez* les vues.
Page 124, Lettre de Madame de Renelle, *lisez* à Madame de Renelle.
Page 126, *ligne* 12, ce qu'il me reste, *lisez* ce qui. *Même page deux lignes ensuite*, souvenez, *lisez* souviendrez.
Page 131, *ligne* 2, verrez, *lisez* verriez.
Page 154, *ligne* 14, car je croyois les autres de commande, *lisez* car je ne connois pas les autres.
Page 156, *ligne* 14, les suspitions, *lisez* les soupçons.
Page 173, *ligne premiere*, *supprimez cette phrase*, une ame élevée supporte tout exemple d'humiliation.
Page 175, *ligne premiere*, les caracteres & la vertu, *lisez* de la vertu.
Page 202, *ligne* 3, plissée, *lisez* pliée.
Page 203, *ligne* 6, Moiseray, *lisez* Mezeray.

Page 220, *ligne* 9, on connoît, *lisez* on conçoit.
Page 224, *ligne* 13, je saurois, *lisez* je saurai.
Page 226, *ligne* 20, novices, *lisez* violentes.
Page 243, *ligne* 7, plus, *lisez* plus fort.
Page 247, *ligne* 10, permets rien, *lisez* promets.
Page 251, *ligne* 16, cette obligation l'embarrasse d'abord, *lisez* cette objection l'embarrassa d'abord.
Page 301, *ligne* 7, pitié de mes derniers moments, *lisez* pitié de moi dans mes derniers moments.
Page 392, *ligne* 5, engouée, *lisez* enjouée.
Page 418, *ligne* 11, on use, *lisez* ou use.

---

## ERRATA DU TOME SECOND.

Page 31, *ligne* 19, vos fautes, *lisez* nos fautes.
Page 66, *ligne* 11, tu ne pus pas être, *lisez* tu ne peux pas être.
Page 68, *ligne* 7, *après le mot* même, *mettez* un.
Page 104, *ligne* 10, la félicité, *lisez* la facilité.
Page 118, *ligne* 12, crient les vices, *lisez* dévoilent les vices.
Page 129, *ligne* 13, sa, *lisez* la.
Page 146, *ligne* 17, nos, *lisez* vos.
Page 152, *ligne* 11, feblit, *lisez* foiblit.
Page 369, *ligne* 12, da, *lisez* de.
Page 388, *ligne* 4, foibles, *lisez* foiblesses.
Page 399, *ligne* 21, la certitude qu'on fait le tourment, *lisez* qui fait.



